

# ŒUVRES DE JULES SUPERVIELLE

*nrf*

*Poésie*

GRAVITATIONS.

LE FORÇAT INNOCENT.

LES AMIS INCONNUS

LA FABLE DU MONDE.

1939-1945.

CHOIX DE POÈMES.

OUBLIEUSE MÉMOIRE.

NAISSANCES, *suivi de* . EN SONGEANT A UN ART POÉTIQUE.

L'ESCALIER, *suivi de* . A LA NUIT, DÉBARCADÈRES,

LES POÈMES DE L'HUMOUR TRISTE, MILITAIRES  
MÉLANCOLIES.

*Romans et Contes*

L'HOMME DE LA PAMPA.

LE VOLEUR D'ENFANTS

LE SURVIVANT

L'ENFANT DE LA HAUTE MER.

L'ARCHE DE NOÉ

PREMIERS PAS DE L'UNIVERS

LE JEUNE HOMME DU DIMANCHE ET DES AUTRES JOURS.

*Souvenirs*

BOIRE A LA SOURCE (Confidences sur la mémoire et  
le paysage)

*Théâtre*

COMME IL VOUS PLAIRA, *adapté de Shakespeare.*

BOLIVAR, *suivi de* LA PREMIÈRE FAMILLE

SHÉHÉRAZADE

LE VOLEUR D'ENFANTS

LA BELLE AU BOIS (*version de 1953*), *suivie de* ROBIN-  
SON OU L'AMOUR VIENT DE LOIN.

JULES SUPERVIELLE

CHOIX  
DE  
POÈMES

*nrf*

GALLIMARD

*Treizième édition*

*Il a été tiré de cet ouvrage vingt-cinq exemplaires sur velin pur fil Lafuma-Navarre, dont vingt exemplaires numérotés de I à XX et cinq hors commerce marqués de a à e.*

*Il a été tiré en outre, mille quarante exemplaires sur alfa des Papeteries Navarre, dont neuf cent quatre-vingt-dix exemplaires numérotés de 1 à 99a et cinquante hors commerce numérotés de 991 à 1040. Ces exemplaires portent la mention EXEMPLAIRE SUR ALFA et sont reliés d'après la maquette de Mario Prassinos.*

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.*  
© 1947, Librairie Gallimard

# POÈMES

(1919)





Denise, écoute-moi, tout sera paysage,  
Un frais mystère tremble en mon cœur aujourd'hui,  
La tristesse et la joie ont leur propre feuillage,  
Et j'en sais dessiner l'enlacement fortuit.

L'heure vit, il te faut caresser son plumage  
Qui garde les couleurs du jour et de la nuit ;  
Je ferai battre au vent la tente du voyage  
Dans l'aube qui, sent bon comme un panier de fruits.

Ah ! ne me réponds pas qu'il est toujours facile  
De plier à son goût une muse docile  
Et que le vers sait bien que le poète ment ;

Ce sonnet que mûrit et gonfle l'espérance  
Enclôt un tel désir d'écarter le tourment  
Qu'il fera doux l'amour et chère la souffrance.



# DÉBARCADÈRES

(1922)



## LE RETOUR

*Le petit trot des gauchos me façonne,  
Les oreilles fixes de mon cheval m'aident à me situer.  
Je retrouve dans sa plénitude ce que je n'osais plus envi-  
sager, même par une petite lucarne,  
Toute la Pampa étendue à mes pieds comme il y a sept ans.  
O Mort ! me voici revenu  
J'avais pourtant compris que tu ne me laisserais pas revoir  
ces terres,  
Une voix me l'avait dit qui ressemblait à la tienne, et tu  
ne ressembles qu'à toi-même,  
Et aujourd'hui, je suis comme ce hennissement qui ne sait  
pas que tu existes ;  
Je trouve étrange d'avoir tant douté de moi et c'est de toi  
que je doute, ô Surfaite,  
Même quand mon cheval enjambe les os d'un bœuf pro-  
prement blanchis par les vautours et par les aigles,  
Ou qu'une odeur de bête fraîchement écorchée me tord le  
nez quand je passe.  
Je fais corps avec la Pampa qui ne connaît pas la mytho-  
logie,  
Avec le désert orgueilleux d'être le désert depuis les temps  
les plus abstraits,  
Il ignore les Dieux de l'Olympe qui rythment encore le  
vieux monde.  
Je m'enfonce dans la plaine qui n'a pas d'histoire et tend  
de tous côtés sa peau dure de vache qui a toujours couché  
dehors,*

Et n'a pour végétation que quelques taïas, ceibos, pitas,  
 Qui ne connaissent le grec ni le latin,  
 Mais savent résister au vent affamé du pôle,  
 De toute leur vieille ruse barbare  
 En lui opposant la croupe concentrée de leur branchage  
 grouillant d'épines et leurs feuilles en coups de hache.  
 Je me mêle à une terre qui ne rend de comptes à personne  
 et se défend de ressembler à ces paysages manufacturés  
 d'Europe, saignés par les souvenirs.  
 A cette nature exténuée et poussièrè qui n'a plus que des  
 quintes de lumière,  
 Et, repentante, efface l'hiver ce qu'elle fit pendant l'été  
 J'avance sous un soleil qui ne craint pas les intempéries,  
 Et se sert sans lésiner de ses pots de couleur locale toute  
 fraîche  
 Pour des ciels de plein vent qui vont d'une fusée jusqu'au  
 zénith,  
 Et il saisit dans ses rayons, comme au lasso, un gaúcho  
 monté, tout vif.  
 Les nuages ne sont point pour lui des prétextes à une  
 mélancolie distinguée,  
 Mais de rudes amis d'une autre race, ayant d'autres habi-  
 tudes, avec lesquels on peut causer,  
 Et les orages courts sont de brusques fêtes communes  
 Où ciel, soleil et nuages  
 Y vont de bon cœur et tirent jouissance de leur propre  
 plaisir et de celui des autres,  
 Où la Pampa  
 Roule ivre-morte dans la boue palpitante où chavrent les  
 lointains,  
 Jusqu'à l'heure des hirondelles  
 Et des derniers nuages, le dos rond dans le vent du sud,  
 Quand la terre, sur tout le pourtour de l'horizon bien  
 accroché,  
 Sèche ses flaques, son bétail et ses oiseaux  
 Au ciel retentissant des jurons du soleil qui cherche à  
 rassembler ses rayons dispersés.

## LE GAUCHO

Les chiens fauves du soleil couchant harcelaient les vaches  
Innombrables dans la plaine creusée d'âpres mouvements,  
Et tous les poils se brouillèrent sous le hâtif crépuscule.

Un cavalier occupait la pampa dans son milieu  
Comme un morceau d'avenir assiégé de toutes parts ;  
Ses regards au loin roulaient sur cette plaine de chair  
Raboteuse comme après quelque tremblement de terre  
Et les vaches ourdissaient un silence violent,  
Tapis noir en équilibre sur la pointe de leurs cornes,  
Mais tout d'un coup fustigées par une averse d'étoiles  
Elles bondissaient fuyant dans un galop de travers,  
Leurs cruels yeux de fer rouge incendiant l'herbe sèche,  
Et leurs queues les poursuivant, les mordant comme des  
[diabes,  
Puis s'arrêtaient et tournaient toutes leurs têtes horribles  
Vers l'homme immobile et droit sur son cheval bien forgé,

Parfois un taureau sans bruit se séparait de la masse  
Fonçant sur le cavalier du poids de sa tête basse,  
Lui, l'arrêtait avec les deux lances de son regard  
Faisant tomber le taureau à genoux, puis de côté,  
Les yeux crevés, un sang jeune alarmant sa longue bave  
Et les cornes inutiles près des courtes pattes mortes.  
Cependant mille moutons usés par le clair de lune  
Disparaissaient dans la nuit décocheuse de hiboux.



Précédant d'obscurs chevaux lourds de boue de l'an dernier  
Des étaions galopaient, les naseaux dans l'inconnu,  
Arrachant au sol nocturne de résonnantes splendeurs.  
La pampa se descellait, lâchant ses plaines de cuivre,  
Ses réserves de désert qui s'entre-choquaient, cymbales !  
Ses lieues carrées de maïs, brûlant de flammes internes,  
Et ses aigles voyageurs qui dévoraient les étoiles,  
Ses hauts moulins de métal, aux tournantes marguerites,  
Ames-fleurs en quarantaine mal délivrées de leurs corps  
Qui luttaient pour s'exhaler entre la terre et le ciel.

Sur des landes triturées tout le jour par le soleil  
Poussaient des cactus crispés dans leur gêne végétale,  
Des chardons comme le Christ, abandonnés aux épines,  
Et des ronces qui cherchaient d'autres ronces pour mourir.

Puis un grêle accordéon de ses longs doigts musicaux  
Toucha l'homme et ses ténèbres dans la zone de son cœur.  
Alors laissant là les vaches, la nuit épaisse de souffles  
Qui s'obstinaient à durcir, l'homme entra dans le rancho  
Où le foyer consumait de la bouse dessechée ,  
A ras du sol lentement il allongea son corps maigre  
Et son âme par la nuit encore toute empierrée  
Auprès de ses compagnons renversés dans un sommeil  
Où les anges n'entraient pas et qui tenaient bien en mains  
Leurs rauques chevaux osseux sur la piste de leurs songes.

## LA PISTE

*La piste que mangent des foulées et des trous,  
Que tord la sécheresse harassée d'elle-même,  
Hésite de toute sa largeur où cinquante bœufs peuvent  
avancer de front.  
Et son souffle est coupé par des crevasses brusques  
Comme par des hoquets,  
Elle engendre des sentiers vite étouffés de chardons et de  
ronces  
Puis follement pique un cent mètres  
Et s'arrête un instant devant une flaque tarie  
Où naguère elle buvait un petit peu de ciel  
Et du courage.  
Passe une diligence traversée par le vent  
Chevaux, harnachements et les sombres gauchos,  
Traversés par le vent  
Comme s'ils n'étaient plus depuis longtemps de ce monde.  
De chaque côté de la piste  
L'horizon tire à soi  
Ses terres desséchées,  
Obligées de nourrir l'innombrable famille  
Des vaches aux flancs pointus  
Avec des chardons morts et de l'herbe posthume.*

## LA VACHE DE LA FORÊT

Elle est tendue en arrière  
Et le regard même arqué,  
Elle souffle sur le fleuve  
Comme pour le supprimer.  
Ces planches jointes flottantes,  
Ce bateau plat qu'on approche  
Est-ce fait pour une vache  
Colorée par l'herbe haute,  
Aimant à mêler son ombre  
A l'ombre de la forêt ?

Sur la boue vive elle glisse  
Et tombe pattes en l'air.  
Alors vite on les attache  
Et l'on en fait un bouquet,  
On en fait un bouquet âpre  
D'une lanière nouée,  
Tandis qu'on tire sa queue,  
Refuge de volonté ;  
Puis on traîne dans la barque  
Ce sac essoufflé à cornes,  
Aux yeux noirs coupés de blanche  
Angoisse, par le milieu.

Obscure dans le canot,  
La vache quittait la terre ;  
Dans le petit jour glissant,  
Les payeurs payaient.  
Aux flancs noirs du paquebot  
Qui secrète du Destin,  
Le canot enfin s'amarre.  
A une haute poulie  
On attache par les pattes  
La vache qu'on n'oublie pas,  
Harcelée de cent regards  
Qui la piquent comme taons.  
Puis l'on hisse par degrés  
L'animal presque à l'envers,  
Le ventre plein d'infortune,  
La corne prise un instant  
Entre barque et paquebot  
Craque comme une noix sèche.  
Sur le pont voici la vache  
Suspectée par un bœuf noir  
Immobile dans un coin  
Qu'il clôturait de sa bouse.  
Près de lui elle s'affale  
Une corne sur l'oreille  
Et voudrait se redresser,  
Mais son arrière-train glisse  
De soi-même abandonné,  
Et n'ayant à ruminer  
Que le pont tondu à ras  
Elle attend le lendemain.  
Tout le jour le bœuf lécha  
Un sac troué de farine ;  
La vache le voyait bien.  
Vint enfin le lendemain  
Avec son pis plein de peines.  
Près du bœuf qui regardait,  
Luisaient au soleil nouveau,  
Entre des morceaux de jour,  
Deux maigres quartiers de viande,  
Côtes vues par le dedans

La tête écorchée que hantent  
Ses dix rouges différents,  
Près d'un cœur de boucherie,  
Et, formant un petit tas,  
Le cuir loin de tout le reste,  
Douloureux d'indépendance,  
Fumant à maigres bouffées

Paraná, 1920.

## DERRIÈRE CE CIEL ÉTEINT...

*Derrière ce ciel éteint et cette mer grise  
Où l'étrave du navire creuse un modeste sillon,  
Par delà cet horizon fermé,  
Il y a le Brésil avec toutes ses palmes,  
D'énormes bananiers mêlant leurs feuilles comme des élé-  
phants leurs mouvantes trompes,  
Des fusées de bambous qui se disputent le ciel,  
De la douceur en profondeur, un fourré de douceur,  
Et de purs ovales féminins qui ont la mémoire de la volupté.  
Voici que peu à peu l'horizon s'est décousu,  
Et la terre s'est allongé une place fine  
Apparaissent des cimes encore mal sorties du neant, mais  
qui tout de suite malgré les réticences des lointains,  
Ont le prestige des montagnes  
Déjà luisent des maisons le long de la bruissante déchirure  
des plages,  
Dans le glissement du paysage, sur un plan huilé,  
Déjà voici une femme assise au milieu d'un suave champ  
de cannes,  
Et parvient jusqu'à moi  
La gratitude de l'humus rouge après les tropicales pluies.*

## SAN BERNARDINO

*Que j'enferme en ma mémoire,  
Ma mémoire et mon amour,  
Le parfum féminin des courbes Colonies,  
Cet enfant nu-fleur dans la mantille noire  
De sa mère passant sous la conque du jour,  
Ces plantes à l'envi, et ces feuilles qui plient,  
Ces verts mouvants, ces rouges frais,  
Ces oiseaux inespérés,  
Et ces houles d'harmonies,  
J'en aurai besoin un jour.*

*J'aurai besoin de vous, souvenirs que je veux  
Modelés dans l'honneur lisse des ciels heureux,  
Vous me visiterez secourables audaces,  
Azur vivace d'un espace  
Où chaque tronc à la recherche de son âme  
Finit toujours par se lier aux palmes,  
Où la fleur mouille en l'infin  
De la couleur et du parfum qu'elle a choisis,  
Où je suis arrivé plein d'Europe et d'escales  
Ayant toujours appareillé,  
Et, sous le regard pur de ces heures égales,  
Du fard des jours errants je me suis dépouillé.*

## AUX OISEAUX

Paroares, rolliers, calandres, ramphocèles,  
Vives flammes, oiseaux arrachés au soleil,  
Dispersez, dispersez, dispersez le cruel  
Sommeil qui va saisir mes obscures prunelles !

Fringilles, est-ce vous, euphones, est-ce vous,  
Qui viendrez émouvoir de rameuses lumières  
Cette torpeur qui veut se croire coutumière  
Et qui renonce au jour n'en sachant plus le goût ?

Libre, je veux enfin dépasser l'heure étale,  
Voir le ciel délirer sous une effusion  
D'hirondelles criant mille autres horizons,  
Vivre, enfin rassuré, l'ivresse spatiale.

S'il le faut, pour briser des tristesses durcies,  
Je hélèrai, du seul des secrètes forêts,  
Un vol haché de verts et rouges perroquets  
Qui feront éclater mon âme en éclaircies !





# GRAVITATIONS

(1925)

*à Valéry Larbaud.*



## LE PORTRAIT

Mère, je sais très mal comme l'on cherche les morts,  
Je m'égare dans mon âme, ses visages escarpés,  
Ses ronces et ses regards  
Aide-moi à revenir  
De mes horizons qu'aspirent des lèvres vertigineuses,  
Aide-moi à être immobile,  
Tant de gestes nous séparent, tant de lévriers cruels !  
Que je penche sur la source où se forme ton silence  
Dans un reflet de feuillage que ton âme fait trembler.  
Ah ! sur ta photographie  
Je ne puis pas même voir de quel côté souffle ton regard.  
Nous nous en allons pourtant, ton portrait avec moi-même,  
Si condamnés l'un à l'autre  
Que notre pas est semblable  
Dans ce pays clandestin  
Où nul ne passe que nous.  
Nous montons bizarrement les côtes et les montagnes  
Et jouons dans les descentes comme des blessés sans  
mains.  
Un cierge coule chaque nuit, gicle à la face de l'aurore,  
L'aurore qui tous les jours sort des draps lourds de la mort,  
A demie asphyxiée,  
Tardant à se reconnaître.

Je te parle durement, ma mère,  
Je parle durement aux morts parce qu'il faut leur parler  
dur,



## LE PORTRAIT

Mère, je sais très mal comme l'on cherche les morts,  
Je m'égare dans mon âme, ses visages escarpés,  
Ses ronces et ses regards.  
Aide-moi à revenir  
De mes horizons qu'aspirent des lèvres vertigineuses,  
Aide-moi à être immobile,  
Tant de gestes nous séparent, tant de lévriers cruels !  
Que je penche sur la source où se forme ton silence  
Dans un reflet de feuillage que ton âme fait trembler.  
Ah ! sur ta photographie  
Je ne puis pas même voir de quel côté souffle ton regard.  
Nous nous en allons pourtant, ton portrait avec moi-même,  
Si condamnés l'un à l'autre  
Que notre pas est semblable  
Dans ce pays clandestin  
Où nul ne passe que nous  
Nous montons bizarrement les côtes et les montagnes  
Et jouons dans les descentes comme des blessés sans  
mains.  
Un cerge coule chaque nuit, gicle à la face de l'aurore,  
L'aurore qui tous les jours sort des draps lourds de la mort,  
A demi asphyxiée,  
Tardant à se reconnaître.

Je te parle durement, ma mère,  
Je parle durement aux morts parce qu'il faut leur parler  
dur,

*Pour dominer le silence assourdissant  
Qui voudrait nous séparer, nous les morts et les vivants  
J'ai de toi quelques bijoux comme des fragments de l'hiver  
Qui descendent les rivières.  
Ce bracelet fut de toi qui brille en la nuit d'un coffre  
En cette nuit écrasée où le croissant de la lune  
Tente en vain de se lever  
Et recommence toujours, prisonnier de l'impossible*

*J'ai été toi si fortement, moi qui le suis si faiblement,  
Et si rivés tous les deux que nous eussions dû mourir  
ensemble,  
Comme deux matelots mi-noyés, s'empêchant l'un l'autre  
de nager,  
Se donnant des coups de pied dans les profondeurs de  
l'Atlantique  
Où commencent les poissons aveugles  
Et les horizons verticaux*

*Parce que tu as été moi  
Je puis regarder un jardin sans penser à autre chose,  
Choisir parmi mes regards,  
M'en aller à ma rencontre.  
Peut-être reste-t-il encore  
Un ongle de tes mains parmi les ongles de mes mains,  
Un de tes cils mêlé aux miens ;  
Un de tes battements s'égare-t-il parmi les battements  
de mon cœur,  
Je le reconnais entre tous  
Et je sais le retenir*

*Mais ton cœur bat-il encore ? Tu n'as plus besoin de cœur,  
Tu vis séparée de toi comme si tu étais ta propre sœur,  
Ma morte de vingt-huit ans,  
Me regardant de trois-quarts,  
Avec l'âme en équilibre et pleine de retenue.  
Tu portes la même robe que rien n'utilisera plus,  
Elle est entrée dans l'éternité avec beaucoup de douceur  
Et change parfois de couleur, mais je suis seul à savoir.*

*Anges de marbre, lions de bronze, et fleurs de pierre,  
C'est ici que rien ne respire.  
Et voici à mon poignet  
Le pouls minéral des morts,  
Celui-là que l'on entend si l'on approche le corps  
Des strates du cimetière.*



Pour dominer le silence assourdissant  
Qui voudrait nous séparer, nous les morts et les vivants  
J'ai de toi quelques bijoux comme des fragments de l'hiver  
Qui descendent les rivières.  
Ce bracelet fut de toi qui brille en la nuit d'un coffre  
En cette nuit écrasée où le croissant de la lune  
Tente en vain de se lever  
Et recommence toujours, prisonnier de l'impossible

*J'ai été toi si fortement, moi qui le suis si faiblement,  
Et si rivés tous les deux que nous eussions dû mourir  
ensemble,  
Comme deux matelots mi-noyés, s'empêchant l'un l'autre  
de nager,  
Se donnant des coups de pied dans les profondeurs de  
l'Atlantique  
Où commencent les poissons aveugles  
Et les horizons verticaux*

Parce que tu as été moi  
Je puis regarder un jardin sans penser à autre chose,  
Choisir parmi mes regards,  
M'en aller à ma rencontre.  
Peut-être reste-t-il encore  
Un ongle de tes mains parmi les ongles de mes mains,  
Un de tes cils mêlé aux miens ;  
Un de tes battements s'égare-t-il parmi les battements  
de mon cœur,  
Je le reconnais entre tous  
Et je sais le retenir.

Mais ton cœur bat-il encore ? Tu n'as plus besoin de cœur,  
Tu vis séparée de toi comme si tu étais ta propre sœur,  
Ma morte de vingt-huit ans,  
Me regardant de trois-quarts,  
Avec l'âme en équilibre et pleine de retenue.  
Tu portes la même robe que rien n'utiliserait plus,  
Elle est entrée dans l'éternité avec beaucoup de douceur  
Et change parfois de couleur, mais je suis seul à savoir.

*Anges de marbre, lions de bronze, et fleurs de pierre,  
C'est ici que rien ne respire.  
Et voici à mon poignet  
Le pouls minéral des morts,  
Celui-là que l'on entend si l'on approche le corps  
Des strates du cimetière.*

## A UNE ENFANT

*Que ta voix à travers les portes et les murs  
Me trouve enfin dans ma chambre, caché par la poésie.  
O enfant qui es mon enfant,  
Toi qui as l'étonnement de la corbeille peu à peu garnie  
de fleurs et d'herbes odorantes  
Quand elle se croyait oubliée dans un coin,  
Et tu regardes de mon côté comme en pleine forêt l'écriteau  
qui montre les routes.  
La peinture est visible à peine,  
On confond les distances  
Mais on est rassuré.*

*O dénuement !  
Tu n'es même pas sûre de posséder ta petite robe ni tes  
pieds nus dans tes sandales  
Ni que tes yeux soient bien à toi, ni même leur étonnement,  
Ni cette bouche charnue, ni ces paroles retenues,  
As-tu seulement le droit de regarder du haut en bas ces  
arbres qui barrent le ciel du jardin  
Avec toutes ces pommes de pin et ces aiguilles qui fourmillent ?  
Le ciel est si large qu'il n'est peut-être pas de place en  
dessous pour une enfant de ton âge,  
Trop d'espace nous étouffe autant que s'il n'y en avait  
pas assez,  
Et pourtant il te faut, comme les personnes grandes,*

*Endurer tout l'univers avec son sourd mouvement,  
Même les fourmis s'en accommodent et les petits des  
fourmis.*

*Comment faire pour accueillir les attelages sur les routes,  
à des vitesses différentes,*

*Et les chaudières des navires qui portent le feu sur la mer ?  
Tes yeux trouveraient dans les miens le secours que l'on  
peut tirer*

*De cette chose haute à la voix grave qu'on appelle un père  
dans les maisons*

*S'il ne suffisait de porter un regard clair sur le monde*

## L'ÂME ET L'ENFANT

Ton sourire, Françoise, est fluide d'enfance  
Et le monde où tu vis encor mal éclairé,  
Mais ton âme déjà luit dans sa ressemblance,  
Elle a la joue aimante et le teint coloré.

Et vous vous en allez comme des sœurs jumelles  
Dont l'une est faite d'air du matin ou du soir.  
Si je me mets devant ses légères prunelles  
Je sais que l'autre attend sa part de mes regards.

Vienne une promenade et vous voici parées  
Et courant à l'envi derrière l'avenir.  
Laquelle va devant, dans sa grâce égarée,  
Laquelle va derrière, et prise par un fil ?

Le vent et le soleil si bien vous multiplient  
Que vous faites courir les rives de la vie.

## APPARITION

à Max Jacob.

*Qui est là ? Quel est cet homme qui s'assied à notre table  
Avec cet air de sortir comme un trois-mâts du brouillard,  
Ce front qui balance un feu, ces mains d'écume marine,  
Et couverts les vêtements par un morceau de ciel noir ?*

*A sa parole une étoile accroche sa toile araigneuse,  
Quand il respire il déforme et forme une nébuleuse.  
Il porte, comme la nuit, des lunettes cerclées d'or  
Et des lèvres embrasées où s'alarment des abeilles,  
Mais ses yeux, sa voix, son cœur sont d'un enfant à  
l'aurore.*

*Quel est cet homme dont l'âme fait des signes solennels ?  
Voici Pilar, elle m'apaise, ses yeux déplacent le mystère ;  
Elle a toujours derrière elle comme un souvenir de famille  
Le soleil de l'Uruguay qui secrètement pour nous brille,  
Mes enfants et mes amis, leur tendresse est circulaire  
Autour de la table ronde, fière comme l'univers ;  
Leurs frais sourires s'en vont de bouche en bouche fidèles,  
Prisonniers les uns des autres, ce sont couleurs d'arc-en-  
ciel.*

*Et comme dans la peinture de Rousseau le douanier,  
Notre tablée monte au ciel voguant dans une nuée.  
Nous chuchotons seulement tant on est près des étoiles,  
Sans cartes ni gouvernail, et le ciel pour bastingage.  
Comment vinrent jusqu'ici ces goelands par centaines*

## L'ÂME ET L'ENFANT

Ton sourire, Françoise, est fluide d'enfance  
Et le monde où tu vis encor mal éclairé,  
Mais ton âme déjà luit dans sa ressemblance,  
Elle a la joue aimante et le teint coloré.

Et vous vous en allez comme des sœurs jumelles  
Dont l'une est faite d'air du matin ou du soir.  
Si je me mets devant ses légères prunelles  
Je sais que l'autre attend sa part de mes regards.

Vienne une promenade et vous voici parées  
Et courant à l'envi derrière l'avenir.  
Laquelle va devant, dans sa grâce égarée,  
Laquelle va derrière, et prise par un fil ?

Le vent et le soleil si bien vous multiplient<sup>n</sup>  
Que vous faites courir les rives de la vie.

## APPARITION

à Max Jacob.

*Qui est là ? Quel est cet homme qui s'assied à notre table  
Avec cet air de sortir comme un trois-mâts du brouillard,  
Ce front qui balance un feu, ces mains d'écume marine,  
Et couverts les vêtements par un morceau de ciel noir ?  
A sa parole une étoile accroche sa toile araigneuse,  
Quand il respire il déforme et forme une nébuleuse.  
Il porte, comme la nuit, des lunettes cerclées d'or  
Et des lèvres embrasées où s'alarment des abeilles,  
Mais ses yeux, sa voix, son cœur sont d'un enfant à  
l'aurore.*

*Quel est cet homme dont l'âme fait des signes solennels ?  
Voici Pilar, elle m'apaise, ses yeux déplacent le mystère ;  
Elle a toujours derrière elle comme un souvenir de famille  
Le soleil de l'Uruguay qui secrètement pour nous brille,  
Mes enfants et mes amis, leur tendresse est circulaire  
Autour de la table ronde, fière comme l'univers ;  
Leurs frais sourires s'en vont de bouche en bouche fidèles,  
Prisonniers les uns des autres, ce sont couleurs d'arc-en-  
ciel.*

*Et comme dans la peinture de Rousseau le douanier,  
Notre tablée monte au ciel voguant dans une nuée.  
Nous chuchotons seulement tant on est près des étoiles,  
Sans cartes ni gouvernail, et le ciel pour bastingage.  
Comment vinrent jusqu'ici ces goélands par centaines*



*Quand déjà nous respirons un angélique oxygène.  
Nous cueillons et recueillons du céleste romarin,  
De la fougère affranchie qui se passe de racines,  
Et comme il nous est poussé dans l'air pur des ailes longues  
Nous mêlons notre plumage à la courbure des mondes.*

## UNE ÉTOILE TIRE DE L'ARC

Toutes les brebis de la lune  
Tourbillonnent vers ma prairie  
Et tous les poissons de la lune  
Plongent loin dans ma rêverie.

Toutes ses barques, ses rameurs,  
Entourent ma table et ma lampe  
Haussant vers moi des fruits qui trempent  
Dans le vertige et la fraîcheur.

Jusqu'aux astres indéfinis  
Qu'il fait humain, ô destinée !  
L'univers même s'établit  
Sur des colonnes étonnées

Oiseau des îles outre-ciel  
Avec tes nuageuses plumes  
Qui sais dans ton cœur-archipel  
Si nous serons et si nous fûmes,

Toi qui mouillas un jour tes pieds  
Où le bleu de nuits prend sa source,  
Et prends le soleil dans ton bec  
Quand tu le trouves sur ta course,

La terre lourde se souvient,  
Oiseau, d'un monde aérien,  
Où la fatigue est si légère  
Que l'abeille et le rossignol  
Ne se reposent qu'en plein vol  
Et sur des fleurs imaginaires.

Une étoile tire de l'arc  
Perçant l'infini de ses flèches  
Puis soulève son étendard  
Qu'une éternelle flamme lèche,

Un chêne croyant à l'été  
Quand il n'est que l'âme d'un chêne  
Offre son écorce ancienne  
Au vent nu de l'éternité.

Ses racines sont apparentes,  
Un peu d'humus y tremble encor,  
L'ombre d'autrefois se lamente  
Et tourne autour de l'arbre mort.

Un char halé par des bœufs noirs  
Qui perdit sa route sur terre  
La retrouve au tournant de l'air  
Où l'aurore croise le soir,

Un nuage, nouveau Brésil,  
Emprisonnant d'immenses fleuves,  
Dans un immuable profil  
Laisse rouler sur lui les heures.

Un nuage, un autre nuage,  
Composés d'humaines prières  
Se répandent en sourds ramages  
Sans parvenir à se défaire.

## 47, BOULEVARD LANNES

*Boulevard Lannes, que fais-tu si haut dans l'espace  
Et tes tombereaux que tirent des perchérons l'un derrière  
l'autre,  
Les naseaux dans l'éternité  
Et la queue balayant l'aurore ?  
Le charretier suit, le fouet levé,  
Une bouteille dans sa poche.  
Chaque chose a l'air terrestre et vit dans son naturel.  
Boulevard Lannes, que fais-tu au milieu du ciel  
Avec tes immeubles de pierre que viennent flâner les  
années,  
Si à l'écart du soleil de Paris et de sa lune  
Que le réverbère ne sait plus s'il faut qu'il s'éteigne ou  
s'allume,  
Et que la laitière se demande si ce sont bien des maisons,  
Avançant de vrais balcons,  
Et si tintent à ses doigts des flacons de lait ou des mondes ?  
Près du ruisseau, un balayeur de feuilles mortes de  
platanes  
En forme un tas pour la fosse commune de tous les platanes  
Échelonnés dans le ciel  
Ses mouvements font un bruit aéré d'immensité  
Que l'âme voudrait imiter  
Ce chien qui traverse la chaussée miraculeusement  
Est-ce encore un chien respirant ?  
Son poil sent la foudre et la nue  
Mais ses yeux restent ingénus*

*Dans la dérivante atmosphère  
Et je doute si le boulevard  
N'est pas plus large que l'espace entre le Cygne et  
Bételgeuse.  
Ah ! si je colle l'oreille à l'immobile chaussée  
C'est l'horrible galop des mondes, la bataille des vertiges ;  
Par la fente des pavés  
Je vois que s'accroche une étoile  
A sa propre violence  
Dans l'air creux insaisissable  
Qui s'enfuit de toutes parts.*

*Caché derrière un peu de nuit comme par une colonne,  
En étouffant ma mémoire qui pourrait faire du bruit,  
Je guette avec mes yeux d'homme  
Mes yeux venus jusqu'ici,  
Par quel visage travestis ?  
Autour de moi je vois bien que c'est l'année où nous  
sommes  
Et cependant on dirait le premier jour du monde,  
Tant les choses se regardent fixement,  
Entourées d'un mutisme différent.*

*Ce pas lourd sur le trottoir  
Je le reconnais, c'est le mien,  
Je l'entends partir au loin,  
Il s'est séparé de moi  
(Ne lui suis-je donc plus rien)  
S'en va maintenant tout seul,  
Et se perd au fond du Bois.  
Si je crie on n'entend rien  
Que la plainte de la Terre,  
Palpant vaguement sa sphère,  
A des millions de lieues,  
S'assurant de ses montagnes,  
De ses fleuves, ses forêts,  
Attisant sa flamme obscure  
Où se chauffe le futur  
(Il attend que son tour vienne.)*

*Puisque je reconnais la face de ma demeure dans cette  
altitude,*

*Je vais accrocher les portraits de mon père et de ma mère  
Entre deux étoiles tremblantes ,*

*Je poserai la pendule ancienne du salon*

*Sur une cheminée taillée dans la nuit dure,*

*Et le savant qui un jour les découvrira dans le ciel*

*En chuchotera jusqu'à sa mort.*

*Mais il faudra très longtemps pour que ma main aille et  
viene*

*Comme si elle manquait d'air, de lumière et d'amis,*

*Dans le ciel endolori*

*Qui faiblement se plaindra*

*Sous les angles des objets qui seront montés de la Terre.*

## PROPHÉTIE

*à Jean Cassou.*

Un jour la Terre ne sera  
Qu'un aveugle espace qui tourne,  
Confondant la nuit et le jour.  
Sous le ciel immense des Andes  
Elle n'aura plus de montagnes,  
Même pas un petit ravin.

De toutes les maisons du monde  
Ne durera plus qu'un balcon  
Et de l'humaine mappemonde  
Une tristesse sans plafond.  
De feu l'Océan Atlantique  
Un petit goût salé dans l'air,  
Un poisson volant et magique  
Qui ne saura rien de la mer.

D'un coupé de mil-neuf-cent-cinq  
(Les quatre roues et nul chemin !)  
Trois jeunes filles de l'époque  
Restées à l'état de vapeur  
Regarderont par la portière  
Pensant que Paris n'est pas loin  
Et ne sentiront que l'odeur  
Du ciel qui vous prend à la gorge.

A la place de la forêt  
Un chant d'oiseau s'élèvera  
Que nul ne pourra situer,  
Ni préférer, ni même entendre,  
Sauf Dieu qui, lui, l'écouterà  
Disant : « C'est un chardonneret ».



## LE SURVIVANT

à Alfonso Reyes.

*Lorsque le noyé se réveille au fond des mers et que son  
cœur  
Se met à battre comme le feuillage du tremble,  
Il voit approcher de lui un cavalier qui marche l'amble  
Et qui respire à l'aise et lui fait signe de ne pas avoir peur.  
Il lui frôle le visage d'une touffe de fleurs jaunes  
Et se coupe devant lui une main sans qu'il y ait une goutte  
de rouge  
La main est tombée dans le sable où elle fond sans un  
soupir,  
Une autre main toute pareille a pris sa place et les doigts  
bougent.*

*Et le noyé s'étonne de pouvoir monter à cheval,  
De tourner la tête à droite et à gauche comme s'il était  
au pays natal,  
Comme s'il y avait alentour une grande plaine, la liberté,  
Et la permission d'allonger la main pour cueillir un fruit  
de l'été.*

*Est-ce donc la mort cela, cette rôdeuse douceur  
Qui s'en retourne vers nous par une obscure faveur ?*

*Et serais-je ce noyé chevauchant parmi les algues  
Qui voit comme se reforme le ciel tourmenté de fables ?*

## LE MATIN DU MONDE

Alentour naissaient mille bruits  
Mais si pleins encor de silence  
Que l'oreille croyait ouïr  
Le chant de sa propre innocence.

Tout vivait en se regardant,  
Miroir était le voisinage,  
Où chaque chose allait rêvant  
A l'éclosion de son âge.

Les palmiers trouvant une forme  
Où balancer leur plaisir pur  
Appelaient de loin les oiseaux  
Pour leur montrer leurs dentelures.

Un cheval blanc découvrait l'homme  
Qui s'avavançait à petit bruit,  
Avec la Terre autour de lui  
Tournant pour son cœur astrologue.

Le cheval bougeait les naseaux  
Puis hennissait comme en plein ciel,  
Et tout entouré d'irréel  
S'abandonnait à son galop

Dans la rue, des enfants, des femmes,  
A de beaux nuages pareils,  
S'assemblaient pour chercher leur âme  
Et passaient de l'ombre au soleil.

Mille coqs traçaient de leurs chants  
Les frontières de la campagne  
Mais les vagues de l'océan  
Hésitaient entre vingt rivages.

L'heure était si riche en rameurs,  
En nageuses phosphorescentes  
Que les étoiles oublièrent  
Leurs reflets dans les eaux parlantes.

## MONTÉVIDÉO

*à Guillermo de Torre.*

Je naissais, et par la fenêtre  
Passait une fraîche calèche.

Le cocher réveillait l'aurore  
D'un petit coup de fouet sonore.

Flottait un archipel nocturne  
Encor sur le liquide jour.

Les murs s'éveillaient et le sable  
Qui dort écrasé dans les murs.

Un peu de mon âme glissait  
Sur un rail bleu, à contre-ciel,

Et un autre peu, se mêlant  
A un bout de papier volant

Puis, trébuchant sur une pierre,  
Gardait sa ferveur prisonnière.

Le matin comptait ses oiseaux  
Et toujours il recommençait.

Le parfum de l'eucalyptus  
Se fait à l'air étendu.

Dans l'Uruguay sur l'Atlantique,  
L'air était si liant, facile,  
Que les couleurs de l'horizon  
S'approchaient pour voir les maisons.

C'était moi qui naissais jusqu'au fond sourd des bois  
Où tardent à venir les pousses  
Et jusque sous la mer où l'algue se retrousse  
Pour faire croire au vent qu'il peut descendre là.

La Terre allait, toujours recommençant sa ronde,  
Reconnaissant les siens avec son atmosphère,  
Et palpitant sur la vague ou l'eau douce profonde  
La tête des nageurs et les pieds des plongeurs.

## SANS MURS

*à Ramon Gomez de la Serna.*

*Tout le ciel est taché d'encre comme les doigts d'un enfant.  
Où l'école et le cartable ?*

*Dissimule cette main — elle aussi a des taches noires —  
Sous le bois de cette table.*

*Quarante visages d'enfants divisent ma solitude.*

*Qu'ai-je fait de l'océan,*

*Dans quel aérien désert sont morts les poissons volants ?*

*J'ai seize ans de par le monde et sur les hautes montagnes,*

*J'ai seize ans sur les rivières et autour de Notre Dame,*

*Dans la classe de Janson*

*Où je vois le temps passer sur le cadran de mes paumes.*

*Le bruit de mon cœur m'empêche d'écouter le professeur.*

*J'ai déjà peur de la vie avec ses souliers ferrés*

*Et ma peur me fait si honte que j'égare mon regard*

*Dans un lointain où ne peut comparaître le remords*

*Le pas des chevaux sur l'asphalte brille dans mon âme  
humide*

*Et se reflète à l'envers, entrecroisé de rayons.*

*Une mouche disparaît dans les sables du plafond.*

*Le latin autour de nous campe et nous montre sa lèpre ;*

*Je n'ose plus rien toucher sur la table de bois noir.*

*Lorsque je lève les yeux, à l'Orient de la chaire*

*Je vois une jeune fille, de face comme la beauté,*

*De face comme la douleur, comme la nécessité*

*Une jeune fille est assise, elle fait miroiter son cœur*

*Comme un bijou plein de fièvre aux distantes pierreries.  
Un nuage de garçons glisse toujours vers ses lèvres  
Sans qu'il paraisse avancer.*

*On lui voit une jarretière, elle vit loin des plaisirs,  
Et la jambe demi-nue, inquiète, se balance.*

*La gorge est si seule au monde que nous tremblons qu'elle  
ait froid,*

*(Est-ce ma voix qui demande si l'on peut fermer les  
fenêtres?)*

*Elle aimerait à aimer tous les garçons de la classe,  
La jeune fille apparue,*

*Mais sachant qu'elle mourra si le maître la découvre*

*Elle nous supplie d'être obscurs afin de vivre un moment  
Et d'être une jolie fille au milieu d'adolescents.*

*La mer dans un coin du globe compte, recompte ses vagues  
Et prétend en avoir plus qu'il n'est d'étoiles au ciel.*

## MATHÉMATIQUES

*à Maria Blanchard.*

Quarante enfants dans une salle,  
Un tableau noir et son triangle,  
Un grand cercle hésitant et sourd  
Son centre bat comme un tambour.

Des lettres sans mots ni patrie  
Dans une attente endolorie.

Le parapet dur d'un trapèze,  
Une voix s'élève et s'apaise,  
Et le problème furieux  
Se tortille et se mord la queue.

La mâchoire d'un angle s'ouvre.  
Est-ce une chienne ? Est-ce une louve.

Et tous les chiffres de la terre,  
Tous ces insectes qui défont  
Et qui refont leur fourmilière  
Sous les yeux fixes des garçons.



## TIGES

*à Francis de Miomandre.*

Un peuplier sous les étoiles  
Que peut-il ?  
Et l'oiseau dans le peuplier  
Rêvant, la tête dans l'exil  
Tout proche et lointain de ses ailes,  
Que peuvent-ils tous les deux  
Dans leur alliance confuse  
De feuillages et de plumes  
Pour gauchir la destinée ?  
Le silence les protège  
Et le cercle de l'oubli,  
Jusqu'au moment où se lèvent  
Le soleil, les souvenirs.  
Alors l'oiseau, de son bec  
Coupe net le fil du songe,  
Et l'arbre déroule l'ombre  
Qui va le garder tout le jour.

## HOULE

*Vous auberges et routes, vous ciels en jachère,  
Vous campagnes captives des mois de l'année,  
Forêts angoissées qu'étouffe la mousse,  
Vous m'éveillez la nuit pour m'interroger.  
Voici un peuplier qui me touche du doigt,  
Voici une cascade qui me chante à l'oreille,  
Un affluent fiévreux s'élance dans mon cœur,  
Une étoile soulève, abaisse mes paupières  
Sachant me déceler parmi morts et vivants  
Même si je me cache dans un herbeux sommeil  
Sous le toit voyageur du rêve  
Depuis les soirs apeurés que traversait le bison  
Jusqu'à ce matin de mai qui cherche encore sa joie  
Et dans mes yeux mensongers n'est peut-être qu'une fable,  
La terre est une quenouille que filent lune et soleil  
Et je suis un paysage échappé de ses fuseaux,  
Une vague de la mer naviguant depuis Homère  
Recherchant un beau rivage pour que bruissent trois mille  
ans*

*La mémoire humaine roule sur le globe, l'enveloppe,  
Lui faisant un ciel sensible innervé à l'infini,  
Mais les bruits gisent fauchés dans les siècles révolus  
L'histoire n'a pas encor pu faire entendre une voix.  
Et voici seul sur la route planétaire notre cœur  
Flambant comme du bois sec entre deux monts de silence  
Qui sur lui s'écrouleront au vent mince de la mort.*

## HAUT CIEL

S'ouvre le ciel touffu du milieu de la nuit  
Qui roule du silence,  
Défendant aux étoiles de pousser un seul cri  
Dans le vertige de leur éternelle naissance.

De soi-même prisonnières  
Elles brûlent une lumière  
Qui les attache, les délivre  
Et les rattache sans merci.

Elles refoulent dans les siècles  
L'impatience originelle  
Qu'on reconnaît légèrement  
A quelque petit cillement.

Le ciel de noires violettes  
Répand une odeur d'infini,  
Et va chercher dans leur poussière  
Les soleils que la mort bannit.

Une ombre longue approché et hume  
Les astres de son museau de brume.

On devine l'ahan des galériens du ciel,  
Tapis parmi les rames d'un navire sans âge  
Qui laisse en l'air un murmure de coquillage  
Et navigue sans but dans la nuit éternelle,

Dans la nuit sans escales, sans rampes ni statues,  
Sans la douceur de l'avenir  
Qui nous frôle de ses plumes  
Et nous défend de mourir.

## SOUFFLE

Dans l'orbite de la Terre  
Quand la planète n'est plus  
Au loin qu'une faible sphère  
Qu'entoure un rêve ténu,

Lorsque sont restés derrière  
Quelques oiseaux étourdis  
S'efforçant à tire-d'aile  
De regagner leur logis,

Quand des cordes invisibles,  
Sous des souvenirs de mains,  
Tremblent dans l'éther sensible  
De tout le sillage humain,

On voit les morts de l'espace  
Se rassembler dans les airs  
Pour commenter à voix basse  
Le passage de la Terre.

Rien ne consent à mourir  
De ce qui connut le vivre  
Et le plus faible soupir  
Rêve encore qu'il soupire.

Une herbe qui fut sur terre  
S'obstine en vain à pousser  
Et ne pouvant que mal faire  
Pleure un restant de rosée.

Des images de rivières,  
De torrents pleins de remords  
Croient rouler une eau fidèle  
Où se voient vivants les morts.

L'âme folle d'irréel  
Joue avec l'aube et la brise  
Pensant cueillir des cerises  
Dans un mouvement du ciel.

## PLANÈTE

Le soleil sur Vénus se lève ;  
Sur la planète un petit bruit  
Est-ce une barque qui traverse  
Sans rameur un lac endormi,  
Est-ce un souvenir de la Terre  
Venu gauchement jusqu'ici,  
Une fleur tournant sur sa tige  
Son visage vers la lumière  
Parmi ces roseaux sans oiseaux  
Piquant l'inhumaine atmosphère ?

## LA TABLE

*Des visages familiers  
Brillent autour de la lampe du soleil.  
Les rayons touchent les fronts  
Et parfois changent de front  
Oscillant de l'un à l'autre.*

*Des explosions d'irréel dans une fumée blanchissante  
Mais nul bruit pour les oreilles :  
Un fracas au fond de l'âme.*

*Des gestes autour de la table  
Prennent le large, gagnent le haut-ciel,  
Entre-choquent leurs silences  
D'où tombent des flocons d'infini.*

*Et c'est à peine si l'on pense à la Terre  
Comme à travers le brouillard d'une millénaire tendresse.*

*L'homme, la femme, les enfants,  
A la table aérienne  
Appuyée sur un miracle  
Qui cherche à se définir.  
Il est là une porte toute seule  
Sans autre mur que le ciel insaisissable,*



*Il est là une fenêtre toute seule,  
Elle a pour chambranle un souvenir  
Et s'entr'ouvre  
Pour pousser un léger soupir.*

*L'homme regarde par ici, malgré l'énorme distance,  
Comme si j'étais son miroir,  
Pour une confrontation de rides et de gêne,  
La chair autour des os, les os autour de la pensée  
Et au fond de la pensée une mouche charbonneuse.  
Il s'inquiète  
Comme un poisson qui saute  
A la recherche d'un élément  
Entre la vase, l'eau et le ciel.*

*Le ciel est effrayant de transparence,  
Le regard va si loin qu'il ne peut plus vous revenir.  
Il faut bien le voir naufrager  
Sans pouvoir lui porter secours.*

*Tout à coup le soleil s'éloigne jusqu'à n'être plus qu'une  
étoile perdue  
Et cille.*

*Il fait nuit, je me retrouve sur la Terre cultivée.  
Celle qui donne le mais et les troupeaux,  
Les forêts belles au cœur,  
Celle qui ronge nuit et jour nos gouvernails d'élévation.*

*Je reconnais les visages des miens autour de la lampe,  
Rassurés comme s'ils avaient  
Échappé à l'horreur du ciel.*

*Et le lièvre qui veille en nous se réjouit dans son gîte ;  
Il hume son poil doré  
Et l'odeur de son odeur, son cœur qui sent le cerfeuil.*

VIVRE

Pour avoir mis le pied  
Sur le cœur de la nuit  
Je suis un homme pris  
Dans les rets étoilés

J'ignore le repos  
Que connaissent les hommes  
Et même mon sommeil  
Est dévoré de ciel.

Nudité de mes jours,  
On t'a crucifiée;  
Oiseaux de la forêt  
Dans l'air tiède, glacés.

Ah ! vous tombez des arbres.

## RÉVEIL

Le monde me quitte, ce tapis, ce livre,  
Vous vous en allez ;  
Le balcon devient un nuage libre  
Entre les volets.

Ah ! chacun pour soi les quatre murs partent  
Me tournant le dos  
Et comme une barque au loin les commandent  
D'invisibles flots

Le plafond se plaint de son cœur de mouette  
Qui se serre en lui,  
Le parquet mirant une horreur secrète  
A poussé un cri,  
Comme si tombait un homme à la mer  
D'un mât invisible  
Et couronné d'air.

## LES YEUX DE LA MORTE

Cette morte que je sais  
Et qui s'est tant méconnue  
Garde encor au fond du ciel  
Un regard qui l'exténue,

Une rose de drap, sourde  
Sur une tige de fer,  
Et des perles dont toujours  
Une regagne les mers.

De l'autre côté d'Altaïr  
Elle lisse ses cheveux  
Et ne sait pas si ses yeux  
Vont se fermer ou s'ouvrir.

## POINTE DE FLAMME

Tout le long de sa vie  
Il avait aimé à lire  
Avec une bougie  
Et souvent il passait  
La main dessus la flamme  
Pour se persuader  
Qu'il vivait,  
Qu'il vivait.

Depuis le jour de sa mort  
Il tient à côté de lui  
Une bougie allumée  
Mais garde les mains cachées.

## LA BELLE MORTE

Ton rire entourait le col des collines  
On le cherchait dans la vallée

Maintenant quand je dis donne-moi la main,  
Je sais que je me trompe et que tu n'es plus rien.



Avec ce souffle de douceur  
Que je garde encor de la morte,  
Puis-je refaire les cheveux,  
Le front que ma mémoire emporte ?

Avec mes jours et mes années,  
Ce cœur vivant qui fut le sien,  
Avec le toucher de mes mains,  
Circonvenir la destinée ?

Comment t'aider, morte évasive,  
Dans une tâche sans espoir,  
T'offrir à ton ancien regard  
Et reconstruire ton sourire,

Et rapprocher un peu de toi  
Cette houle sur les platanes  
Que ton beau néant me réclame  
Du fond de sa plaintive voix.



Tes cheveux et tes lèvres  
Et ta carnation  
Sont devenus de l'air  
Qui cherche une saison.

Et moi qui vis encore  
Seul autour de mes os  
Je cherche un point sonore  
Dans ton silence clos

Pour m'approcher de toi  
Que je veux situer  
Sans savoir où tu es  
Ni si tu m'aperçois.

## LA REVENANTE

Les corbeaux lacéraient de leur bec les nuages  
Emportant des lambeaux,  
Coulant à pic vos angéliques équipages,  
Versatiles vaisseaux

Les cerfs à voix humaine emplissaient la montagne  
Avec de tels accents  
Que l'on vit des sapins s'emplir de roses blanches  
Et tomber sur le flanc.

Jurez, jurez-le moi, morte encore affairée  
Par tant de souvenirs,  
Que ce n'était pas vous qui guettiez à l'orée  
De votre ancienne vie,

Et que la déchirure allant d'un bout à l'autre  
De la nuit malaisée  
N'était votre œuvre, ô vous épiant jusqu'à l'aube  
L'âme dans la rosée.



## CERCLE

*à Franz Hellens.*

Ce bras de femme étendu  
Dans un ciel voluptueux  
Est-il sorti de la nue  
Ou de l'abîme amoureux ?  
Les siècles de loin l'appellent  
Vers leur fuyante nacelle  
Et les couchants qui s'étirent  
Dans des paresse de tigre.  
Ce bras jeune comme au jour  
De ses noces pécheresses,  
Au milieu de son amour  
Qui le surveille et le presse,  
Survola les anciens âges,  
Les océans, les forêts  
Et les célestes mirages  
Que coupe un astre expiré,  
Dans une attente si stable  
De plaisir, de cruauté,  
Qu'on le devine l'esclave  
D'une lente éternité.

## VŒU

Mon peu de terre avec mon peu de jour  
Et ce nuage où mon esprit embarque,  
Tout ce qui fait l'âme glissante et lourde,  
Saurai-je moi, saurai-je m'en dépendre ?

Il faudra bien pourtant qu'on m'empaquette  
Et me laisser ravir sans lâcheté,  
Colis moins fait pour vous, Éternité,  
Qu'un frais panier tremblant de violettes

## 400 ATMOSPHÈRES

à R. Guiraldes.

*Quand le groseillier qui pousse au fond des mers  
Loin de tous les yeux regarde mûrir ses groseilles  
Et les compare dans son cœur,  
Quand l'eucalyptus des abîmes  
A cinq mille mètres liquides médite un parfum sans espoir,  
Des laboureurs phosphorescents glissent vers les moissons  
aquatiques,  
D'autres cherchent le bonheur avec leurs paumes mouillées  
Et la couleur de leurs enfants encore opaques  
Qui grandissent sans se découvrir  
Entre les algues et les perles.  
L'amour s'élance à travers les masses salines tombantes  
Et la joie est évasive comme la mélancolie  
L'on pénètre comme à l'église sous les cascades de ténèbres  
Qui ne font écume ni bruit  
Parfois on devine que passe un nuage venu du ciel libre  
Et le dirige, rênes en main, une grave enfant de la côte  
Alors s'allument un à un les phares des profondeurs  
Qui sont violemment plus noirs que la noirceur  
Et tournent.*

## HAUTE MER

*à Maurice Guillaume*

Parmi les oiseaux et les lunes  
Qui hantent le dessous des mers  
Et qu'on devine à la surface  
Aux folles phases de l'écume,

Parmi l'aveugle témoignage  
Et les sillages sous-marins  
De mille poissons sans visage  
Qui cachent en eux leur chemin,

Le noyé cherche la chanson  
Où s'était formé son jeune âge,  
Écoute en vain les coquillages  
Et les fait choir au sombre fond.

## DÉPART

Un paquebot dans sa chaudière  
Brûle les chaînes de la terre.

Mille émigrants sur les trois ponts  
N'ont qu'un petit accordéon

On hisse l'ancie, dans ses bras  
Une sirène se débat

Et plonge en mer si offensée  
Qu'elle ne se voit pas blessée.

Grandit la voix de l'Océan  
Qui rend les désirs transparents.

Les mouettes font diligence  
Pour qu'on avance, qu'on avance.

Le large monte à bord, pareil  
A un aveugle aux yeux de sel.

Dans l'espace avide, il s'élève  
Lentement au mât de misaine

## PONT SUPÉRIEUR

Plante verte sur le pont,  
Plante qui changes d'étoiles  
Et vas d'escale en escale,  
Goûtant à chaque horizon,

Plante, branches et ramilles,  
L'hélice te fait trembler  
Et ma main qui te dessine  
Tremble d'être sur la mer.

Mais je découvre la terre  
Prise dans ton pot carré  
Celle-là que je cherchais  
Dans le fond de ma jumelle.

## SOUS LE LARGE

Les poissons des profondeurs  
Qui n'ont d'yeux ni de paupières  
Inventèrent la lumière  
Pour les besoins de leur cœur.

Ils en mandent une bulle,  
Loin des jours et des années,  
Vers la surface où circule  
L'océane destinée.

Un navire coule à pic,  
Houle dans les cheminées,  
Et la coque déchirée  
Laisse la chaudière à vif.

Dans le fond d'une cabine  
Une lanterne enfumée  
Frappe le hublot fermé  
Sur les poissons de la nuit.

## POÈMES DE GUANAMIRU

## A LAUTRÉAMONT

*N'importe où je me mettais à creuser le sol espérant que  
tu en sortiras,*

*J'écartais les maisons et les forêts pour voir derrière,  
J'étais capable de rester toute une nuit à t'attendre, portes  
et fenêtres ouvertes*

*En face de deux verres d'alcool auxquels je ne voulais pas  
toucher.*

*Mais tu ne venais pas*

*Lautréamont.*

*Autour de moi des vaches mouraient de faim devant des  
précipices*

*Et tournaient obstinément le dos aux plus herbeuses  
prairies,*

*Les agneaux regagnaient en silence le ventre de leurs  
mères qui en mouraient,*

*Les chiens désertaient l'Amérique en regardant derrière  
eux*

*Parce qu'ils auraient voulu parler avant de partir.*

*Resté seul sur le continent,*

*Je te cherchais dans le sommeil où les rencontres sont plus  
faciles.*



*On se poste au coin d'une rue, l'autre arrive rapidement.  
Mais tu ne venais même pas,  
Lautréamont,  
Derrière mes yeux fermés.  
Je te rencontrais un jour à la hauteur de Fernando Noronha  
Tu avais la forme d'une vague mais en plus véridique, en  
plus circonspect,  
Tu filais vers l'Uruguay à petites journées  
Les autres vagues s'écartaient pour mieux saluer tes  
malheurs.  
Elles qui ne vivent que douze secondes et ne marchent  
qu'à la mort  
Te les donnaient en entier,  
Et tu feignais de disparaître comme elles,  
Pour qu'elles te crussent dans la mort leur camarade de  
promotion.  
Tu étais de ceux qui élisent l'océan pour domicile comme  
d'autres couchent sous les ponts  
Et moi je me cachais les yeux derrière des lunettes noires  
Sur un paquebot où flottait une odeur de femme et de  
cuisine  
La musique montait aux mâts furieux d'être mêlés aux  
attouchements du tango,  
J'avais honte de mon cœur où coulait le sang des vivants,  
Alors que tu es mort depuis 1870, et sans une goutte de  
sang  
Tu prends la forme d'une vague pour faire croire que ça  
t'est égal.*

*Le jour même de ma mort je te vois venir à moi  
Avec ton visage d'homme.  
Tu déambules favorablement les pieds nus dans de hautes  
mottes de ciel,  
Mais à peine arrivé à une distance convenable  
Tu m'en lances une au visage,  
Lautréamont.*

## AU FEU !

à Henry Michaux.

*J'enfonce les bras levés vers le centre de la Terre  
Mais je respire, j'ai toujours un sac de ciel sur la tête  
Même au fort des souterrains  
Qui ne savent rien du jour.  
Je m'écorche à des couches d'ossements  
Qui voudraient me tatouer les jambes pour me reconnaître  
un jour.  
J'insulte un squelette d'iguanodon, en travers de mon  
passage,  
Mes paroles font grenaille sur la canaille de ses os,  
Et je cherche à lui tirer ses oreilles introuvables  
Pour qu'il ne me barre plus la route,  
Mille siècles après sa mort,  
Avec le vaisseau de son squelette qui fait nuit de toutes  
parts.  
Ma colère prend sur moi une avance circulaire,  
Elle déblaye le terrain, canonne les profondeurs  
Je hume des formes humaines à de petites distances  
Courtes, courtes.  
J'y suis.  
Voici les hautes statues de marbre qui lèvent l'index avant  
de mourir.  
Un grand vent gauche, essoufflé, tourne sans trouver une  
issue*

*Que fait-il au fond de la Terre ? Est-ce le vent des suicidés ?*

*Quel est mon chemin parmi ces milliers de chemins qui se disputent à mes pieds*

*Un honneur que je devine ?*

*Peut-on demander sa route à des hommes considérés comme morts*

*Et parlant avec un accent qui ressemble à celui du silence*

*Centre de la Terre ! je suis un homme vivant.*

*Ces empereurs, ces rois, ces premiers ministres, entendez-les qui me font leurs offres de service,*

*Parce que je trafique à la surface avec les étoiles et la lumière du jour.*

*J'ai le beau rôle avec les morts, les mortes et les mortillons*

*Je leur dis « Voyez-moi ce cœur,*

*Comme il bat dans ma poitrine et m'inonde de chaleur !*

*Il me fait un toit de chaume où grésille le soleil.*

*Approchez-vous pour l'entendre, vous en avez eu un pareil.*

*N'ayez pas peur, nous sommes ici dans l'intimité infernale ».*

*Autour de moi, certains se poussent du coude,*

*Prétendent que j'ai l'éternité devant moi,*

*Que je puis bien rester une petite minute,*

*Que je ne serais pas là si je n'étais mort moi-même*

*Pour toute réponse je repars*

*Puisqu'on m'attend toujours merveilleusement à l'autre bout du monde.*

*Mon cœur bourdonne, c'est une montre dont les aiguilles se hâtent comme les électrons*

*Et seul peut l'arrêter le regard de Dieu quand il pénètre dans le mécanisme.*

*Air pur, air des oiseaux, air bleu de la surface,*

*Je remonte vers toi !*

*Voici Jésus qui s'avance pour maçonner la voûte du ciel.*

*La Terre en passant frôle ses pieds avec les forêts les plus douces.*

*Depuis deux mille ans il l'a quittée pour visiter d'autres sphères,*

Chaque Terre s'imagine être son unique maîtresse  
Et lui prépare des guirlandes nuptiales de martyrs.  
Jésus réveille en passant des astres morts qu'il secoue,  
Comme des soldats profondément endormis.  
Et les astres de tourner religieusement dans le ciel  
En suppliant le Christ de tourner avec eux.  
Mais lui repart, les pieds nus sur une aérienne Judée,  
Et nombreux restent les astres prosternés  
Dans la sidérale poussière.  
Jésus, pourquoi te montrer si je ne crois pas encore ?  
Mon regard serait-il en avance sur mon âme ?

Je ne suis pas homme à faire toujours les demandes et les  
réponses !  
Holà muchachos ! J'entends crier des vivants dans des  
arbres chevelus,  
Ces vivants sont mes enfants, échappés, radieux, de ma  
moelle !  
Un cheval m'attend attaché à un eucalyptus des pampas,  
Il est temps que je rattrape son hennissement dans l'air  
dur,  
Dans l'air qui a ses rochers, mais je suis seul à les voir !



# LE FORÇAT INNOCENT

(1930)

*à Jean Paulhan.*



## LE FORÇAT

Je ne vois plus le jour  
Qu'au travers de ma nuit,  
C'est un petit bruit sourd  
Dans un autre pays,  
C'est petit bossu  
Allant sur une route,  
On ne sait où il va  
Avec ses jambes nues.  
Ne l'interroge pas,  
Il ignore ta langue  
Et puis il est très loin,  
On n'entend plus ses pas.

Parfois, quand je m'endors,  
La pointe d'un épi  
Déserte mon enfance  
Pour me trouver ici.  
Épi grave et pointu,  
Épi que me veux-tu ?  
Je suis un prisonnier  
Qui ne sais rien des champs,  
Mes mains ne sont plus miennes,  
Mon front n'est plus à moi,  
Ni mon chien qui savait



Quand j'étais en retard.  
Puisqu'au ciel grillagé  
L'étoile des prisons  
Vient briser ses rayons  
Sans pouvoir me toucher,  
Avec un brin de paille,  
Un luisant bout de bois  
Et le cil d'une femme  
Approchons d'autrefois.  
Ah ! tout est de secours  
Pour consoler un fou. .  
Mais vous vous en allez  
Sans atteindre mon cœur,  
Souvenirs sans chaleur,  
Mes mains sont surveillées.

Vous dont les yeux sont restés libres,  
Vous que le jour délivre de la nuit,  
Vous qui n'avez qu'à m'écouter pour me répondre  
Donnez-moi des nouvelles du monde  
Et les arbres ont-ils toujours  
Ce grand besoin de feuilles, de ramilles,  
Et tant de silence aux racines ?  
Donnez-moi des nouvelles des rivières,  
J'en ai connu de bien jolies,  
Ont-elles encor cette façon si personnelle  
De descendre dans la vallée,  
De retenir l'image de leur voyage,  
Sans consentir à s'arrêter  
Donnez-moi des nouvelles des mouettes  
De celle-là surtout que je pensai tuer un jour.  
Comme elle eut une étrange façon,  
Le coup tiré, une bien étrange façon  
De repartir !  
Donnez-moi des nouvelles des lampes  
Et des tables qui les soutiennent  
Et de vous aussi tout autour,  
Porte-mains et porte-visages.  
Les hommes ont-ils encore  
Ces yeux brillants qui vous ignorent,

La colère dans leurs sourcils,  
Le cœur au milieu des périls ?  
Mais vous êtes là sans mot dire.  
Me croyez-vous aveugle ou sourd

Et voici la muraille, elle use le désir,  
On ne sait où la prendre, elle est sans souvenirs,  
Elle regarde ailleurs, et, lisse, sans pensées,  
C'est un front sans visage, à l'écart des années.  
Prisonniers de nos bras, de nos tristes genoux,  
Et, le regard tondu, nous sommes devant nous  
Comme l'eau d'un bidon qui coule dans le sable  
Et qui dans un instant ne sera plus que sable.  
Déjà nous ne pouvons regarder ni songer,  
Tant notre âme est d'un poids qui nous est étranger  
Nos cœurs toujours visés par une carabine  
Ne sauraient plus sans elle habiter nos poitrines.  
Il leur faut ce trou noir, précis de plus en plus,  
C'est l'œil d'un domestique attentif, aux pieds nus.  
Œil plein de prévenance et profond, sans paupière,  
A l'aise dans le noir et l'excès de lumière.  
Si nous dormons il sait nous voir de part en part,  
Vendange notre rêve, avant nous veut sa part.  
Nous ne saurions lever le regard de la terre  
Sans que l'arme de bronze arrive la première,  
Notre sang a besoin de son consentement,  
Ne peut faire sans elle un petit mouvement,  
Elle est un nez qui flaire et nous suit à la piste  
Une bouche aspirant l'espoir dès qu'il existe,  
C'est le meilleur de nous, ce qui nous a quittés,  
La force des beaux jours et notre liberté.

Pierre, pierre sous ma main  
Dans ta vigueur coutumière,  
Pleine de mille lumières  
Sous un opaque maintien,  
Bouge enfin, je te regarde,  
Et même si longuement  
Que j'en suis sans mouvement,  
Montre ce que tu sais faire,

Montre que tu peux me voir,  
Tu me caches ton pouvoir,  
Faux petit os de la terre,  
Ne te souviens-tu de rien,  
Au fond de toi cherche bien  
Tu pleurais dans les ténèbres.

Pierre, obscure compagnie,  
Sois bonne enfin, sois docile,  
Ce n'est pas si difficile  
De devenir mon amie.  
Quand je sens que tu m'écoutes  
C'est toi qui me donnes tout  
Tu es distraite, tu pèses,  
Tu me remplis la main d'aise  
Et d'une douceur sans bruit.  
Le jour, tu es toute chaude,  
Toute sereine la nuit,  
Autour de toi mon cœur rôde,  
Le tien qui s'est arrêté  
Me ravit de tous côtés

## CŒUR

à P.

Il ne sait pas mon nom  
Ce cœur dont je suis l'hôte,  
Il ne sait rien de moi  
Que des régions sauvages  
Hauts plateaux faits de sang,  
Épaisseurs interdites,  
Comment vous conquérir  
Sans vous donner la mort,  
Comment vous remonter,  
Rivières de ma nuit  
Retournant à vos sources,  
Rivières sans poissons  
Mais brûlantes et douces  
Je tourne autour de vous  
Et ne puis aborder,  
Bruits de plages lointaines,  
O courants de ma terre  
Vous me chassez au large  
Et pourtant je suis vous  
Et je suis vous aussi  
Mes violents rivages,  
Écumes de ma vie.

Beau visage de femme,  
Corps entouré d'espace,  
Comment avez-vous fait,  
Allant de place en place,  
Pour entrer dans cette île  
Où je n'ai pas d'accès  
Et qui m'est chaque jour  
Plus sourde et insolite,  
Pour y poser le pied  
Comme en votre demeure,  
Pour avancer la main  
Comprenant que c'est l'heure  
De prendre un livre ou bien  
De fermer la croisée  
Vous allez, vous venez,  
Vous prenez votre temps  
Comme si vous suivaient  
Seuls les yeux d'un enfant.

Sous la voûte charnelle  
Mon cœur qui se croit seul  
S'agite prisonnier  
Pour sortir de sa cage.  
Si je pouvais un jour  
Lui dire sans langage  
Que je forme le cercle  
Tout autour de sa vie !  
Par mes yeux bien ouverts  
Faire descendre en lui  
La surface du monde  
Et tout ce qui dépasse,  
Les vagues et les cieux,  
Les têtes et les yeux !  
Ne saurais-je du moins  
L'éclairer à demi  
D'une mince bougie  
Et lui montrer dans l'ombre  
Celle qui vit en lui  
Comme au fond des forêts,  
Sans s'égarer jamais.

Montagnes et rochers, monuments du délire,  
Nul homme ne nous voit, écoutez sans détours  
Mon cœur grondant au fond des gorges et des jours.  
Et comprenez mes yeux gelés de rêverie.

Mêlons-nous sous le ciel qui n'a pas de sursauts,  
Que je devienne un peu de pierraille ou de roche  
Pour t'apaiser, cœur immortel, qui me reproches  
D'être homme, courtisan d'invisibles corbeaux.

Solitude au grand cœur encombré par les glaces,  
Comment me pourrais-tu donner cette chaleur  
Qui te manque et dont le regret nous embarrasse  
Et vient nous faire peur ?

Va-t'en, nous ne saurions rien faire l'un de l'autre,  
Nous pourrions tout au plus échanger nos glaçons  
Et rester un moment à les regarder fondre  
Sous la sombre chaleur qui consume nos fronts.

SAISIR

SAISIR

Saisir, saisir le soir, la pomme et la statue,  
Saisir l'ombre et le mur et le bout de la rue.

Saisir le pied, le cou de la femme couchée  
Et puis ouvrir les mains. Combien d'oiseaux lâchés

Combien d'oiseaux perdus qui deviennent la rue,  
L'ombre, le mur, le soir, la pomme et la statue !



Grands yeux dans ce visage,  
Qui vous a placés là ?

De quel vaisseau sans mâts  
Etes-vous l'équipage,

Depuis quel abordage  
Attendez-vous ainsi  
Ouverts toute la nuit ?



Feux noirs d'un bastingage  
Étonnés mais soumis  
A la loi des orages,

Prisonniers des mirages,  
Quand sonnera minuit

Baissez un peu les cils  
Pour reprendre courage.



Vous avanciez vers lui, femme des grandes plaines,  
Nœud sombre du désir, distances au soleil

Et vos lèvres soudain furent prises de givre  
Quand son visage lent s'est approché de vous.

Vous parliez, vous parliez, des mots blafards et nus  
S'en venaient jusqu'à lui, mille mots de statue.

Vous fîtes de cet homme une maison de pierre,  
Une lisse façade aveugle nuit et jour

Ne peut-il dans ses murs creuser une fenêtre,  
Une porte laissant faire six pas dehors?



Saisir quand tout me quitte,  
Et avec quelles mains  
Saisir cette pensée,  
Et avec quelles mains  
Saisir enfin le jour  
Par la peau de son cou,  
Le tenir remuant  
Comme un lièvre vivant ?  
Viens, sommeil, aide-moi,  
Tu saisiras pour moi  
Ce que je n'ai pu prendre,  
Sommeil aux mains plus grandes.



Un visage à mon oreille,  
Un visage de miroir,  
Vient s'appuyer dans le noir :  
« Beau visage, reste, veille,  
Reste et ne t'alarme pas  
C'est un homme et son sommeil  
Qui sont là proches de toi.  
Fais qu'ils pénètrent tous deux  
Dans le bois de mille lieues  
Aux feuilles toutes baissées  
Comme paupières fermées,  
Territoire où les oiseaux  
Chantent sous leurs ailes closes  
Et se réveillent à l'aube  
Pour se taire et regarder  
— Dors, j'écoute et je regarde  
Si la Terre est toujours là,  
Si les arbres sont les arbres,  
Si les routes obéissent,  
Et si l'étoile novice  
Que tu découvris hier  
Brille encor dans le ciel lisse  
Et s'approche de notre air.  
Dors, tandis que les maisons  
Dans leur force et leurs étages  
Lasses de passer les âges  
Disparaissent un instant.  
— Est-ce bien toi que j'entends  
A travers ce grand sommeil,  
Chaîne blanche de montagnes  
Qui me sépare de toi ?  
Suis-je sur la vieille Terre  
Où les distances ressemblent  
A ces lignes de nos mains ?  
Nul ne sait qui les assemble.  
— Sur chaque herbe et chaque tige  
Sur les plus fuyants poissons

Je veille et te les préserve,  
Je les sauve pour demain.  
Et tu trouveras aussi  
Pour te déceler le monde  
Les insectes, la couleur  
Des yeux et le son des heures.  
Vienne le sommeil te prendre,  
Déjà ton lit se souvient  
D'avoir été un berceau.  
Que tes mains s'ouvrent et laissent  
S'échapper force et faiblesses,  
Que ton cœur et ton cerveau  
Tirent enfin leurs rideaux,  
Que ton sang s'apaise aussi  
Pour favoriser la nuit »



Je cherche autour de moi plus d'ombre et de douceur  
Qu'il n'en faut pour noyer un homme au fond d'un pu  
Encore un peu de noir, d'étoiles, de fraîcheur,  
Versez, mains, et vous, cils, votre restant de nuit.

Il est place pour vous  
Dans ces rumeurs obscures  
Encerclant à la fois  
Le vivre et le mourir.

Il est place pour vous,  
Approchez, tendre amie, aux lèvres étonnées,  
Gardiennes du plaisir  
Qui tourne loin de nous.



Je nage sous la vague, abri de mon amour,  
Les algues ont l'odeur et le goût de la lune.  
Poissons des jours heureux, avez-vous vu son corps  
Dont brille le contour qui fait si belle écume ?

Goëlands du sommeil, on vient vous réveiller,  
Tournez là-haut, veillez, plumes, cœurs éperdus,  
Au secours, flots vivants, profondes étincelles,  
Dirigez le plongeur qui ne respire plus !



Écoutez . c'est mon nom que j'entends, qu'elle crie.  
Je ne suis que silence et je baisse les yeux.  
Seigneurs de l'altitude et des ravins poudreux,  
Vous qui me regardez, vous qui me connaissez,  
Ai-je perdu la vie ?



Est-ce encor moi malgré  
Son visage en allé  
Et ses jambes qui furent  
Dans la soie de la nuit,  
Et mon cœur sans raison  
Près des volets fermés,  
Et ce grand mouvement  
Au fond de la maison,  
Et ce qu'elle m'a pris  
Dans ses sombres bagages,

Ce qu'elle a négligé.

## LA MALADE

Sur un lit si lointain qu'il en devient tout sombre,  
Que je vous touche enfin avec les mains du songe !.

Il a fièvre entre chez vous, dérange vos papiers,  
Elle ouvre des tiroirs, rougit de vos secrets,  
Vous percevez des pas, une hâte sans fin  
Dans votre corps sans jour comme un long souterrain.

Et votre bras rameur, sous le vent des ténèbres,  
Pend et cherche la mer  
Il frôle le parquet, la vague se refuse,  
Il cherche alors l'écume et croit la caresser

Autour de votre lit, sur des barreaux légers,  
Les oiseaux de l'amour meurent sans se dédire.  
On les emporte sans mot dire  
Vers de basculants escaliers.

## LE CŒUR ET LE TOURMENT

Il tremble de savoir si c'est d'elle ou de vous  
Ce cœur qui prend la fuite et ne veut pas répondre  
Ne l'interrogez pas, négligez-le dans l'ombre,  
Feignez de ne pas voir ses confuses amours.

Affairé sous des yeux dont change la couleur  
Il bat en étourdi dans sa maison charnelle  
Dont les volets sont clos la nuit comme le jour,  
Et croit que ciel et mer sont étoiles jumelles.

Devant lui pensez bas, il entend les désirs,  
Les secrets se former et l'amour se parfaire,  
Mais prenez garde, il ne sait rien de sa misère,  
Ayant même oublié ce qu'on nomme mourir



Qu'elle ouvre la fenêtre ou qu'elle avance un pied,  
La maison sous le jour le sait et le murmure  
Et mes frères les murs, pris dans leur âme dure  
Comprennent comme moi qu'une femme a bougé

Quand elle dort, le ciel aux changeantes figures  
Retient de son sommeil les secrets mouvements.  
Etre homme ou minéral, d'air pur ou de tourment,  
C'est attendre quelqu'un qui tarde à s'éveiller.



Vous donnez à mon ciel une aimante couleur  
Et me renouvez mes bois et mes rivières.  
Est-ce un bouleau là-bas, un chêne, un peuplier ?  
Ah ! je ne répons plus des arbres de la Terre !

Je ne veux rien savoir, sachant que je vous vois,  
Que c'est bien vous, contour de femme et de surprise,  
Votre visage vrai, vos yeux de bon aloi,  
Vous, prête à vous enfuir et pourtant si précise



Approchez-vous, baissez les yeux sur mon amour,  
Que je cherche en vos mains une chère figure  
Pour vivre et m'en aller encor le long des jours  
Périssables avec une douceur qui dure.

Ces veines, bleus ruisseaux ne faisant pas de bruit,  
Je les veux suivre au bout de leur grande aventure  
Qui va du poignet mince au fond des doigts subtils,  
Toujours sous le regard perdu de la nature.

Après avoir erré dans d'étranges pays,  
Je fermerai la porte aux formes de la Terre  
Et, tenant dans mes mains vos paumes prisonnières,  
Je referai le monde et les nuages gris  
Et les oiseaux qui vont se poser sur la mer.



Quand la voix du retour murmure : par ici,  
Voici ta chaise obscure et voici ta fenêtre,  
Voici ton lit qui sait le secret de ton être,  
Il faut les reconnaître après ces jours d'oubli  
Ferme les belles mains et les yeux du voyage,  
Écoute les raisons de tes murs restés sages,  
C'est par ici, te dis-je, par ici,  
Quelqu'un t'a pris la main qui t'attendait aussi  
Pour écarter ce long sillage de ton cœur  
Qui ne pouvait pas croire à la fin du voyage.

DISPERSÉ

Mais que devient-elle,  
Où donc êtes-vous,  
Que devient le ciel  
Qui nous vit un jour ?

Que devient la joue  
De cette enfant rouge  
Que nous dépassâmes  
En nous retournant ?

Et votre belle main,  
Refuge de vous-même,  
Que la cachez-vous  
Sous un souvenir  
Qui n'est pas de nous ?



Ces jours qui sont à nous si nous les déplions  
Pour entendre leur chuchotante rêverie,  
Ah c'est à peine si nous les reconnaissons.  
Quelqu'un nous a changé toute la broderie.

Porte, porte, que veux-tu ?  
Est-ce une petite morte  
Qui se cache là derrière ?  
Non, vivante, elle est vivante  
Et voilà qu'elle sourit  
De manière rassurante.  
Un visage entre deux portes,  
Un visage entre deux rues,  
Plus qu'il n'en faut pour un homme  
Fuyant son propre inconnu

## OLORON-SAINTE-MARIE

*A la mémoire de  
Rainer Maria Rilke.*

## OLORON-SAINTE-MARIE

*Comme du temps de mes pères, les Pyrénées écoutent aux  
portes  
Et je me sens surveillé par leurs rugueuses cohortes.  
Le gare coule, paupières basses, ne voulant pas de  
différence  
Entre les hommes et les ombres,  
Et il passe entre des pierres  
Qui ne craignent pas les siècles  
Mais s'appuient dessus pour rêver.  
C'est la ville de mon père, j'ai affaire un peu partout,  
Je rôde dans les rues et monte des étages n'importe où.  
Ces étages font de moi comme un sentier de montagne ;  
J'entre sans frapper dans des chambres que traverse la  
campagne ;  
Les miroirs refont les bois, portent secours aux ruisseaux,  
Je me découvre dedans pris et repris par leurs eaux,  
J'erre sur les toits d'ardoise, je vais en haut de la tour,  
Et pour rassembler les morts qu'une rumeur effarouche,*

*Je suis le battant humain,  
Que ne révèle aucun bruit,  
De la cloche de la nuit  
Dans le ciel pyrénéen*

*O morts à la démarche dérobée,  
Que nous confondons toujours avec l'immobilité,  
Perdus dans votre sourire comme sous la pluie l'épithaphe,  
Morts aux postures contraintes et gênés par trop d'espace,  
O vous qui venez rôder autour de nos positions,  
C'est nous qui sommes les boiteux tout prêts à tomber sur  
le front.*

*Vous êtes guéris du sang  
De ce sang qui nous assoiffe,  
Vous êtes guéris de voir  
La mer, le ciel et les bois.*

*Vous en avez fini avec les lèvres, leurs raisons et leurs  
baisers  
Avec nos mains qui nous suivent partout sans nous apaiser,  
Avec les cheveux qui poussent et les ongles qui se cassent  
Et, derrière le front dur, notre esprit qui se déplace.*

*Mais en nous rien n'est plus vrai  
Que ce froid qui vous ressemble,  
Nous ne sommes séparés  
Que par le frisson d'un tremble.*

*Ne me tournez pas le dos. Devinez-vous  
Un vivant de votre race près de vos anciens genoux?*

*Amis, ne craignez pas tant  
Qu'on vous tire par un pan de votre costume flottant !*

*N'avez-vous pas un peu envie,  
Chers écoliers de la mort, qu'on vous décline la vie ?*

*Nous vous dirons de nouveau  
Comment l'ombre et le soleil,  
Dans un instant qui sommeille,  
Font et aéfont un bouleau.*

*Et nous vous reconstruirons  
Chaque ville avec les arches respirantes de ses ponts,  
La campagne avec le vent,  
Et le soleil au milieu de ses frères se levant.*

*Etes-vous sûrs, êtes-vous sûrs de n'avoir rien à ajouter,  
Que c'est toujours de ce côté le même jour, le même été ?*

*Ah comment apaiser mes os dans leur misère,  
Troupe blafarde, aveugle, au visage calcaire,  
Qui réclame la mort de son chef aux yeux bleus  
Tournés vers le dehors ?*

*Je les entends qui m'emplissent de leur voix sourde,  
Plantés dans ma chair, ces os,  
Comme de secrets couteaux  
Qui n'ont jamais vu le jour .*

*« N'échappe pas ainsi à notre entendement,  
Ton silence nous ment.*

*Nous ne faisons qu'un avec toi,  
Ne nous oublie pas.*

*Nous avons partie lée,  
Tels l'époux et l'épousée,  
Quand il souffle la bougie  
Pour la longueur de la nuit.*

*— Petits os, grands os, cartilages,  
Il est de plus cruelles cages.  
Patientez, violents éclairs,  
Dans l'orage clos de ma chair.*

*Thorax, sans arrière-pensée  
Laisse entrer l'air de la croisée ;  
Comprendras-tu que le soleil  
Va jusqu'à toi du fond du ciel ?*

*Ecoutez, obscurs humérus,  
Les ténèbres de chair sont douces.  
Il ne faut pas songer encor  
A la flûte lisse des morts.*

*Et toi, rosaire d'os, colonne vertébrale,  
Que nulle main n'égrènera,  
Retarde notre heure ennemie,  
Prions pour le ruisseau de vie  
Qui se presse vers nos prunelles ».*

## WHISPER IN AGONY

Ne vous étonnez pas,  
Abaissez les paupières  
Jusqu'à ce qu'elles soient  
De véritable pierre.

Laissez faire le cœur,  
Et même s'il s'arrête.  
Il bat pour lui tout seul  
Sur sa pente secrète.

Les mains s'allongeront  
Dans leur barque de glace,  
Et le front sera nu  
Comme une grande place  
Vide, entre deux armées.

Vivante ou morte, ô toi qui me connais si bien,  
Laisse-moi t'approcher à la façon des hommes.

Il fait nuit dans la pièce où tremble un oreiller  
Comme un voilier qui sent venir la haute mer,  
Et je ne comprends pas si je suis l'équipage  
Ou l'adieu d'un bras nu resté sur le rivage.

Ah que j'arrête un jour ta chair à la dérive,  
Toi qui vas éludant mon désir et le tien,  
Au large de mes mains, qu'escortent des abîmes,  
Quand mes pieds pour appui n'auront qu'un frêle bruit,

Un bruit de petit jour étouffé de ténèbres  
Mais capable pourtant de toucher ta fenêtre  
Et de la faire ouvrir.



## SUPPLIQUE

*O morts, n'avez-vous pas encore appris à mourir  
Quand il suffit de fermer les yeux une fois pour toutes,  
Jusqu'à ce que disparaisse ce picotement des paupières  
Et cette jalousie ?*

*Laissez reprendre à l'amour le cours de sa rêverie  
Et que nos jours revendiquent la verdure de la prairie.  
Ne posez pas ainsi vos doigts sur le cœur des hommes  
vivants*

*Pour causer nos intermittences  
Et les commenter tout le long  
De votre langage sans mots.*

*N'approchez pas de nous la nuit  
Pour nous verser la maladie,*

*Ne vous mêlez pas à nos pensées  
Comme le sang frais aux bêtes blessées.*

*N'arrêtez pas notre main, elle n'est pas à vous.  
Ne regardez pas ainsi nos attaches, nos genoux,*

*Laissez le fruit mûrir au fond de son loisir  
Et sans que le pourrisse un brusque repentir.*

*Ce cheval qui trotte, ce chien, ce corbeau,  
Laissez-les, c'est leur tour, allonger le dos.*

*Que l'on regarde la vie se fier à ses remous  
Dès le premier pigeon du jour jusqu'à la nuit noire de  
loups !*

## LA CHAMBRE VOISINE

Tournez le dos à cet homme  
Mais restez auprès de lui,  
(Écartez votre regard,  
Sa confuse barbarie),  
Restez debout sans mot dire,  
Voyez-vous pas qu'il sépare  
Mal le jour d'avec la nuit,  
Et les cieux les plus profonds  
Du cœur sans fond qui l'agite ?  
Éteignez tous ces flambeaux  
Regardez ses veines luisent.  
Quand il avance la main,  
Un souffle de pierreries,  
De la circulaire nuit  
Jusqu'à ses longs doigts parvient.  
Laissez-le seul sur son lit,  
Le temps le borde et le veille,  
En vue de ces hauts rochers  
Où gémit, toujours caché,  
Le cœur des nuits sans sommeil  
Qu'on n'entre plus dans la chambre  
D'où doit sortir un grand chien  
Ayant perdu la mémoire  
Et qui cherchera sur terre  
Comme le long de la mer  
L'homme qu'il laissa derrière  
Immobile, entre ses mains  
Raides et définitives.

## SANS DIEU

J'avance entre les astres avec deux chiens aveugles  
Qui parfois se rapprochent pour chercher mon chemin.  
On ne voit rien ici qui ressemble à la Terre  
Mais une odeur saline à mes lèvres parvient  
Et j'entends une voix qui tourne dans ma tête  
Comme dans une cage un oiseau presque humain  
Mon cœur de chaque jour, ici noire est l'aurore,  
Veut en vain s'allumer sous le ciel qui déborde.  
Le givre de la nuit paralyse l'éther,  
Je m'avance et me sens mille fois découvert,  
Prêtant le flanc, le dos, la tête et la poitrine  
A tous les dards de l'Inconnu qui m'avoisine.  
Je vais posant les pieds sur un sol nuageux  
Où mes yeux ne voient pas les empreintes de Dieu  
Et ne laisse après moi qu'un reste de vertige  
Qui difficilement au loin se cicatrise.

Girafes faméliques,  
O lécheuses d'étoiles,  
Dans le trouble de l'herbe  
Bœufs cherchant l'infini,

Lévriers qui croyez  
L'attraper à la course,  
Racines qui savez  
Qu'il se cache dessous,

Qu'êtes-vous devenus  
Pour moi qui suis perdu  
Vivant, sans autre appui  
Que les sables nocturnes ?

Parfois l'air se contracte  
Jusqu'à prendre figure.  
Des deux côtés de l'âme  
Que va-t-il advenir ?

Terrestres souvenirs  
Qu'appellez-vous un arbre,  
La vague sur la plage,  
Un enfant endormi ?

Je voudrais apaiser  
Ma plaintive mémoire  
Je voudrais lui conter  
Une patiente histoire

Autour de moi les mains errantes des amis,  
Sentant que je suis seul égaré dans l'espace  
Me cherchent sans pouvoir trouver l'exacte place  
Et repartent au large vers la Terre qui fuit.  
La feuille d'un palmier privé de ses racines,  
Murmure à mon oreille une chanson sans suite.  
Le ciel tout près de moi me tourmente et me ment,  
Il m'a pris mes deux chiens gelés restés derrière,  
Et j'entends leur exsangue, immobile aboiement  
Les étoiles se groupent et me tendent des chaînes.  
Faudra-t-il humblement leur offrir mes poignets ?  
Une voix qui voudrait faire croire à l'été  
Décrit un banc de parc à ma fatigue humaine.  
Le ciel est toujours là qui creuse son chemin,  
Voici l'écho des coups de pic dans ma poitrine.  
O ciel, ciel abaissé, je te touche des mains  
Et m'enfonce vouté dans la céleste mine.

## AUTRES POÈMES

## FEUX DU CIEL

*à Pierre Guéguen.*

La foudre coupa l'homme de son ombre.  
Où courez-vous ainsi, chères ombres sans hommes ?

Animaux errants, naseaux, encolures,  
Est-ce vous ce grand feu dans la brousse qui fume ?

Rivages à la ronde, comme vous tressaillez !  
Dans les eaux montagneuses qu'allez-vous enfanter ?

Poissons qui fuyez sur la mer torride  
Qu'avez-vous fait, qu'avez-vous fait du golfe de Floride ?

L'air demeure angoissé de mouettes immobiles  
Et leur cœur est une île de glace sous les plumes  
Des colons, un à un, avançant à la nage  
Sont déposés vivants sur d'horribles rivages.

— Mais qui êtes-vous qui parlez ainsi  
Avec cette voix qui n'est pas d'ici ?  
Répondrez-vous, ô vide, où tremblait un visage ?

— Voici le jour venu, voici le jour venu,  
Où le mont a cédé son altitude aux nues,  
Et, tandis que la mort s'entête,  
Les vents changent de planète !



Une voix tombe d'un nuage  
Disant : J'arrive à l'instant »,  
Mais le nuage prend le large.  
Nul n'en descend.

De ce bout du monde à l'autre  
Vont de hautaines statues  
Et de grands galops de marbre  
En patrouille dans les rues.

« Où sont vos papiers, passant obscurci,  
Le bras en écharpe et le cœur roussi.  
Est-il des survivants au monde ?

— Ombre pour ombre, ami, nous sommes compagnons,  
Vous voyez bien que nous portons  
La bague opaque des morts ».

## RÉVEILS

Le jour auprès de moi se fixe  
Mais il m'ajourne dans l'oubli.  
Si je m'approche du miroir  
Je n'y découvre rien de moi.

Hier encore j'eusse dit . « Mes mains »  
Et aussi : « Mes jours et mes nuits ».  
Aujourd'hui je ne sais que dire,  
Tous les mots sont restés au loin,  
Saisis par leur propre délire.

Est-ce moi qui suis assis  
Sur le talus de la nuit ?  
Ce n'est pas même un ami.  
C'est n'importe qui

Regardons ailleurs, ailleurs,  
Regardons toujours ailleurs.



Tout seul sans moi, tout privé de visage,  
Me suffirait un petit peu de moi,  
Mon moi est loin, perdu dans quel voyage,  
Comment savoir même s'il rentrera.



Formons un tas de mes petites hardes  
Ne pensons plus au maître dur qui tarde.  
Mais quand le moi est parti sans conteste  
Comment ne pas trembler dans ce qui reste,

Mince enveloppe où j'essaie d'avoir chaud,  
Tant bien que mal, loin de mes propres os.

## EN PAYS ÉTRANGER

Ces visages sont-ils venus de ma mémoire,  
Et ces gestes ont-ils touché terre, ou le ciel ?  
Cet homme est-il vivant comme il semble le croire,  
Avec sa voix, avec cette fumée aux lèvres ?  
Chaises, tables, bois dur, vous que je peux toucher  
Dans ce pays neigeux dont je ne sais la langue,  
Poêle, et cette chaleur qui chuchote à mes mains,  
Quel est cet homme devant vous qui me ressemble  
Jusque dans mon passé, sachant ce que je pense,  
Touchant si je vous touche et comblant mon silence,  
Et qui soudain se lève, ouvre la porte, passe  
En laissant tout ce vide où je n'ai plus de place ?

## LE

Il ne faut pas le dire  
Ni même le murmurer,  
Il ne faut pas en écrire,  
Il ne faut pas y songer  
Même dans le délire,  
Il ne faut le regarder  
Qu'à travers des yeux bandés,  
Et surtout ne l'approcher  
Qu'avec des gants de fer.



*Ce chat que vous voyez sauter d'un bout à l'autre de  
l'avenue,  
Prenez garde, prenez garde qu'il n'habite votre poitrine  
Et ne soit en vérité que l'animal sanguinolent  
Appelé cœur tapi en vous pour vous donner vie et tourment.  
Courez à gauche, dépêchez-vous et puis à droite,  
oubliez-le,  
Mais l'important — pleurez, pleurez —, c'est que lui aussi  
vous oublie.*



Quatorze voix en même temps  
Avec le vent, contre le vent,  
Et toutes savent, toutes vivent,

Quatorze voix vont le cherchant  
Et l'une brûle son logis,  
En veut à son seul occupant.  
Comme elle lèche sa fenêtre  
Et tire une très longue langue  
Jusques au fond du corridor !  
Quatorze voix en même temps,  
Que ferez-vous donc de cet homme ?  
Allez ailleurs, brûlez ailleurs,  
Le monde est grand, vous trouverez  
Voix folles, à vous employer !  
Laissez ce corps d'homme tranquille  
Jamais vous ne pourrez l'atteindre  
Dans les lointains qui sont en lui



*Le ciel se penche sur la Terre et ne la reconnaît plus  
Comme une mère dont on aurait changé l'enfant durant  
la nuit.*

*La route vous dit « Non », en pleine figure comme elle  
vous cracherait dessus  
Et s'en va rejoindre sous terre les autres routes qui n'en  
sont plus.*

*Je suis si seul que je ne reconnais plus la forme exacte de  
mes mains*

*Et je sens mon cœur en moi comme une douleur étrangère  
Silence ! On ne peut pas offrir l'oreille à ces voix-là.  
On ne peut même pas y penser tout bas  
Car l'on pense beaucoup trop haut et cela fait un vacarme  
terrible.*

## DERRIÈRE LE SILENCE

*à André Gaillard.*

Le soir, ses lentes paupières,  
Comme un oiseau près de mourir.  
Qui lui jeta la grave pierre  
Par où coule déjà la nuit ?

Les racines dans la terre  
Sentent s'accroître le péril.  
L'âme oublieuse de la chair  
S'alarme et gagne son zénith

Dans la noirceur qui nous entoure  
La lune veut faire son nid  
Mais les ténèbres qui la roulent  
Lui font perdre appui sur appui.

On se regarde, on s'ignore,  
On croit saisir une main :  
C'est la blancheur du lendemain,  
On se penche sur l'aurore.



Autour de moi les murs aux sévères épaules  
Ont longtemps déchargé des tombereaux de nuit.  
Mes mains ne pourront pas se défaire de l'ombre  
Qui roule sur mon lit.

*LE FORÇAT INNOCENT*

119

Le jour se lève sur le port,  
Entraînant le monde à sa suite,  
Rendez-moi les quais de l'aurore !  
Je suis resté vivant dans la glu de la nuit.

## LE MIROIR

Qu'on lui donne un miroir au milieu du chemin,  
Elle y verra la vie échapper à ses mains,  
Une étoile briller comme un cœur inégal  
Qui tantôt va trop vite et tantôt bat si mal.

Quand ils approcheront, ses oiseaux favoris,  
Elle regardera mais sans avoir compris,  
Voudra, prise de peur, voir sa propre figure,  
Le miroir se taira, d'un silence qui dure.

Visage qui m'attire en mes secrètes rives  
Ton nom simple et léger je ne sais pas le dire ;  
Sur ma langue toujours il se contracte et meurt,  
Mais s'il est mort de peur, la peur le ressuscite.

Heureux celui qui peut dire « Voici de l'herbe »,  
« Regardez ce *cheval* buvant à la *rivière* »,  
Ou bien « *Paul* » ou « *Robert* » ou bien « *Marie* » ou  
« *Jeanne* »,  
Mais c'est un autre nom celui qu'en moi j'étrangle  
Si mal, avec des mains qui sauraient mieux aimer.



## LE FAON

*à Julien Lanoë.*

Si je touche cette boîte  
En bois de haute futaie  
Un faon s'arrête et regarde  
Au plus fort de la forêt.

Beau faon, détourne la tête,  
Poursuis ton obscur chemin,  
Tu ne sauras jamais rien  
De ma vie et de ses gestes.

Que peut un homme pour toi,  
Un homme qui te regarde  
A travers le pauvre bois  
D'une boîte un peu hagarde ?

Ton silence et tes beaux yeux  
Sont clairières dans le monde,  
Et tes fins petits sabots,  
Pudeur de la terre ronde.

Un jour tout le ciel prendra  
Comme un lac, par un grand froid,  
Et fuiront, d'un monde à l'autre,  
De beaux faons, les miens, les vôtres.

Un bœuf gris de la Chine,  
Couché dans son étable,  
Allonge son échine  
Et dans le même instant  
Un bœuf de l'Uruguay  
Se retourne pour voir  
Si quelqu'un a bougé.  
Vole sur l'un et l'autre  
A travers jour et nuit  
L'oiseau qui fait sans bruit  
Le tour de la planète  
Et jamais ne la touche  
Et jamais ne s'arrête.

## LES FLEURS DU PAPIER DE TA CHAMBRE

*pour Anita.*

« Nous sommes sur le mur  
Et ne sommes pas dures,  
Nous avons un parfum  
Plus léger que nature  
Qui sent bon un jardin  
Dans les pays futurs  
Ou les pays anciens,  
C'est là notre parure  
Et nous nous répétons.  
Du parquet au plafond,  
Crainte d'être incomprises,  
Parce que nous n'avons  
Ni fraîcheur ni saisons  
Ciel, abeilles ni brises. »

Une main sur le mur,  
C'est l'enfant qui s'éveille,  
Elle a grand'peur, allume,  
Le papier de la chambre  
A soi-même est pareil,  
Il veille et l'accompagne.  
Le pied touche le bois  
Du lit toujours sérieux  
Qui lui dit dans ses voix :

« Ce n'est pas l'heure encore  
De partir pour l'école »  
Anita se rendort  
Dans le calme parfum  
De son papier à fleurs  
Dont les belles couleurs  
Ignorant le repos  
Dans la nuit, à tâtons,  
Sans se tromper jamais  
Elaborent l'aurore.

Dans la forêt sans heures  
On abat un grand arbre.  
Un vide vertical  
Tremble en forme de fût  
Près du tronc étendu.

Cherchez, cherchez oiseaux,  
La place de vos nids  
Dans ce haut souvenir  
Tant qu'il murmure encore.

## L'ENFANT NÉE DEPUIS PEU

*pour Anna Marie*

Faisant le geste vif d'écarter les nuages  
Elle touche enfin terre, au sortir de ses astres.

Et les murs voudraient voir de près l'enfant nouvelle  
Qu'un peu de jour, adroit dans l'ombre, leur décèle

Le bruit de la cité qui cherche son oreille  
Désire y pénétrer comme une obscure abeille,

Hésite, puis s'éloigne, effrayé par degrés,  
De cette chair encor trop près de son secret  
Et qui s'expose toute avec sa petitesse  
A l'air luisant, aveugle et tremblant de promesses,

Après le long voyage où les yeux étaient clos  
Dans un pays toujours nocturne, sans échos,

Et dont le souvenir est dans les mains serrées  
(Ne les desserrez pas, laissez lui sa pensée)

*Elle pense :*

« Si sévères et si grandes  
Ces personnes qui regardent  
Et leurs figures dressées  
Comme de hautes montagnes.

Suis-je un lac, une rivière,  
Suis-je un miroir enchanté ?  
Pourquoi me regardent-ils ?  
Je n'ai rien à leur donner.  
Qu'ils s'en aillent, qu'ils s'en aillent  
Au pays de leurs yeux froids,  
Au pays de leurs sourcils  
Qui ne savent rien de moi.  
J'ai encore fort affaire  
Dessous mes closes paupières.  
Il me faut prendre congé  
De couleurs à oublier,  
De millions de lumières  
Et de plus d'obscurité  
Qui sont de l'autre côté  
Il me faut mettre de l'ordre  
Parmi toutes ces étoiles  
Que je vais abandonner  
Au fond d'un sommeil sans bornes,  
Il me faut me dépêcher ».



Dans son château, l'enfant à la nourrice,  
Regardez-la par le jour d'un créneau !  
Sa lèvre ignore encor le goût des mots  
Et ces regards vont sur les vagues lisses  
Chercher fortune, à l'instar des oiseaux.

Que signifient ces blancheurs, cette écume,  
Quel grand couteau a tailladé les flots ?  
Mais on dirait que s'avance un bateau  
Et que du pont, pris d'une ivresse brusque,  
Douze plongeurs se sont jetés à l'eau.

O mes nageurs, une enfant vous regarde,  
L'écume luit et ses signes nacrés,  
Fol alphabet, aux blancheurs sans mémoire.  
Qu'elle s'obstine à vouloir déchiffrer,  
Mais toujours l'eau brouille toute l'histoire.

# LES AMIS INCONNUS

(1934)





## LES AMIS INCONNUS

Il vous naît un poisson qui se met à tourner  
Tout de suite au plus noir d'une lame profonde,  
Il vous naît une étoile au-dessus de la tête,  
Elle voudrait chanter mais ne peut faire mieux  
Que ses sœurs de la nuit, les étoiles muettes

Il vous naît un oiseau dans la force de l'âge,  
En plein vol, et cachant votre histoire en son cœur  
Puisqu'il n'a que son cri d'oiseau pour la montrer  
Il vole sur les bois, se choisit une branche  
Et s'y pose, on dirait qu'elle est comme les autres

Où courent-ils ainsi ces lièvres, ces belettes,  
Il n'est pas de chasseur encor dans la contrée,  
Et quelle peur les hante et les fait se hâter,  
L'écureuil qui devient feuille et bois dans sa fuite,  
La biche et le chevreuil soudain déconcertés ?

Il vous naît un ami, et voilà qu'il vous cherche,  
Il ne connaîtra pas votre nom ni vos yeux,  
Mais il faudra qu'il soit touché comme les autres  
Et loge dans son cœur d'étranges battements  
Qui lui viennent de jours qu'il n'aura pas vécus.

Et vous, que faites-vous, ô visage troublé,  
Par ces brusques passants, ces bêtes, ces oiseaux,  
Vous qui vous demandez, vous, toujours sans nouvelles ;  
« Si je croise jamais un des amis lointains  
Au mal que je lui fis, vais-je le reconnaître ? »

Pardon pour vous, pardon pour eux, pour le silence  
Et les mots inconsiderés,  
Pour les phrases venant de lèvres inconnues  
Qui vous touchent de loin comme balles perdues,  
Et pardon pour les fronts qui semblent oublieux.

## LES CHEVAUX DU TEMPS

Quand les chevaux du Temps s'arrêtent à ma porte  
Je ne puis m'empêcher de les regarder boire  
Puisque c'est de mon sang qu'ils étanchent leur soif  
Ils tournent vers ma face un œil reconnaissant  
Pendant que leurs longs traits m'emplissent de faiblesse  
Et me laissent si las, si seul et décevant  
Qu'une nuit passagère envahit mes paupières  
Et qu'il me faut soudain refaire en moi des forces,  
Pour qu'un jour, où viendrait l'attelage assoiffé,  
Je puisse encore vivre et les désaltérer.

## L'OISEAU

Oiseau, que cherchez-vous, voletant sur mes livres,  
Tout vous est étranger dans cette étroite chambre.

— J'ignore votre chambre et je suis loin de vous,  
Je n'ai jamais quitté mes bois, je suis sur l'arbre  
Où j'ai caché mon nid, comprenez autrement  
Tout ce qui vous arrive, oubliez un oiseau.

— Mais je vois de tout près vos pattes, votre bec

— Sans doute pouvez-vous rapprocher les distances  
Si vos yeux m'ont trouvé ce n'est pas de ma faute.

— Pourtant vous êtes là puisque vous répondez.

— Je réponds à la peur que j'ai toujours de l'homme,  
Je nourris mes petits, je n'ai d'autre loisir.  
Je les garde en secret au plus sombre d'un arbre  
Que je croyais touffu comme l'un de vos murs.  
Laissez-moi sur ma branche et gardez vos paroles,  
Je crains votre pensée comme un coup de fusil.

— Calmez donc votre cœur qui m'entend sous la plume.

— Mais quelle horreur cachait votre douceur obscure  
Ah ! vous m'avez tué, je tombe de mon arbre

— J'ai besoin d'être seul, même un regard d'oiseau...

— Mais puisque j'étais loin, au fond de mes grands bois ! »

## L'ALLÉE

Ne touchez pas l'épaule  
Du cavalier qui passe,  
Il se retournerait  
Et ce serait la nuit,  
Une nuit sans étoiles,  
Sans courbe ni nuages.  
— Alors que deviendrait  
Tout ce qui fait le ciel,  
La lune et son passage,  
Et le bruit du soleil ?  
— Il vous faudrait attendre  
Qu'un second cavalier  
Aussi puissant que l'autre  
Consentît à passer.

## L'OURS

Le pôle est sans soupirs.  
Un ours tourne et retourne  
Une boule plus blanche  
Que la neige et que lui  
Comment lui faire entendre  
Du fond de ce Paris  
Que c'est l'ancienne sphère  
De plus en plus réduite  
D'un soleil de minuit,  
Quand cet ours est si loin  
De cette chambre close,  
Qu'il est si différent  
Des bêtes familières  
Qui passent à ma porte,  
Ours penché sans comprendre  
Sur son petit soleil  
Qu'il voudrait peu à peu  
Réchauffer de son souffle  
Et de sa langue obscure  
Comme s'il le prenait  
Pour un ourson frileux  
Qui fait le mort en boule  
Et ferme fort les yeux.

## LE POMMIER

A force de mourir et de n'en dire rien  
Vous aviez fait un jour jaillir, sans y songer,  
Un grand pommier en fleurs au milieu de l'hiver  
Et des oiseaux gardaient de leurs becs inconnus  
L'arbre non saisonnier, comme en plein mois de mai,  
Et des enfants joyeux de soleil ou de brume  
Faisaient la ronde autour, à vivre résolus  
Ils étaient les témoins de sa vitalité.  
Et l'arbre de donner ses fruits sans en souffrir  
Comme un arbre ordinaire, et, sous un ciel de neige,  
De passer vos espoirs de toute sa hauteur.  
Et son humilité se voyait de tout près.  
Oui, craintive, souvent, vous vous en approchiez.



## FIGURES

Je bats comme des cartes  
Malgré moi, des visages,  
Et tous, ils me sont chers.  
Parfois l'un tombe à terre  
Et j'ai beau le chercher  
La carte a disparu.  
Je n'en sais rien de plus.  
C'était un beau visage,  
Pourtant, je l'aimais bien.  
Je bats les autres cartes.  
L'inquiet de ma chambre,  
Je veux dire mon cœur,  
Continue à brûler  
Mais non pour cette carte,  
Qu'une autre a remplacée.  
C'est un nouveau visage,  
Le jeu reste complet  
Mais toujours mutilé.  
C'est tout ce que je sais,  
Nul n'en sait davantage.

## LES MAINS PHOTOGRAPHIÉES

*On les faisait pénétrer au monde des surfaces lisses,  
Où même des montagnes rocheuses sont douces, faciles au  
toucher,*

*Et tiennent dans le creux de la main.*

*On les traitait comme un visage pour la première fois de  
leur vie,*

*Et sous les feux des projecteurs*

*Elles se sentirent un front vague*

*Et les symptômes premiers d'une naissante physionomie.*

*De très loin venait la mémoire aborder ces rivages vierges*

*Avec le calme d'une houle qui mit longtemps à se former.*

*Les connaissances du cerveau parvenaient enfin jusqu'au  
pouce.*

*Le pouce légèrement acquiesçait dans son domaine,*

*Et pendant que dura la pose*

*Les mains donnèrent leur nom au soleil, à la belle journée*

*Elles appelèrent « tremblement » cette légère hésitation*

*Qui leur venait du cœur humain, à l'autre bout des veines  
chaudes,*

*Elles comprirent que la vie est chose passante et fragile*

*Puis, les projecteurs s'éloignant,*

*Elles ne connurent plus rien de ce qu'elles avaient deviné*

*Durant ce court entretien avec des forces lumineuses.*

*Le moment était arrivé où l'on ne pouvait même plus,*

*Les appeler oubliées.*

## L'APPEL

Les dames en noir prirent leur violon  
Afin de jouer, le dos au miroir.

Le vent s'effaçait comme aux meilleurs jours  
Pour mieux écouter l'obscur musique

Mais presque aussitôt, pris d'un grand oubli,  
Le violon se tut dans les bras des femmes,

Comme un enfant nu qui s'est endormi  
Au milieu des arbres

Rien ne semblait plus devoir animer  
L'immobile archet, le violon de marbre.

Et ce fut alors qu'au fond du sommeil,  
Quelqu'un me souffla de me dépêcher .  
« Il est encor temps, venez tout de suite ».

## LE HORS-venu

Il couchait seul dans de grands lits  
De hautes herbes et d'orties,  
Son corps nu toujours éclairé  
Dans les défilés de la nuit  
Par un soleil encor violent  
Qui venait d'un siècle passé  
Par monts et par vaux de lumière  
A travers mille obscurités.  
Quand il avançait sur les routes  
Il ne se retournait jamais.  
C'était l'affaire de son double  
Toujours à la bonne distance  
Et qui lui servait d'écuyer.  
Quelquefois les astres hostiles  
Pour s'assurer que c'était eux  
Les éprouvaient d'un cent de flèches  
Patiemment empoisonnées.  
Quand ils passaient, même les arbres  
Étaient pris de vivacité,  
Les troncs frissonnaient dans la fibre,  
Visiblement réfléchissaient.  
Et ne parlons pas du feuillage,  
Toujours une feuille en tombait  
Même au printemps quand elles tiennent

Et sont dures de volonté  
Les insectes se dépêchaient  
Dans leur besogne quotidienne,  
Tous, la tête dans les épaules,  
Comme s'ils se la reprochaient.  
La pierre prenait conscience  
De ses anciennes libertés ;  
Lui, savait ce qui se passait  
Derrière l'immobilité  
Et devant la fragilité.  
Les jeunes filles le craignaient,  
Parfois des femmes l'appelaient  
Mais il n'en regardait aucune  
Dans sa cruelle chasteté.  
Les murs excitaient son esprit,  
Il s'en éloignait enrichi  
Par une gerbe de secrets  
Volés au milieu de leur nuit  
Et que toujours il recélait  
Dans son cœur sûr, son seul bagage,  
Avec le cœur de l'écuyer.  
Ses travaux de terrassement  
Dans les carrières de son âme  
Le surprenaient-ils, harassé,  
Près de bornes sans inscription,  
Tirant une langue sanglante  
Tel un chien aux poumons crevés,  
Qu'il regardait ses longues mains  
Comme un miroir de chair et d'os  
Et aussitôt il repartait.  
Ses enjambées étaient célèbres,  
Mais seul il connaissait son nom  
Que voici : « Plus-grave-que-l'homme  
Et-savant-comme-certains-morts  
Qui-n'ont-jamais-pu-s'endormir ».

## LES VEUVES

La triste qui vous tient, la claire qui vous suit,  
La tenace aux yeux noirs qui chante pour soi seule  
Mais ne sait vous quitter, même pas à demi,  
Elles ne sont plus là que par leurs voix de veuves  
Comme si vous n'étiez qu'une voix vous aussi.  
De leurs jours alarmés, elles viennent à vous  
Et leurs sombres élans s'enroulent à votre âme  
Mais toujours leur aveu se défait à vos pieds,  
Puisqu'il n'est pas de mots pour tant d'ombre et de  
[flammes

Le monde est plein de voix qui perdirent visage  
Et tournent nuit et jour pour en demander un.  
Je leur dis . « Parlez-moi de façon familière  
Car c'est moi le moins sûr de la grande assemblée.  
— N'allez pas comparer notre sort et le vôtre »,  
Me répond une voix, « je m'appelais un tel,  
Je ne sais plus mon nom, je n'ai plus de cervelle  
Et ne puis disposer que de celle des autres.  
Laissez-moi m'appuyer un peu sur vos pensées.  
C'est beaucoup d'approcher une oreille vivante  
Pour quelqu'un comme moi qui ne suis presque plus.  
Croyez ce que j'en dis, je ne suis plus qu'un mort,  
Je veux dire quelqu'un qui pèse ses paroles ».

## L'AUBE DANS LA CHAMBRE

*Le petit jour vient toucher une tête en son sommeil,  
Il glisse sur l'os frontal  
Et s'assure que c'est bien le même homme que la veille.  
A pas de loup, les couleurs pénètrent par la croisée  
Avec leur longue habitude de ne pas faire de bruit.  
La blanche vient de Timor et toucha la Palestine  
Et voilà que sur le lit elle s'incline et s'étale.  
Cette grise, avec regret se sépara de la Chine,  
La voici sur le miroir  
Lui donnant sa profondeur,  
Rien qu'en s'approchant de lui.  
Une autre va vers l'armoire et la frotte un peu de jaune ;  
Celle-ci repeint de noir  
La condition de l'homme  
Qui repose dans son lit.  
Alors l'âme qui le sait,  
Mère inquiète toujours près de ce corps qui s'allonge :  
« Le malheur n'est pas sur nous  
Puisque le corps de nos jours  
Dans la pénombre respire  
Il n'est plus grande douleur  
Que ne plus pouvoir souffrir  
Et que l'âme soit sans gîte  
Devant des portes fermées.*



*Un jour je serai privée de ce grand corps près de moi ;  
J'aime bien à deviner ses formes dessous les draps,  
Mon ami le sang qui coule dans son delta malaisé,  
Et cette main qui parfois  
Bouge un peu sous quelque songe  
Qui ne laissera de trace  
Dans le corps ni dans son âme.  
Mais il dort, ne pensons pas pour ne pas le réveiller.  
Qu'on ne m'entende pas plus que le feuillage qui pousse  
Ni la rose de verdure ».*

## LE REGRET DE LA TERRE

*Un jour, quand nous dirons « C'était le temps du soleil,  
Vous souvenez-vous, il éclairait la maigre ramille  
Et aussi bien la femme âgée que la jeune fille étonnée,  
Il savait donner leur couleur aux objets dès qu'il se posait.  
Il suivait le cheval coureur et s'arrêtait avec lui  
C'était le temps inoubliable où nous étions sur la Terre,  
Où cela faisait du bruit de faire tomber quelque chose,  
Nous regardions alentour avec nos yeux connaisseurs,  
Nos oreilles comprenaient toutes les nuances de l'air,  
Et lorsque le pas de l'ami s'avavançait, nous le savions ;  
Nous ramassions aussi bien une fleur qu'un caillou poli,  
Le temps où nous ne pouvions attraper la fumée,  
Ah ! c'est tout ce que nos mains sauraient saisir  
maintenant ».*

## POUR UN POÈTE MORT

Donnez-lui vite une fourmi,  
Et si petite soit-elle,  
Mais qu'elle soit bien à lui !  
Il ne faut pas tromper un mort.  
Donnez-la lui, ou bien le bec d'une hirondelle,  
Un bout d'herbe, un bout de Paris,  
Il n'a plus qu'un grand vide à lui  
Et comprend encor mal son sort.

A choisir il vous donne en échange  
Des cadeaux plus obscurs que la main ne peut prendre :  
Un reflet qui couche sous la neige,  
Ou l'envers du plus haut des nuages,  
Le silence au milieu du tapage,  
Ou l'étoile que rien ne protège.  
Tout cela, il le nomme et le donne,  
Lui qui est sans un chien ni personne.

Mes frères qui viendrez, vous vous direz un jour :  
« Un poète prenait les mots de tous nos jours  
Pour chasser sa tristesse avec une nouvelle  
Tristesse, infiniment plus triste et moins cruelle.  
Il avait un visage, où l'air se reflétait,  
— Passage des oiseaux, et dessous des forêts —,  
Qui se reforme encor dans sa tâche profonde,  
Et, nous aperçoit-il, abrité par ses vers,  
Qu'il se console, avec nos visages divers,  
De n'être plus du monde ».

## LE DÉSIR

*Quand les yeux du désir, comme un sévère juge, vous  
disent d'approcher,  
Que l'âme demeure effrayée  
Par le corps aveugle qui la repousse et s'en va tout seul  
Comme un frère somnambule,  
Quand le sang coule plus sombre de ses secrètes  
montagnes,  
Que le corps jusqu'aux cheveux n'est qu'une grande main  
inhumaine  
Tâtonnante, même en plein jour...  
Mais il est un autre corps,  
Voici l'autre somnambule,  
Ce sont deux têtes qui bourdonnent maintenant et se  
rapprochent,  
Des torses nus sans mémoire cherchent à se comprendre  
dans l'ombre,  
Et la peau, la muette de soie, s'exprime par la plus grande  
douceur  
Jusqu'au moment où les êtres  
Sont déposés interdits, sur des rivages différents.  
Alors l'âme se retrouve dans le corps sans savoir comment,  
Et ils s'éloignent réconciliés en se demandant des nouvelles*

## A RICARDO GUIRALDES

Sur un banc de Buenos-Aires, sur un sol très lisse et long  
qui était déjà de la plaine,  
Et fumait de s'élancer dans toutes les directions,  
Ils étaient assis, Ricardo Guiraldes et quelqu'un d'autre  
qui le voyait pour la première fois.  
Et ce souvenir est comme le feu rouge d'une cigarette qui  
brille la nuit en plein ciel, on ne verrait rien d'autre  
(Pourtant la mort nous a encore rapprochés et c'est depuis  
lors que je le tutoie).  
Maintenant, Ricardo, nous sommes là quelques amis  
assemblés de l'autre côté du fleuve,  
Comme un groupe d'astronomes qui complotent dans  
l'obscurité un accord avec une étoile lointaine,  
Une étoile très distraite dont ils voudraient appeler  
l'attention et l'amitié,  
Ils disposent leurs appareils, tournent d'étranges manivelles,  
Et voilà que l'on entend une musique délicate  
Parce que nous te sommes soudain devenus transparents,  
Sur notre vieille Terre qui tourne nuit et jour faisant  
modestement son devoir,  
Et nous te voyons installé dans ta flamme céleste,  
Puisque tu peux désormais te faire une place raisonnable  
même dans le feu,

Ou au cœur d'un diamant où tu pourrais pénétrer sans  
avoir à descendre de ton nouveau cheval.  
Accueilleras-tu cette voix qui voudrait monter vers toi,  
Toi qui ne respirez plus qu'à la façon des étoiles et avec  
leur complicité  
Et te passes d'un corps comme d'un vêtement hors d'usage  
Mais tu ne peux t'empêcher de suivre le regard d'Adeline  
sur tes manuscrits inachevés.

LE SILLAGE

On voyait le sillage et nullement la barque,  
Une menace errait, comme cherchant la place.

Ils s'étaient regardés dans le fond de leurs yeux,  
Apercevant enfin la clairière attendue

Où couraient de grands cerfs dans toute leur franchise,  
Les chasseurs n'entraient pas dans ce pays sans larmes.

Ce fut le lendemain, après une nuit froide,  
Qu'on reconnut en eux des noyés par amour.

Mais ce que l'on pouvait prendre pour leur douleur  
Nous faisait signe à tous de ne pas croire en elle.

Un peu de leur voilure errait encore en l'air  
Toute seule, prenant le vent pour son plaisir,

Loin de la barque et des rames à la dérive.



Les femmes se donnaient, en passant, sur des tertres,  
Chacune allait toujours vers de nouveaux miroirs,  
Même l'homme loyal était sans souvenirs,  
Les lettres s'effaçaient, seules, au tableau noir,  
La mémoire dormait, ivre de rêverie;  
Et voulait-on tenir la main de son amie  
Que déjà l'on touchait une main étrangère,  
Plus douce entre vos mains de ce qu'elle changeait,  
Bougeait et devenait mille mains à venir.  
L'on se voyait toujours comme au fond d'un grand bois  
Pour la première fois, et la dernière fois.  
Même dans le sommeil vous pressait l'avenir,  
Et cherchait-on un peu de calme dans le ciel  
Que sous vos yeux la nuit s'étoilait autrement,  
Tant la distraction était son élément.  
Les astres se trompaient dans leurs sources profondes  
Et la Terre craignant de ne plus être ronde  
En souffrait pour soi-même et pour l'honneur du ciel.

## L'ESCALIER

Parce que l'escalier attirait à la ronde,  
Et qu'on ne l'approchait qu'avec des yeux fermés,  
Que chaque jeune fille en gravissant les marches,  
Vieillissait de deux ans à chaque triste pas,  
— Sa robe avec sa chair dans une même usure —  
Et n'avait qu'un désir, ayant vécu si vite,  
Se coucher pour mourir sur la dernière marche ;  
Parce que loin de là une fillette heureuse  
Pour en avoir rêvé au fond d'un lit de bois,  
Devint, en une nuit, sculpture d'elle-même,  
Sans autre mouvement que celui de la pierre  
Et qu'on la retrouvait, rêve et sourire obscurs,  
Tous deux pétrifiés mais simulant toujours ..  
Mais un jour l'on gravit les marches comme si  
Rien que de naturel ne s'y passait jamais,  
Des filles y mangeaient les claires mandarines  
Sous les yeux des garçons qui les regardaient faire.  
L'escalier ignorait tout de son vieux pouvoir.  
Vous en souvenez-vous ? Nous y fîmes ensemble  
Et l'enfant qui venait avec nous le nommer.  
C'était un nom hélas si proche du silence  
Qu'en vain il essaya de nous le répéter  
Et, confus, il cacha la tête dans ses larmes.  
Comme nous arrivions en haut de l'escalier

## LE SPECTATEUR

Il faisait beau dans la chambre  
Plus que sur toute la terre.  
Sous les objets les plus proches  
L'on décelait de la joie  
En déplaçant une étoffe  
Il s'en échappait parfois,  
Vite comme un oiseau-mouche  
Dont se découvre le nid  
Le cœur ne vivait que d'une  
Inquiétude adorée,  
Il fallait chercher toujours,  
Çà et là l'on furetait.  
Rien de ce qui fait les bois,  
Les grottes ni les cascades  
Ne manquait entre ces murs  
Ni les profondeurs sauvages  
Les espaces du dehors  
Pénétraient dans la demeure  
S'assuraient de votre corps  
Aux formes douces-amères  
Le ciel lui-même était là,  
Et sa menace discrète,  
L'on entendait sur sa tête  
L'avertissement des sphères.  
Mais pourquoi ne dire rien

De la femme de silence  
Qui voulait vous ignorer  
Seule au centre de la pièce  
Et gardait sa voix secrète  
Dans les globes de ses yeux ?  
Vous étiez pourtant si plein  
De déférence et de songe,  
— Gestes purs et circonspects  
Comme un marcheur sur les flots —  
Mais elle vous redoutait  
Plus que les monstres nocturnes  
Parce que, levant les yeux,  
Vous supprimiez du regard  
Toute la douceur du jour  
Et bien que sa belle tête  
De vous-même fût si proche  
Elle savait accomplir  
Entre sa vie et la vôtre  
Des forêts et des ravines  
Sans parler des marécages  
Et autres terres mouvantes  
Et votre vie s'écoulait,  
A travers un grand silence,  
De votre verre à la mer

Ce fut alors que quelqu'un  
Entra, demandant à boire.  
Il frappa sur une table  
Que jamais nul n'avait vue,  
Et la femme, devenue  
Servante, approcha de lui.  
Elle était à demi nue  
Pendant que l'on entendait  
Hennir un cheval aux portes  
Comme un orage tout proche  
Et que les murs consistants  
Ne laissaient plus rien passer  
Non plus que les trois fenêtres  
Défendant au jour d'entrer.  
Vous, vous aviez disparu

De la mémoire des hommes,  
Ne laissant derrière vous  
Que votre portrait au mur,  
Vivant, curieux de tout,  
Et plus humain que nature,  
Mais si craquelé, norci,  
Par sa propre inquiétude  
Que l'un y voit une tête  
L'autre, quelque paysage  
Ils discutaient devant vous  
Qui ne pouviez pas bouger  
L'âme prise en la peinture,  
Ils s'éloignèrent enfin  
Vous laissant à votre cadre  
Et se mirent à jouer  
Avec de nouvelles cartes.  
Ce n'était trèfle ni cœur,  
Pique ni carreau non plus,  
C'était le jeu de l'amour  
Lorsque nous n'y serons plus.  
Forcé à la patience  
De ceux qui n'ont pas de bras  
Vous n'aviez plus de pouvoir  
Sur les hommes ni les femmes.  
Vous étiez comme un pendu  
Privé même de salive,  
Un dur cordon vous fixait  
A la cruelle solve ;  
Cependant qu'on abattait  
Les cartes et les couleurs  
Scul votre cadre savait  
Que vous étiez spectateur.

Plein de songe mon corps, plus d'un fanal s'allure  
A mon bras, à mes pieds, au-dessus de ma tête  
Comme un lac qui reflète un mont jusqu'à sa pointe  
Je sens la profondeur où baigne l'altitude  
Et suis intimidé par les astres du ciel.

## UN POÈTE

Je ne vais pas toujours seul au fond de moi-même  
Et j'entraîne avec moi plus d'un être vivant.  
Ceux qui seront entrés dans mes froides cavernes  
Sont-ils sûrs d'en sortir, même pour un moment ?  
J'entasse dans ma nuit, comme un vaisseau qui sombre,  
Pêle-mêle, les passagers et les marins,  
Et j'éteins la lumière aux yeux, dans les cabines,  
Je me fais des amis des grandes profondeurs.

## LE NUAGE

Il fut un temps où les ombres  
A leur place véritable  
N'obscurcissaient pas mes fables  
Mon cœur donnait sa lumière.

Mes yeux comprenaient la chaise de paille,  
La table de bois,  
Et mes mains ne rêvaient pas  
Par la faute des dix doigts

Mais maintenant le temps se désagrège  
Comme sous mille neiges ;  
Plus je vais et je viens,  
Moins je suis sûr de rien.

Ecoute-moi, Capitaine de mon enfance,  
Faisons comme avant,  
Montons à bord de ma première barque  
Qui passait la mer quand j'avais dix ans.

Elle ne prend pas l'eau du songe  
Et sent sûrement le goudron,  
Ecoute, ce n'est plus que dans mes souvenirs  
Que le bois est encor le bois, et le fer, dur.

Depuis longtemps, Capitaine,  
Tout m'est nuage et j'en meurs.



La lampe rêvait tout haut qu'elle était l'obscurité  
Et répandait alentour des ténèbres nuancées,  
Le papier se brunissait sous son regard apaisé,  
Les murs veillaient, assourdis, l'intimité sans limites.  
S'il vous arrivait d'ouvrir des livres sur des rayons  
Voilà qu'ils apparaissaient avec leur texte changé,  
Et l'on voyait ça et là luire des mots chuchotants.  
Vous déceliez votre nom en désarroi dans le texte  
Et cependant que tombait une petite pluie d'ombres,  
Métamorphosant les mots sous un acide inconnu,  
Un dormeur rêvait tout bas près de sa lampe allumée

## LA DEMEURE ENTOURÉE

Le corps de la montagne hésite à ma fenêtre  
« Comment peut-on entrer si l'on est la montagne,  
Si l'on est en hauteur, avec roches, cailloux,  
Un morceau de la Terre, altéré par le Ciel? »  
Le feuillage des bois entoure ma maison  
« Les bois ont-ils leur mot à dire là-dedans ?  
Notre monde branchu, notre monde feuillu  
Que peut-il dans la chambre où siège ce lit blanc,  
Pres de ce chandelier qui brûle par le haut,  
Et devant cette fleur qui trempe dans un verre ?  
Que peut-il pour cet homme et son bras replié,  
Cette main écrivant entre ces quatre murs ?  
Il ne nous a pas vus, il cherche au fond de lui  
Des arbres différents qui comprennent sa langue ».  
Et la rivière dit : « Je ne veux rien savoir,  
Je coule pour moi seule et j'ignore les hommes.  
Je ne suis jamais là où l'on croit me trouver  
Et vais me devançant, crainte de m'attarder.  
Tant pis pour tous ces gens qui s'en vont sur leurs jambes  
Ils partent, et toujours reviennent sur leurs pas ».  
Mais l'étoile se dit . « Je tremble au bout d'un fil,  
Si nul ne pense à moi, je cesse d'exister »

## LE POIDS D'UNE JOURNÉE

Solitude, tu viens armée d'êtres sans fin dans ma propre chambre :  
Il pleut sur le manteau de celui-ci, il neige sur celui-là et cet autre est éclairé par le soleil de Juillet  
Ils sortent de partout . « Ecoutez-moi ! Ecoutez-moi ! »  
Et chacun voudrait en dire un peu plus que l'autre.  
Il en est qui cherchent un frère disparu, d'autres, leur maîtresse, leurs enfants.  
« Je ne puis rien pour vous ».  
Ils ont tous un mot à dire avant de disparaître :  
« Ecoutez-moi, puisque je vous dis que je m'en irai aussitôt après ».  
Ils me font signe de m'asseoir pour que l'entretien soit plus long  
« Puisque je vous dis que je ne puis rien pour vous, Fantômes pour les yeux et pour les oreilles ! »  
Il y a cet inconnu qui me demande pardon et disparaît sans que je connaisse son crime,  
Cette jeune fille qui a traversé des bois qui ne sont pas de ce pays,  
Cette vieille femme qui me demande conseil. « Conseil, à quel sujet ? »  
Elle ne veut rien ajouter et se retire indignée.

*Maintenant, il n'y a plus dans la chambre que ma table  
allongée, mes livres, mes papiers.*

*Ma lampe éclaire une tête, des mains humaines,  
Et mes lèvres se mettent à rêver pour leur propre compte  
comme des orphelines.*

## LES POISSONS

Mémoire des poissons dans les criques profondes,  
Que puis-je faire ici de vos lents souvenirs,  
Je ne sais rien de vous qu'un peu d'écume et d'ombre  
Et qu'un jour, comme moi, il vous faudra mourir.

Alors que venez-vous interroger mes rêves  
Comme si je pouvais vous être de secours ?  
Allez en mer, laissez-moi sur ma terre sèche,  
Nous ne sommes pas faits pour mélanger nos jours.

## LA VILLE DES ANIMAUX

S'ouvre la porte, entre une biche,  
Mais cela se passe très loin,  
N'approchons pas de ce terrain  
Evitons un sol évasif

C'est la ville des animaux,  
Ici les humains n'entrent guère.  
Griffes de tigre, soies de porc  
Brillent dans l'ombre, délibèrent.

N'essayons pas d'y pénétrer  
Nous qui cachons plus d'une bête,  
Poissons, iguanes, éperviers  
Qui voudraient tous montrer la tête.

Nous en sortirions en trainant  
Un air tigré, une nageoire,  
Ou la trompe d'un éléphant  
Qui nous demanderait à boire.

Notre âme nous serait ravie  
Et la douceur de notre corps.  
Il faudrait, toute notre vie,  
Pleurer en nous un homme mort.

## TOUJOURS SANS TITRE

N'approchez pas, le visage s'efface,  
Il ne saurait vivre que loin de vous,  
Ou tout au moins à distance choisie.  
Et l'on n'entend qu'une voix appauvrie :  
« Rien n'est pour moi, je veux dire pour nous,  
Mais bien plutôt pour l'âme et son repos  
Qui prennent tout et nous laissent sans feux,  
Et sans amis au plus fort de l'hiver.  
Ils sont partis, le triste avec le drôle  
Et le tardif, le mou, le volontaire,  
Laissant en nous cette ombre qui s'allonge  
Et toujours prête à changer de mystère.  
Tout s'y reporte et cherche une autre forme  
C'est la brebis, sa tête entre vos mains,  
Elle devient devant vous une femme  
Que vous aviez longuement oubliée,  
Et c'est la nuit proche qui se ramasse  
Pour venir boire à votre verre d'eau  
« Où est mon verre ? ah, je le croyais plein ».  
C'est le papier qui de lui-même efface  
Le mot qui vient toujours obscur pour lui  
Et vous pensiez avoir longtemps écrit,  
Il n'en resta que cette page blanche  
Où nul ne lit, où chacun pense lire,  
Et qui se donne à force de silence.

LUI SEUL

Si vous touchez sa main c'est bien sans le savoir,  
Vous vous le rappelez mais sous un autre nom,  
Au milieu de la nuit, au plus fort du sommeil,  
Vous dites son vrai nom et le faites asseoir

Un jour, on frappe et je devine que c'est lui  
Qui s'en vient près de nous, à n'importe quelle heure,  
Et vous le regardez avec un tel oubli  
Qu'il s'en retourne au loin mais en laissant derrière

Une porte vivante et pâle comme lui.



## ALTER EGO

Une souris s'échappe  
(Ce n'en était pas une)  
Une femme s'éveille  
(Comment le savez-vous ?)  
Et la porte qui grince  
(On l'huila ce matin)  
Près du mur de clôture  
(Le mur n'existe plus)  
Ah ! je ne puis rien dire  
(Eh bien, vous vous taisez !)  
Je ne puis pas bouger  
(Vous marchez sur la route)  
Où allons-nous ainsi ?  
(C'est moi qui le demande)  
Je suis seul sur la Terre  
(Je suis là près de vous)  
Peut-on être si seul  
(Je le suis plus que vous,  
Je vois votre visage  
Nul ne m'a jamais vu).

## NAUFRAGE

Une table tout près, une lampe très loin  
Qui dans l'air irrité ne peuvent se rejoindre,  
Et jusqu'à l'horizon une plage déserte  
Un homme à la mer lève un bras, crie « Au secours ! »  
Et l'écho lui répond « Qu'entendez-vous par là ? »

Visages de la rue, quelle phrase indécise  
Ecrivez-vous ainsi pour toujours l'effacer,  
Et faut-il que toujours soit à recommencer  
Ce que vous essayez de dire ou de mieux dire ?

## LE MONDE EN NOUS

Chaque objet séparé de son bruit, de son poids,  
Toujours dans sa couleur, sa raison et sa race,  
Et juste ce qu'il faut de lumière, d'espace,  
Pour que tout soit agile et content de son sort.  
Et cela vit, respire et chante avec moi-même  
— Les objets inhumains comme les familiers —  
Et nourri de mon sang s'abrite à sa chaleur.  
La montagne voisine un jour avec la lampe,  
Laquelle luit, laquelle en moi est la plus grande ?  
Ah ! je ne sais plus rien si je rouvre les yeux,  
Ma science gît en moi derrière mes paupières  
Et je n'en sais pas plus que mon sang ténébreux.

## LE TEMPS D'UN PEU

Que voulez-vous que je fasse du monde  
Puisque si tôt il m'en faudra partir  
Le temps d'un peu saluer à la ronde,  
De regarder ce qui reste à finir,  
Le temps de voir entrer une ou deux femmes  
Et leur jeunesse où nous ne serons pas  
Et c'est déjà l'affaire de nos âmes,  
Le corps sera mort de son embarras.

## VISITE DE LA NUIT

Terrasse ou balcon, je posai le pied  
A la place exacte où l'on sait toute chose,

J'attendis longtemps, gêne par mon corps,  
Il faisait grand jour et l'on approchait.

C'était bien la nuit convertie en femme,  
Tremblante au soleil comme une perdrix,

Si peu faite encore à son enveloppe  
Toute errante en soi, même dans son cœur.

Quand il m'arrivait de faire des signes  
Elle regardait mais voyait ailleurs.

Je ne bougeais plus pour mieux la convaincre  
Mais aucun silence ne lui parvenait.

Ses gestes obscurs comme ses murmures  
Toujours me voulaient d'un autre côté.

Quand baissa le jour, d'un pas très humain  
À jamais déçu, elle s'éloigna.

Elle rejoignit au bout de la rue  
Son vertige ardent, sa forme espacée.

Comme chaque nuit, elle s'étoila  
De ses milliers d'yeux dont aucun ne voit.

Et depuis ce jour je cède à mes ombres.

Attendre que la Nuit, toujours reconnaissable  
A sa grande altitude où n'atteint pas le vent,  
Mais le malheur des hommes,  
Vienne allumer ses feux intimes et tremblants  
Et dépose sans bruit ses barques de pêcheurs,  
Ses lanternes de bord que le ciel a bercées,  
Ses filets étoilés dans notre âme élargie,  
Attendre qu'elle trouve en nous sa confidente  
Grâce à mille reflets et secrets mouvements  
Et qu'elle nous attire à ses mains de fourrure,  
Nous les enfants perdus maltraités par le jour  
Et la grande lumière,  
Ramassés par la Nuit poreuse et pénétrante,  
Plus sûre qu'un lit sûr sous un toit familier.  
C'est l'abri murmurant qui nous tient compagnie,  
C'est la couche où poser la tête qui déjà  
Commence à graviter,  
A s'étoiler en nous, à trouver son chemin





# LA FABLE DU MONDE

(1938)

à Pilar.



## LE CHAOS DE LA CRÉATION

(DIEU PARLE)

Je suis dans la noirceur et j'entends ma puissance  
Faire un bruit sourd, battant l'espace rapproché,  
Alentour un épais va-et-vient de distances  
Me flaire, me redoute et demeure caché;  
Je sens tout se creuser, ignorant de ses bornes,  
Et puis tout se hérissé en ses aspérités  
Serais-je menacé par les flèches sans formes  
De fantômes durcis dans de longs cauchemars  
Mais non, tout se précise en moi-même, je gagne !  
Je suis déjà la plaine au delà du hasard  
Et, haussant tout ce noir, je deviens la montagne  
Et la neige nouvelle attendant sa couleur.  
Ah que ne sombre point la plus grande pâleur  
La cime qui m'ignore et déjà m'accompagne  
Et que je cesse enfin d'être mon inconnu.  
Que la lumière soit...

Maintenant que j'ai mis partout de la lumière  
Il me faudra pousser le ciel loin de la terre,  
Et pour être bien sûr d'avoir tout mon espace  
Je ferai que le vent et les nuages passent  
Ainsi que les oiseaux qui viennent et qui vont  
Vérifiant les airs, la surface, le fond.

Tout me supplie et veut une forme précise,  
Tout a hâte de respirer dans sa franchise  
Et voudrait se former dès que je le prévois,  
Et ma tête foisonne, et mon être bourdonne  
De milliers de silences, tous différents,  
Ce sont les voix de ceux qui n'en ont pas encore  
Et quémangent un nom pour aller de l'avant.  
Chacun son tour, le temps viendra pour tous d'éclore.

Je vois clair, je vois noir et non pas que j'hésite,  
L'un fera suite à l'autre et les deux si profonds  
Que dans mon univers ils seront sans réplique  
Et ce sera le jour et la nuit, l'horizon.  
Je vois bleu et frangé de blanchissants détours,  
Cela fuit sous mes yeux et si j'y trempe un doigt  
C'est salé . cela va très loin et fait le tour  
De la Terre et c'est plein d'écailleux très adroits,  
C'est ce qu'on nommera la mer et les poissons,  
A l'homme de trouver comment l'on va dessus,  
Sans se laisser périr attiré par le fond  
Ni le vent, grand pousseur de vagues et de nues.

Je ne sais maintenant ce que je porte en moi,  
Mes yeux font de l'obscur et je cherche à mieux voir,  
J'ajuste mon regard, la chose se précise,  
Elle n'a qu'un seul corps, une espèce de tronc,  
Mais le ciel dans le haut en branches le divise  
Porteuses d'équilibre et de confusion,  
Et je songe au plaisir de s'étendre dessous.  
Arbres, venez à moi puisque je pense à vous !  
Vous vous accrocherez à la terre fertile  
Et ne ressemblerez à l'homme que par l'ombre,  
Vous qui m'ignorerez de toutes vos racines  
Et ne saurez de moi que le vol des colombes.

Parfois réfléchissant à ce qui va venir  
Je vois venir à moi quelque vieux souvenir  
Devenu plante, ou pierre ou fraîcheur qui se pose,  
Même ce que je fis, pensant à autre chose.

Cela tombe de moi comme un fruit oublié  
Mais toujours reconnu et jamais renié.  
Soudain je vois petit, cela porte un fardeau,  
C'est noir, c'est courageux, l'une précédant l'autre,  
Et le temps d'y penser, c'est déjà la fourmi,  
Va ton chemin, je viens de te donner la vie.

Ivresse de créer, de tout voir aboutir,  
De n'avoir pas à commencer et de finir,  
De délivrer soudain les fleuves et les pierres,  
Les cœurs battants, les yeux, les âmes prisonnières.  
Tout m'échappe, les flots et les terres en vrac,  
Mélange de courants, de vivantes folies,  
Mais un de mes regards rend le calme d'un lac,  
Préservant en dessous ce qu'il y faut de vie  
Que rien n'ait peur de vivre au sortir de mon corps,  
Ni les petits poissons menacés dans leur fuite,  
Ni les grands dévorés à leur tour par la mort  
Ni tout ce qui remue et doute au fond du sort !  
Tout me revient, trouvant en moi de la justice,  
Prêt à se reformer dans mon clair précipice.

Assez pour aujourd'hui, je suis las de créer,  
Et je veux seulement dormir pour qu'il y ait  
Beaucoup d'herbe, beaucoup d'herbages sur la terre,  
De la broussaille qui ressemble à du sommeil,  
A l'image de moi quand je reposerai.  
Je pense même avoir quelque idée en dormant  
Qui franchira le rêve en sa hâte de vivre  
Et ce sera la chèvre avec son bêlement,  
Ou le poisson volant, ou quelque autre surprise,  
Comme hier, quand je fus réveillé par la brise  
Qui me halait à soi d'un fertile sommeil  
Inquiète de voir ce que je pensais d'elle.

## DIEU PENSE A L'HOMME

Il faudra bien qu'il me ressemble,  
Je ne sais encore comment,  
Moi qui suis les mondes ensemble  
Avec chacun de leurs moments  
Je le veux séparer du reste  
Et me l'isoler dans les bras,  
Je voudrais adopter ses gestes  
Avant qu'il soit ce qu'il sera,  
Je le devine à sa fenêtre  
Mais la maison n'existe pas.  
Je le tâte, je le tâtonne,  
Je le forme sans le vouloir  
Je me le donne, je me l'ôte,  
Que je suis pressé de le voir !  
Je le garde, je le retarde  
Afin de le mieux concevoir.  
Tantôt, informe, tu t'éloignes  
Tu boîtes, au fond de la nuit,  
Ou tu m'escalades, grandi,  
Jusqu'à devenir un géant.  
Moi que nul regard ne contrôle  
Je te veux visible de loin,  
Moi qui suis silence sans fin  
Je te donnerai la parole,

Moi qui ne peux pas me poser  
Je te veux debout sur tes pieds,  
Moi qui suis partout à la fois  
Je te veux mettre en un endroit,  
Moi qui suis plus seul dans ma fable  
Qu'un agneau perdu dans les bois,  
Moi qui ne mange ni ne bois  
Je veux t'asseoir à une table,  
Une femme en face de toi,  
Moi qui suis sans cesse suprême  
Toujours ignorant le loisir,  
Qui n'en peux mais avec moi-même  
Puisque je ne peux pas finir,  
Je veux que tu sois périssable,  
Tu seras mortel, mon petit,  
Je te coucherai dans le lit  
De la terre où se font les arbres.



## DIEU CRÉE L'HOMME

Mes doigts cernant leur rêve avec bravoure,  
Environnés par un vide très lourd,  
Qui va cédant son terrain pas à pas,  
Mes doigts à qui l'on ne s'oppose pas,  
Toujours comblant d'avares précipices,  
Formant la chair prête à tant de délices,  
Si différents à mesure qu'ils vont,  
Sentant un œil se faire sous le front,  
Donnant sous eux ce qu'il faut de lumière  
Pour héberger les formes de la terre,  
Prenant la tête et vous la modelant  
Pour qu'elle soit pensante à tout moment  
Et devenant plus légers pour la tempe,  
Mes doigts donnant une lueur de lampe  
A cette peau où monte une chaleur.  
Laisse ma main s'attarder sur ton cœur,  
S'y oublier pensant à trop de choses  
Comme un rosier chancelant sous les roses.  
Silence, Dieu fait l'homme pour toujours,  
Il le devine, il en aime le tour  
Place pour l'ordre ou bien pour la folie,  
Place pour tous les souffles de la vie.  
O mon petit, o mon parachevé,  
Regarde-moi, tu pourras me braver.

Je t'ai donné l'amour avec la haine,  
Tu choisiras puisant dans l'âme pleine,  
Beau sac où sont savamment mêlés  
Des sentiments dont tu pourras changer,  
Et je te dis . sois un dieu, sois un homme,  
Toi qui dormis en moi un si long somme.

## DIEU CRÉE LA FEMME

Pense aux plages, pense à la mer,  
Au lisse du ciel, aux nuages,  
A tout cela devenant chair  
Et dans le meilleur de son âge,  
Pense aux tendres bêtes des bois,  
Pense à leur peur sur tes épaules,  
Aux sources que tu ne peux voir  
Et dont le murmure t'isole,  
Pense à tes plus profonds soupirs,  
Ils deviendront un seul désir,  
A ce dont tu chéris l'image,  
Tu l'aimeras bien davantage.  
Ce qui était beaucoup trop loin  
Pour le parfum ou le reproche,  
Tu vas voir comme il se rapproche  
Se faisant femme jusqu'au lien,  
Ce dont rêvaient tes yeux, ta bouche,  
Tu vas voir comme tu le touches.  
Elle aura des mains comme toi  
Et pourtant combien différentes,  
Elle aura des yeux comme toi  
Et pourtant rien ne leur ressemble.  
Elle ne te sera jamais  
Complètement familière,

Tu voudras la renouveler  
De mille confuses manières.  
Voula, tu peux te retourner  
C'est la femme que je te donne  
Mais c'est à toi de la nommer,  
Elle approche de ta personne.

## DIEU SE SOUVIENT DE SON PREMIER ARBRE

C'était lors de mon premier arbre,  
J'avais beau le sentir en moi  
Il me surprit par tant de branches,  
Il était arbre mille fois.  
Moi qui suis tout ce que je forme  
Je ne me savais pas feuillu,  
Voilà que je donnais de l'ombre  
Et j'avais des oiseaux dessus.  
Je cachais ma sève divine  
Dans ce fût qui montait au ciel  
Mais j'étais pris par la racine  
Comme à un piège naturel.  
C'était lors de mon premier arbre,  
L'homme s'assit sous le feuillage  
Si tendre d'être si nouveau.  
Était-ce un chêne ou bien un orme  
C'est loin et je ne sais pas trop  
Mais je sais bien qu'il plut à l'homme  
Qui s'endormit les yeux en joie  
Pour y rêver d'un petit bois.  
Alors au sortir de son somme  
D'un coup je fis une forêt  
De grands arbres nés centenaires  
Et trois cents cerfs la parcouraient  
Avec leurs biches déjà mères.

Ils croyaient depuis très longtemps  
L'habiter et la reconnaître  
Les six-cors et leurs bramelements  
Non loin de faons encore à naître.  
Ils avaient, à peine jaillis,  
Plus qu'il ne fallait d'espérance  
Ils étaient lourds de souvenirs  
Qui dans les miens prenaient naissance.  
D'un coup je fis chênes, sapins,  
Beaucoup d'écureuils pour les cimes,  
L'enfant qui cherche son chemin  
Et le bûcheron qui l'indique,  
Je cachai de mon mieux le ciel  
Pour ses distances malaisées  
Mais je le redonnai pour tel  
Dans les oiseaux et la rosée.

## LE PREMIER CHIEN

C'est un chien abrupt dans sa race,  
C'est le premier de tous les chiens,  
Première fois que dans l'espace  
Aboya ce qui n'était rien.  
Il est tous les chiens à venir  
Et les voudrait mener à bien,  
Il est l'angoisse qui soupire  
Tout en n'étant qu'un pauvre chien.  
Il cache en lui tant de miracles  
Qu'il pose un peu craintif les pattes  
Sur le sol qui le porte au loin,  
Et si multiple qu'il en tremble,  
Si fou de tout ce qu'il contient  
Qu'on l'aperçoit sur une route  
De plaine comme un chien courant,  
Qu'on le retrouve saint-bernard  
Sur le versant d'une montagne,  
Près des moutons chien de berger  
Et près des hommes chien de garde,  
Il est toujours là qui regarde  
Pour ne pas être un étranger.

## PREMIERS JOURS DU MONDE

(UN ARBRE PARLE)

Approche-toi, cheval,  
Regarde le taureau,  
Vous êtes tous les deux  
Usagers des naseaux,  
Vos racines volantes  
Vous laissent galoper,  
Approche-toi, cheval,  
Moi, je ne puis bouger.  
J'offre de l'ombre autour  
D'un immobile pied ».  
Ainsi l'arbre parlait  
Du fond de son silence,  
Comme parlent les blés,  
Comme chantent les plantes.  
L'herbe ne disait rien.  
Elle se savait faite  
Pour être piétinée,  
Pour être ruminée  
Et pour aller, d'un trait,  
Dans le ventre des bêtes.  
La fourmi s'avavançait,  
(Elle est née en marchant),



Avant même de naître,  
Elle n'a pas le temps.  
Et chacun interroge  
Du regard son voisin,  
Trouvant dignes d'éloges  
Le proche et les lointains.  
Et partout Dieu s'efface  
Pour ne pas déranger,  
Et lui qui ne fait pas  
Les choses à moitié,  
Quitte aussi la mémoire  
De ceux qu'il a créés.  
Fier de son appétit,  
Chacun se croit le fils  
De son seul mouvement,  
Et l'un cache sa queue,  
L'autre s'en bat les flancs,  
Un autre tend l'oreille  
Ou bien montre les dents,  
L'un se lèche la patte,  
L'autre s'arrache un poil,  
Un autre qui se gratte  
Jusqu'à se faire mal,  
Et celui-là qui tousse  
Pour sentir son gosier,  
Cet autre qui retrousse  
Sa babine à moitié,  
Celui-là qui sommeille  
Pour voir comment l'on fait  
Celui-ci se réveille  
Et dort à volonté  
Tous sentent le dedans  
Qui leur dit « Je suis là,  
Tu peux être content  
De ta sereine peau,  
Qui, sous l'immense ciel,  
Sait te garder au chaud,  
Et de ce grain de sel  
Au bout de ton museau ».

## PRIÈRE A L'INCONNU

*Voilà que je me surprends à t'adresser la parole,  
Mon Dieu, moi qui ne sais encore si tu existes,  
Et ne comprends pas la langue de tes églises chuchotantes,  
Je regarde les autels, la voûte de ta maison  
Comme qui dit simplement « Voilà du bois, de la pierre,  
Voilà des colonnes romanes, il manque le nez à ce saint  
Et au dedans comme au dehors il y a la détresse humaine ».  
Je baisse les yeux sans pouvoir m'agenouiller pendant la  
messe  
Comme si je laissais passer l'orage au-dessus de ma tête  
Et je ne puis m'empêcher de penser à autre chose.  
Hélas j'aurai passé ma vie à penser à autre chose,  
Cette autre chose c'est encor moi, c'est peut-être mon vrai  
moi-même.  
C'est là que je me réfugie, c'est peut-être là que tu es,  
Je n'aurai jamais vécu que dans ces lointains attirants.  
Le moment présent est un cadeau dont je n'ai pas su  
profiter,  
Je n'en connais pas bien l'usage, je le tourne dans tous  
les sens,  
Sans savoir faire marcher sa mécanique difficile.  
Mon Dieu, je ne crois pas en toi, je voudrais te parler tout  
de même ;  
J'ai bien parlé aux étoiles bien que je les sache sans vie,  
Aux plus humbles des animaux quand je les savais sans  
réponse,*

*Aux arbres qui, sans le vent, seraient muets comme la tombe.  
Je ne suis parlé à moi-même quand je ne sais pas bien  
si j'existe.*

*Je ne sais si tu entends nos prières à nous les hommes,  
Je ne sais si tu as envie de les écouter,  
Si tu as comme nous un cœur qui est toujours sur le qui-  
vive,*

*Et des oreilles ouvertes aux nouvelles les plus différentes.  
Je ne sais pas si tu aimes à regarder par ici,  
Pourtant je voudrais te remettre en mémoire la planète  
Terre,*

*Avec ses fleurs, ses cailloux, ses jardins et ses maisons  
Avec tous les autres et nous qui savons bien que nous  
souffrons*

*Je veux t'adresser sans tarder ces humbles paroles  
humaines*

*Parce qu'il faut que chacun tente à présent tout  
l'impossible,*

*Même si tu n'es qu'un souffle d'il y a des milliers d'années,  
Une grande vitesse acquise, une durable mélancolie  
Qui ferait tourner encor les sphères dans leur mélodie.  
Je voudrais, mon Dieu sans visage et peut-être sans  
espérance,*

*Attirer ton attention, parmi tant de ciels, vagabonde,  
Sur les hommes qui n'ont plus de repos sur la planète  
Écoute-moi, cela presse, ils vont tous se décourager  
Et l'on ne va plus reconnaître les jeunes parmi les âgés.  
Chaque matin ils se demandent si la tuerie va commencer,  
De tous côtés l'on prépare de bizarres distributeurs  
De sang, de plaintes et de larmes,*

*L'on se demande si les blés ne cachent pas déjà des fusils.  
Le temps serait-il passé où tu t'occupais des hommes,  
T'appelle-t-on dans d'autres mondes, médecin en con-  
sultation,*

*Ne sachant où donner de la tête, laissant mourir sa  
clientèle.*

*Écoute-moi, je ne suis qu'un homme parmi tant d'autres,  
L'âme se plaît dans notre corps, ne demande pas à s'enfuir  
Dans un éclatement de bombe,  
Elle est pour nous une caresse, une secrète flatterie.*

*Laisse-nous respirer encor sans songer aux nouveaux  
poisons,  
Laisse-nous regarder nos enfants sans penser tout le temps  
à la mort  
Nous n'avons pas du tout le cœur aux batailles, aux  
généraux.  
Laisse-nous notre va-et-vient comme un troupeau dans ses  
sonnailles,  
Une odeur de lait se mêlant à l'odeur de l'herbe grasse  
Ah' si tu existes, mon Dieu, regarde de notre côté,  
Viens te délasser parmi nous, la Terre est belle avec ses  
arbres,  
Ses fleuves et ses étangs, si belle que l'on dirait  
Que tu la regrettes un peu  
Mon Dieu, ne va pas faire encore la sourde oreille,  
Et ne va pas m'en vouloir si nous sommes à tu et à toi,  
Si je te parle avec tant d'abrupte simplicité,  
Je croirais moins qu'en tout autre en un Dieu qui terronise,  
Plus que par la foudre tu sais t'exprimer par les brins  
d'herbe,  
Et par les yeux des ruisseaux et par les jeux des enfants,  
Ce qui n'empêche pas les mers et les chaînes de montagnes  
Tu ne peux pas m'en vouloir de dire ce que je pense,  
De réfléchir comme je peux sur l'homme et sur son  
existence,  
Avec la franchise de la Terre et des diverses saisons  
(Et peut-être de toi-même dont j'ignorerais les leçons)  
Je ne suis pas sans excuses, veuille accepter mes pauvres  
ruses,  
Tant de choses se préparent sournoisement contre nous,  
Quoique nous fassions, nous craignons d'être pris au  
dépourvu,  
Et d'être comme le taureau qui ne comprend pas ce qui  
se passe,  
Le mène-t-on à l'abattoir, il ne sait où il va comme ça,  
Et juste avant de recevoir le coup de mort sur le front  
Il se répète qu'il a faim et brouterait résolument,  
Mais qu'est-ce qu'ils ont ce matin avec leur tablier pleu-  
de sang  
A vouloir tous s'occuper de lui ?*

## TRISTESSE DE DIEU

(DIEU PARLE)

*Je vous vois aller et venir sur le tremblement de la Terre  
Comme aux premiers jours du monde, mais grande est la  
différence,*

*Mon œuvre n'est plus en moi, je vous l'ai toute donnée.  
Hommes, mes bien-aimés, je ne puis rien dans vos mal-  
heurs,*

*Je n'ai pu que vous donner votre courage et les larmes ;  
C'est la preuve chaleureuse de l'existence de Dieu.*

*L'humidité de votre âme, c'est ce qui vous reste de moi.  
Je n'ai rien pu faire d'autre*

*Je ne puis rien pour la mère dont va s'éteindre le fils  
Sinon vous faire allumer, chandelles de l'espérance  
S'il n'en était pas ainsi, est-ce que vous connaîtriez,  
Petits lits mal défendus, la paralysie des enfants ?*

*Je suis coupé de mon œuvre,  
Ce qui est fini est lointain et s'éloigne chaque jour  
Quand la source descend du mont comment revenir là-  
dessus ?*

*Je ne sais pas plus vous parler qu'un potier ne parle à son  
pôt,*

*Des deux il en est un de sourd, l'autre muet devant son  
œuvre*

*Et je vous vois avancer vers d'aveuglants précipices  
Sans pouvoir vous les nommer,  
Et je ne peux vous souffler comment il faudrait s'y prendre,  
Il faut vous en tirer tout seuls comme des orphelins dans  
la neige.*

*Je ne puis rien pour vous, hélas si je me répète  
C'est à force d'en souffrir.*

*Je suis un souvenir qui descend, vous vivez dans un  
souvenir,*

*L'espoir qui gravit vos collines, vous vivez dans une  
espérance.*

*Secoué par les prières et les blasphèmes des hommes,  
Je suis partout à la fois et ne peux pas me montrer,  
Sans bouger je déambule et je vais de ciel en ciel,  
Je suis l'errant en soi-même, le foisonnant solitaire,  
Habitué des lointains, je suis très loin de moi-même,  
Je m'égare au fond de moi comme un enfant dans les bois,  
Je m'appelle, je me hale, je me tire vers mon centre.  
Homme, si je t'ai créé, c'est pour y voir un peu clair,  
Et pour vivre dans un corps, moi qui n'ai mains ni visage.  
Je veux te remercier de faire avec sér eux*

*Tout ce qui n'aura qu'un temps sur la Terre bien-aimée,  
O mon enfant, mon chéri, ô courage de ton Dieu,  
Mon fils qui t'en es allé courir le monde à ma place  
À l'avant-garde de moi dans ton corps si vulnérable  
Avec sa grande misère. Pas un petit coin de peau  
Où ne puisse se former la profonde pourriture.  
Chacun de vous sait faire un mort sans avoir eu besoin  
d'apprendre,*

*Un mort parfait qu'on peut tourner et retourner dans tous  
les sens,*

*Où il n'y a rien à redire.*

*Dieu vous survit, lui seul survit entouré par un grand  
massacre*

*D'hommes, de femmes et d'enfants*

*Même vivants, vous mourez un peu continuellement,  
Arrangez-vous avec la vie, avec vos tremblantes amours.  
Vous avez un cerveau, des doigts pour faire le monde  
à votre goût,*

*Vous avez des facilités pour faire vivre la raison*

*Et la folie en votre cage,  
Vous avez tous les animaux qui forment la Création,  
Vous pouvez courir et nager comme le chien et le poisson,  
Avancer comme le tigre ou comme l'agneau de huit jours,  
Vous pouvez vous donner la mort comme le renne, le  
scorpion,  
Et moi je reste l'invisible, l'introuvable sur la Terre,  
Ayez pitié de votre Dieu qui n'a pas su vous rendre  
heureux,  
Petites parcelles de moi, ô palpitantes étincelles,  
Je ne vous offre qu'un brasier où vous retrouverez du feu.*

## O DIEU TRÈS ATTÉNUÉ

O Dieu très atténué  
Des bouts de bois et des feuilles,  
Dieu petit et séparé,  
On te piétine, on te cueille  
Avec les herbes des prés  
Dieu des légères fumées,  
Dieu des portes mal fermées  
On les ouvre tant de fois  
Que l'air traverse le bois  
Et toi, dans l'humaine écorce,  
Dieu de qui n'a plus la force  
D'avoir un Dieu résistant  
Comme celui qu'abandonne  
Par ses blessures le sang,  
Dieu qui ne remplit sa chose  
Qu'à moitié comme à regret,  
Dieu sur le point de quitter  
Le cœur d'un homme qui n'ose  
Le retenir, le goûter,  
Tu t'absentes, tu reviens,  
Tu es toujours en voyage  
Heureux celui qui retient  
Un bon Dieu comme un bon vin  
Qui prend avec lui de l'âge



## NOCTURNE EN PLEIN JOUR

Quand dorment les soleils sous nos humbles manteaux  
Dans l'univers obscur qui forme notre corps,  
Les nerfs qui voient en nous ce que nos yeux ignorent  
Nous précèdent au fond de notre chair plus lente,  
Ils peuplent nos lointains de leurs herbes luisantes  
Arrachant à la chair de tremblantes aurores

C'est le monde où l'espace est fait de notre sang ,  
Des oiseaux teints de rouge et toujours renaissants  
Ont du mal à voler près du cœur qui les mène  
Et ne peuvent s'en éloigner qu'en périssant,  
Car c'est en nous que sont les plus cruelles plaines  
Où l'on périt de soif près de fausses fontaines.

Et nous allons ainsi, parmi les autres hommes,  
Les uns parlant parfois à l'oreille des autres.

Quand le flux de la nuit me coule sur les lèvres  
Me couvrant le menton avec un sang tout noir,  
Lentement soulevé par le bœuf du sommeil,  
Je sens tourner en moi l'axe de mon regard.  
J'entre dans le champ clos de ma chair attentive  
Au pays qui respire et qui bat sous ma peau  
Mes os sont les rochers de ces plaines rétives  
Où pousse une herbe rare appelée arlisane,  
Et comme un voyageur qui arrive de loin  
Je découvre en intrus mon paysage humain.

## LE CORPS

*Ici l'univers est à l'abri dans la profonde température de  
l'homme  
Et les étoiles délicates avancent de leurs pas célestes  
Dans l'obscurité qui fait loi dès que la peau est franchie,  
Ici tout s'accompagne des pas silencieux de notre sang  
Et de secrètes avalanches qui ne font aucun bruit dans nos  
parages,  
Ici le contenu est tellement plus grand  
Que le corps à l'étroit, le triste contenant...  
Mais cela n'empêche pas nos humbles mains de tous les  
jours  
De toucher les différents points de notre corps qui loge les  
astres,  
Avec les distances interstellaires en nous fidèlement res-  
pectées.  
Comme des géants infinis réduits à la petitesse par le corps  
humain, où il nous faut tenir tant bien que mal,  
Nous passons les uns près des autres, cachant mal nos  
étoiles, nos vertiges,  
Qui se reflètent dans nos yeux, seules fêlures de notre  
peau  
Et nous sommes toujours sous le coup de cette immensité  
intérieure  
Même quand notre monde, frappé de doute,*

*Reculé en nous rapidement jusqu'à devenir minuscule et  
s'effacer,  
Notre cœur ne battant plus que pour sa pelure de chair,  
Réduits que nous sommes alors à l'extrême nudité de nos  
organes,  
Ces bêtes à l'abandon dans leur sanglante écurie.*

Encore frissonnant  
Sous la peau des ténèbres,  
Tous les matins je dois  
Recomposer un homme  
Avec tout ce mélange  
De mes jours précédents  
Et le peu qui me reste  
De mes jours à venir.  
Me voici tout entier,  
Je vais vers là fenêtre.  
Lumière de ce jour,  
Je viens du fond des temps,  
Respecte avec douceur  
Mes minutes obscures,  
Épargne encore un peu  
Ce que j'ai de nocturne,  
D'étoilé en dedans  
Et de prêt à mourir  
Sous le soleil montant  
Qui ne sait que grandir.

« Beau monstre de la nuit, palpitant de ténèbres,  
Vous montrez un museau humide d'outre-ciel,  
Vous approchez de moi, vous me tendez la patte  
Et vous la retirez comme pris d'un soupçon.  
Pourtant je suis l'ami de vos gestes obscurs,  
Mes yeux touchent le fond de vos sourdes fourrures.  
Ne verrez-vous en moi un frère ténébreux  
Dans ce monde où je suis bourgeois de l'autre monde,  
Gardant par devers moi ma plus claire chanson.  
Allez, je sais aussi les affres du silence  
Avec mon cœur hâtif, usé de patience,  
Qui frappe sans réponse aux portes de la mort.  
— Mais la mort te répond par des intermittences  
Quand ton cœur effrayé se cogne à la cloison,  
Et tu n'es que d'un monde où l'on craint de mourir »  
Et les yeux dans les yeux, à petits reculons,  
Le monstre s'éloigna dans l'ombre ténébreuse,  
Et le ciel comme à l'ordinaire s'étoila

Guerrier de l'obscur,  
Vous vous étoilez,  
Prenez garde à vous,  
Vos yeux vont brûler !  
Vous ne pouvez rien  
Sans obscurité.  
Il faut une armure  
Prise dans la nuit  
Pour que se précise  
Votre âme secrète,  
Ombre militaire,  
Toujours ennemie.  
Que restera-t-il  
Du meilleur de vous  
Lorsque vous serez  
Une étoile aveugle  
Sans autorité,  
Une étoile errante,  
La tête et les pieds ?  
Il faut revenir  
A votre ténèbre  
Il faut retrouver  
La pulsation  
De vos grosses fièvres,  
C'est votre façon  
De vous étoiler.

Je sors de la nuit plein d'éclaboussures,  
J'ai bien bataillé dans mon lit peureux,  
J'en ai le corps plein de taches, de feux,  
Sous les draps enfant encor leur voilure.  
Porté dans l'espace et tout mélangé  
Au ciel noir tordu de mille lumières,  
J'étais à cheval et j'étais couché,  
Et seul contre tous et criblé de pierres.  
J'avais toujours, le bois de mon lit  
Faisait bouclier, me servait d'armure.  
Mais le jour parut et je tournai bride  
Sans qu'il y ait eu vainqueur ni vaincu.



L'obscurité me désaltère,  
Elle porte de si beaux fruits  
Plus mûrs que tous ceux de la terre,  
J'aime les pêches de la nuit,  
Sentir couler au fond de l'âme  
Ce jus qui vient du fond des temps  
Et laisse sans discernement  
Comme après le vin ou la femme.

Obscurité non seulement  
Du ciel mais de l'aveuglement.  
Mon sang noircit d'un sombre éclat  
A gros bouillons au fond de moi  
L'âme au loin dans tout son recul  
S'étoile à de grandes distances  
Avec la même confiance  
Du ciel après le crépuscule.

O petits enfants dans la nuit  
Sous votre capuchon épais  
Vous comprenez bien ce que c'est,  
A dems mots on se saisit,  
Est-ce le maternel tombeau  
Vivant dont vous vous souvenez,  
Tout ce qui nous a précédés  
Ou ce qui fait encor défaut ?

Morts, je demande un coup de main  
Pour comprendre tout ce qui vient,  
Mangeons ensemble les raisins  
De la grande treille nocturne  
Et retenons-en bien le grain  
Pour le faire germer en nous.  
Encore, encore de la nuit  
Au fond des houles taciturnes.

Nous irons au loin, nous irons,  
Nous nous immobiliserons  
Dans la bonace inévitable  
Et nous mangerons à la table  
Où l'on n'a pas besoin d'y voir  
Où les mets entrent dans la bouche  
Sans que nos pauvres mains les touchent,  
Où l'on ignore le sanglot  
Sous la bannière du tombeau

Je ne crois plus à la clarte  
De l'après-mort mais à du noir  
Qui gagne encore sur le noir  
Auquel j'étais habitué.  
Ah ! par avance taisons-nous  
Afin d'être un peu préparés  
Au grand silence fédéré  
Entre les étoiles et nous.

*Dans cette grande maison que personne ne connaît  
Avec sa façade, ses murs qui restent à mi-chemin  
Entre les pierres et l'homme,  
Avec cet air qui l'entoure et toujours sur le point de  
palpiter,  
Avec sa secrète vie qui fait battre une fenêtre,  
Ou bien la couvre de larmes,  
Dans cette grande maison nuit et jour luit une lampe,  
Elle ne luit pour personne  
Comme s'il n'y avait pas d'hommes sur la Terre,  
Ou si le monde était déjà distancé par l'espérance.  
Et quand je veux aller très vite pour surprendre la lumière  
Les jambes s'égarent sous moi  
Et mon cœur un court instant  
Connaît les glaces éternelles.*

*Mais peut-être qu'un jour la lampe  
Prise enfin de mouvement comme la glace au dégel  
Viendra luire d'elle-même auprès de moi pour montrer  
À mon âme sa couleur  
À mon esprit son ardeur  
Et leurs formes véritables.*

*En attendant il me faut vivre sans prendre ombrage de  
tant d'ombre  
Ce qu'on appelle bruit ailleurs  
Ici n'est plus que du silence,  
Ce qu'on appelle mouvement*

*Est la patience d'un cœur,  
Ce qu'on appelle vérité  
Un homme à son corps enchaîné,  
Et ce qu'on appelle douceur  
Ah ! que voulez-vous que ce soit ?*

Je suis seul sur l'océan  
Et je monte à une échelle  
Toute droite sur les flots,  
Me passant parfois les mains  
Sur l'inquiète figure  
Pour m'assurer que c'est moi  
Qui monte, c'est toujours moi.  
Des échelons tout nouveaux  
Me mettent plus près du ciel,  
Autant que faire se peut  
S'il ne s'agit que d'un homme.  
Ah ! je commence à sentir  
Une très grande fatigue,  
Moi qui ne peux pas renaitre  
Sur l'échelle renaissante.  
Tomberai-je avec ces mains  
Qui me servent à comprendre  
Encore plus qu'à saisir ?  
Je tombe ah ! je suis tombé  
Je deviens de l'eau qui bouge  
Puis de l'eau qui a bougé,  
Ne cherchez plus le poète  
Ni même le naufragé.

Rien qu'un cri différé qui perce sous le cœur  
Et je réveille en moi des êtres endormis,  
Un à un, comme dans un dortoir sans limites,  
Tous, dans leurs sentiments d'âges antérieurs,  
Frêles, mais décidés à me prêter main forte.  
Je vais, je viens, je les appelle et les exhorte,  
Les hommes, les enfants, les vieillards et les femmes,  
La foule entière et sans bigarrures de l'âme  
Qui tire sa couleur de l'iris de nos yeux  
Et n'a droit de regard qu'à travers nos pupilles.  
Oh ! population de gens qui vont et viennent.  
Habitants délicats des forêts ce nous-mêmes,  
Toujours à la merci du moindre coup de vent  
Et toujours quand il est passé, se redressant.  
Voilà que lentement nous nous mettons en marche,  
Une arche d'hommes remontant aux patriarches  
Et lorsque l'on nous voit on distingue un seul homme  
Qui s'avance et fait face et répond pour les autres.  
Se peut-il qu'il périsse alors que l'équipage  
A survécu à tant de vents et de mirages.

La Lenteur autour de moi  
Met son filet sur les meubles  
Emprisonnant la lumière  
Et les objets familiers.  
Et le Temps, jambes croisées,  
Me regarde dans les yeux  
Et quelquefois il se dresse  
Pour me voir d'un peu plus près,  
Puis il retourne à sa place  
Comme un prince satisfait.  
Et voici dans tout mon corps  
Le Sentiment de la Vie,  
Blanches et rouges fourmis  
Composant un être humain.  
Et l'Espace autour de moi  
Où chacun trouve sa place  
Depuis les hautes étoiles -  
Jusqu'à ceux qui les regardent.  
Et chaque jour que j'endure  
Sous mes ombreuses pensées  
Je vis parmi ces figures  
Comme entre des Pyramides  
Autour de moi étagées.

Nuit en moi, nuit au dehors,  
Elles risquent leurs étoiles,  
Les mêlant sans le savoir.  
Et je fais force de rames  
Entre ces nuits coutumières,  
Puis je m'arrête et regarde.  
Comme je me vois de loin '  
Je ne suis qu'un frêle point  
Qui bat vite et qui respire  
Sur l'eau profonde entourante.  
La nuit me tâte le corps  
Et me dit de bonne prise.  
Mais laquelle des deux nuits,  
Du dehors ou du dedans ?  
L'ombre est une et circulante,  
Le ciel, le sang ne font qu'un.  
Depuis longtemps disparu,  
Je discerne mon sillage  
A grande peine étoilé.



## AUTRES POÈMES

## LETTRE A L'ÉTOILE

Tu es de celles qui savent  
Lire par dessus l'épaule  
Je n'ai même pas besoin  
Pour toi, de chercher mes mots,  
Depuis longtemps ils attendent,  
A l'ombre de mon silence  
Derrière les lèvres closes  
Et les distances moroses  
A force d'être si grandes  
Mais, vois, rien ne les dénonce,  
Nous ne sommes séparés  
Par fleuves ni par montagnes,  
Ni par un bout de campagne,  
Ni par un seul grain de blé  
Rien n'arrête mon regard  
Qui te trouve dans ton gîte  
Plus vite que la lumière  
Ne descend du haut du ciel  
Et tu peux me reconnaître  
A la luisante pensée  
Qui parmi tant d'autres hommes

Elève à toi toute droite  
Sa perspicace fumée.  
Mais c'est le jour que je t'aime  
Quand tu doutes de ta vie  
Et que tu te réfugies  
Aux profondeurs de moi-même  
Comme dans une autre nuit  
Moins froide, moins inhumaine.  
Ah sans doute me trompé-je  
Et vois-je mal ce qui est.  
Tu n'auras jamais douté,  
Toi si fixe et résistante  
Et brillante de durée,  
Sans nul besoin de refuge  
Lorsque la voûte du jour  
A mon regard t'a celée,  
Toi, si hautaine et distraite,  
Dès que le jour est tombé  
Et moi qui viens et qui vais  
D'une allure passagère  
Sur des jambes inquiètes,  
Tous les deux faits d'une étoffe  
Cruellement différente  
Qui me fait baisser la tête  
Et m'enferme dans ma chambre.  
Mais tu as tort de sourire  
Car je n'en ai nulle envie,  
Tu devrais pourtant comprendre  
Puisque tu es mon amie.

## L'ENFANT ET LES ESCALIERS

*Toi que j'entends courir dans les escaliers de la maison  
Et qui me caches ton visage et même le reste du corps,  
Lorsque je me montre à la rampe,  
N'es-tu pas mon enfance qui fréquente les lieux de ma  
préférence,*

*Toi qui t'éloignes difficilement de ton ancien locataire.  
Je te devine à ta façon pour ainsi dire invisible  
De rôder autour de moi lorsque nul ne nous regarde  
Et de t'enfuir comme quelqu'un qu'on ne doit pas voir avec  
un autre.*

*Fort bien, je ne dirai pas que j'ai pu te reconnaître,  
Mais garde aussi notre secret, rumeur cent fois familière  
De petits pas anciens dans les escaliers d'à présent.*

## L'ENFANT ET LA RIVIÈRE

*De sa rive l'enfance  
Nous regarde couler :  
« Quelle est cette rivière  
Où mes pieds sont mouillés,  
Ces barques agrandies,  
Ces reflets dévoilés,  
Cette confusion  
Où je me reconnais,  
Quelle est cette façon  
D'être et d'avoir été ? »*

*Et moi qui ne peux pas répondre  
Je me fais songe pour passer aux pieds d'une ombre.*

## DANS L'OUBLI DE MON CORPS

Dans l'oubli de mon corps  
Et de tout ce qu'il touche  
Je me souviens de vous  
Dans l'effort d'un palmier  
Près de mers étrangères  
Malgré tant de distances  
Voici que je decouvre  
Tout ce qui faisait vous.  
Et puis je vous oublie  
Le plus fort que je peux  
Je vous montre comment  
Faire en moi pour mourir.  
Et je ferme les yeux  
Pour vous voir revenir  
Du plus loin de moi-même  
Ou vous avez failli  
Solitaire, périr

## MÉTAMORPHOSES

Voulant distraitemment me tenir compagne  
Vous savez devenir un objet familier,  
Et, métal ou miroir, lampe étroite, bougie,  
Vous mettez çà et là quelque tremblant reflet.

Ou bien, pesant si peu dans l'air qui nous entoure  
Vous ignorez encore où vous demeurerez,  
Et, refusant de vous couler dans un objet  
Vous prenez pour logis la lumière du jour.

Où donc cacherez-vous aujourd'hui votre forme,  
Je fais aller mes yeux du parquet au plafond  
Lorsque, derrière moi, vous entr'ouvrez la porte  
Vous, vivante, au plus clair d'une tendre raison.

Sûre de vous, vous souriez dans l'embrasure  
Quand j'hésitais encor entre mille figures.

C'est vous quand vous êtes partie,  
L'air peu à peu qui se referme  
Mais toujours prêt à se rouvrir  
Dans sa tremblante cicatrice,  
Et c'est mon âme à contre-jour  
Si profondément étouïdie  
De ce brusque manque d'amour  
Qu'elle n'en trouve plus sa forme  
Entre la douleur et l'oubli.  
Et c'est mon cœur mal protégé  
Par un peu de chair et tant d'ombre  
Qui se fait au goût de la tombe  
Dans ce rien de jour étouffé  
Tombant des astres, goutte à goutte,  
Miel secret de ce qui n'est plus  
Qu'un peu de rêve révolu.

## VISAGES DES ANIMAUX

*Visages des animaux*

*Si bien modelés du dedans à cause de tous les mots que  
vous n'avez pas su dire,  
Tant de propositions, tant d'exclamations, de surprise bien  
contenue,  
Et tant de secrets gardés et tant d'aveux sans formule,  
Tout cela devenu poil et naseaux bien à leur place,  
Et humidité de l'œil.  
Visages toujours sans précédent tant ils occupent l'air  
hardiment !  
Qui dira les mots non sortis des vaches, des limaçons, des  
serpents,  
Et les pronoms relatifs des petits, des grands éléphants.  
Mais avez-vous besoin des mots, visages non bourdon-  
nants,  
Et n'est-ce pas le silence qui vous donne votre sereine  
profondeur,  
Et ces espaces intérieurs qui font qu'il y a des vaches  
sacrées et des tigres sacrés.  
Oh ! je sais que vous aboyez, vous beuglez et vous  
mugissez  
Mais vous gardez pour vous vos nuances et la source de  
votre espérance  
Sans laquelle vous ne sauriez faire un seul pas, ni respirer*



*Oreilles des chevaux, mes compagnons, oreilles en cornet  
Vous que j'allais oublier,  
Qui paraissez si bien faites pour recevoir nos confidences  
Et les mener en lieu sûr,  
Par votre chaud entonnoir qui bouge à droite et à gauche  
Pourquoi ne peut-on dire des vers à l'oreille de son cheval  
Sans voir s'ouvrir devant soi les portes de l'hôpital  
Chevaux, quand ferez-vous un clin d'œil de connivence  
Ou un geste de la patte  
Mais quelle gêne, quelle envie de courir à toutes jambes  
cela produirait dans le monde  
On ne serait plus jamais seul dans la campagne ni en  
forêt  
Et dès qu'on sortirait de sa chambre  
Il faudrait se cacher la tête sous une étoffe foncée.*

*Je voudrais dire avec vous, humbles pattes d'antilopes,  
Ce que je ne puis penser sans vos petites béquilles,  
Je voudrais dire avec vous, museau fourré du chat-ligre,  
Ailes d'oiseaux et vos plumes,  
Et nageoires des poissons,  
Ce qui sans vous resterait cherchant une expression  
Rien ne me serait de trop,  
Ni le bec de l'alouette ni le souffle du taureau,  
J'ai besoin de tout le jeu de cartes des animaux,  
Il me faut le dix de grive et le quatre de renard,  
Et si je devais me taire  
Ce serait avec la force de vos silences unis,  
Silence à griffes, à mufles,  
Silence à petits sabots.*

## BONNE GARDE

Aux confins des forêts un écureuil me garde  
Et parfois il devient oiseau pour voir au loin  
Puis, reprenant fourrure, il cherche et me regarde  
Mais que peut-il pour moi qui pour lui ne peux rien.

Nous allongeons le cou pelé par l'ignorance.  
Toujours quelque nuage au moment d'y voir clair...  
Nous n'en restons pas moins dans notre vigilance  
Espérant en connaître un peu plus long demain.

Mais le silence en sait plus sur nous que nous-mêmes,  
Il nous plaint à part soi de n'être que vivants,  
Toujours près de périr, fragiles il nous aime  
Puisque nous finirons par être ses enfants.

## LA PLUIE ET LES TYRANS

Je vois tomber la pluie  
Dont les flaques font luire  
Notre grave planète,  
La pluie qui tombe nette  
Comme du temps d'Homère  
Et du temps de Villon  
Sur l'enfant et sa mère  
Et le dos des moutons,  
La pluie qui se répète  
Mais ne peut attendrir  
La dureté de tête  
Ni le cœur des tyrans  
Ni les favoriser  
D'un juste étonnement,  
Une petite pluie  
Qui tombe sur l'Europe  
Mettant tous les vivants  
Dans la même enveloppe  
Malgré l'infanterie  
Qui charge ses fusils  
Et malgré les journaux  
Qui nous font des signaux,  
Une petite pluie  
Qui mouille les drapeaux.

## DOCILITÉ

*La forêt dit : « C'est toujours moi la sacrifiée,  
On me harcèle, on me traverse, on me brise à coups de  
hache,  
On me cherche noise, on me tourmente sans raison,  
On me lance des oiseaux à la tête ou des fourmis dans les  
jambes,  
Et l'on me grave des noms auxquels je ne puis m'attacher.  
Ah ! on ne le sait que trop que je ne puis me défendre  
Comme un cheval qu'on agace ou la vache mécontente.  
Et pourtant je fais toujours ce que l'on m'avait dit de faire,  
On m'ordonna : « Prenez racine » Et je donnai de la  
racine tant que je pus,  
« Faites de l'ombre » Et j'en fis autant qu'il était raison-  
nable.  
« Cessez d'en donner l'hiver ». Je perdais mes feuilles  
jusqu'à la dernière  
Mois par mois et jour par jour je sais bien ce que je dois  
faire,  
Voilà longtemps qu'on n'a plus besoin de me commander.  
Aors pourquoi ces bûcherons qui s'en viennent au pas  
cadencé ?  
Que l'on me dise ce qu'on attend de moi, et je le ferai,  
Qu'on me réponde par un nuage ou quelque signe dans le  
ciel,*

*Je ne suis pas une révoltée, je ne cherche querelle à  
personne.*

*Mais il me semble tout de même que l'on pourrait bien  
me répondre*

*Lorsque le vent qui se lève fait de moi une questionneuse ».*

## LA MER SECRÈTE

Quand nul ne la regarde,  
La mer n'est plus la mer,  
Elle est ce que nous sommes  
Lorsque nul ne nous voit.  
Elle a d'autres poissons,  
D'autres vagues aussi.  
C'est la mer pour la mer  
Et pour ceux qui en rêvent,  
Comme je fais ici.

## DESCENTE DE GÉANTS

Montagnes derrière, montagnes devant,  
Batailles rangées d'ombres, de lumières,  
L'univers est là qui enfle le dos,  
Et nous, si chétifs entre nos paupières,  
Et nos cœurs toujours en sang sous la peau.

Faut-il que pour nous brûlent tant d'étoiles  
Et que tant de pluie arrive du ciel,  
Et que tant de jours sèchent au soleil  
Quand un peu de vent éteint notre voix,  
Nous couchant le long de nos os dociles ?

Viendront les géants tombés d'autres mondes,  
Ils enjamberont les monts, les marées,  
Et vérifieront si la terre est ronde,  
Par dérision, de leurs grosses mains,  
Ou bien, reculant, de leurs yeux sans bords.



## CHEVAUX SANS CAVALIERS

*Il était une fois une cavalerie  
Longuement dispersée  
Et les chevaux trempaient leur cou dans l'avenir  
Pour demeurer vivants et toujours avancer.*

*Et dans leur sauvagerie ils galopèrent sans fatigue.*

*Tout noirs et salués d'alarmes au passage  
Ils couraient à l'envi, ou tournaient sur eux-mêmes,  
Ne s'arrêtant que pour mourir  
Changer de pas dans la poussière et repartir.*

*Et des poulains fiévreux rattrapaient les juments.*

*Il est tant de chevaux qui passèrent ici  
Ne laissant derrière eux qu'un souvenir de bruit.  
Je veux vous écouter, galops antérieurs,  
D'une oreille précise,  
Que mon cœur ancien batte dans ma clairière  
Et que, pour l'écouter, mon cœur de maintenant  
Étouffe tous ses mouvements  
Et connaisse une mort vire d'être éphémère.*

1939-1945



POÈMES DE LA FRANCE  
MALHEUREUSE

*à Angélica Ocampo.*

DES DEUX CÔTÉS DES PYRÉNÉES

Un son plus triste de guitare  
Que s'il venait des doigts d'un mort  
A traversé l'Andalousie  
Et s'achemine vers le nord.  
C'est une musique transie  
Mais qui cherche à se faire entendre  
Et se voudrait encore tendre  
Quand c'est un râle au fond du sort.

Espagne, est-ce bien toi dans ces fusils qui brillent,  
Est-ce ainsi que l'on meurt, par paquets inégaux,  
Que vont dire tes saints de pierre et tes taureaux ?  
Pour se tirer dessus ce grand air de famille...  
Et de tous les côtés l'on ne voit que des frères,  
Mêmes sourcils épais et visages austères,  
Mille âmes mélangées à du sang tout pareil  
Où s'enlise et grésille un unique soleil.

Les loups des temps passés s'en viennent aux nouvelles,  
Mal réveillés, terreux, courbattus par la mort,  
Ils s'avancent cherchant partout d'étranges gages,  
Mais tant de mort d'un coup vite les décourage,  
Ils regagnent, boitant de l'os, leurs souterrains,  
Confus de ce carnage où la faim n'est pour rien.

Et vous, arbres de France, encore dépouillés,  
Que sera-t-il de nous quand vous aurez des feuilles,  
Vous tenez guerre et paix seriés entre vos branches  
Dans votre grand secret, grave de conséquences.  
Qu'allez-vous laisser choir d'entre vos clairs bourgeons,  
Tout est encore en paix, l'homme avec ses sillons,  
Les teries de labour, les charrois agricoles,  
Mais la guerre déjà tâte nos cœurs dans l'ombre.

Un espoir trouble nous surveille,  
Toujours prêt à nous décevoir,  
Il nous parle bas à l'oreille  
Mais du ton de quelqu'un qui ment.  
Lorsque parfois un peu de jour  
Vient donner forme à nos ténèbres  
Elles sont d'autant plus funèbres  
Que l'on en voit mieux le contour.

Europe, qu'as-tu fait de tes belles montagnes,  
L'altitude avilie affronte mal le ciel,  
Et nous voyons ramper les courantes campagnes  
Comme des chiens voleurs qui demandent pitié.  
Il était une fois des garçons et des filles  
Offrant leur confiance aux profondeurs du soir,  
Des bêtes douces se poussaient sentant l'Avril  
Dans l'air mouillé de nuit, chemin de l'abreuvoir.  
Ah! l'on ne peut plus rien regarder sans rougir,  
Un temps tyrannisé pourrit l'herbe à nos pieds,  
On nous a tout changé, la campagne, la ville,  
Et nous sommes perdus parmi nos familiers.

(Mars 1939).

1940

... Nous sommes très loin en nous-mêmes  
Avec la France dans les bras,  
Chacun se croit seul avec elle  
Et pense qu'on ne le voit pas

Chacun est plein de gaucherie  
Devant un bien si précieux,  
Est-ce donc elle, la patrie,  
Ce corps à la face des cieux ?

Chacun la tient à sa façon  
Dans une étreinte sans mesure  
Et se mire dans sa figure  
Comme au miroir le plus profond.

## PARIS

O Paris, ville ouverte  
Ainsi qu'une blessure,  
Que n'es-tu devenue  
De la campagne verte.

Te voilà regardée  
Par des yeux ennemis,  
De nouvelles oreilles  
Ecoutent nos vieux bruits.

La Seine est surveillée  
Comme du haut d'un puits  
Et ses eaux jour et nuit  
Coulent emprisonnées.

Tous les siècles français  
Si bien pris dans la pierre  
Vont-ils pas nous quitter  
Dans leur grande colère ?

L'ombre est lourde de têtes  
D'un pays étranger.  
Voulant rester secrète  
Au milieu du danger

S'éteint quelque merveille  
Qui préfère mourir  
Pour ne pas nous trahir  
En demeurant pareille.



## LA NUIT...

La nuit, quand je voudrais changer dans un sommeil  
Qui ne veut pas de moi, me laissant tout pareil,  
Avec mon grand corps las et sans voix pour se plaindre,  
Ma cervelle allumée, et je ne puis l'éteindre,  
Le mort que je serai bouge en moi sans façons  
Et me dit : « Je commence à trouver le temps long,  
Qu'est-ce qui peut encor te retenir sur terre,  
Après notre défaite et la France en misère ».  
Ne voulant pas répondre à qui partout me suit  
Et cherchant plus avant un monde où disparaître,  
J'étouffe enfin en moi le plus triste de l'être  
Et me sens devenir l'humble fils de la nuit.

## LE DOUBLE

Mon double se présente et me regarde faire,  
Il se dit . « Le voilà qui se met à rêver,  
Il se croit seul alors que je puis l'observer  
Quand il baisse les yeux pour creuser sa misère  
Au plus noir de la nuit il ne peut rien cacher  
De ce qui fait sa nuit avec ma solitude.  
Même au fond du sommeil je monte le chercher,  
A pas de loup, craignant de lui paraître rude  
Et je l'éclaire avec mon électricité  
Délicate, qui ne saurait l'effaroucher,  
Je m'approche de lui et le mets à l'étude,  
Voyant venir à moi ce que son cœur élude ».

## LA FRANCE AU LOIN

Je cherche au loin la France  
Avec des mains avides,  
Je cherche dans le vide  
A de grandes distances.

Je tâte de l'espace,  
L'ombre désespérée,  
Je reconnais la place  
A d'anciennes rosées.

Tant de fois c'est d'ici  
Que je l'ai retrouvée  
Et sa douceur gravée  
A même l'infini.

Caressant nos montagnes,  
Me mouillant aux rivières,  
Mes mains allaient, venaient  
Fleurant la France entière.

Faites que je retrouve  
Et qu'on me les redonne,  
Les Français tous en groupe,  
Le ciel qui les couronne

Qu'est-elle devenue  
Qu'elle ne répond plus  
A mes gestes perdus  
Dans le fond de la nue.

Son grand miroir poli  
En forme d'hexagone  
Où passaient les profils  
De si grandes personnes,

Ah ! comment se fait-il  
Qu'il ait cédé la place  
A l'immobile face  
D'un soldat ennemi.

## LE RELAIS

Petite halte dans la nuit  
Où le sommeil s'en va sans bruit  
De mes paupières relevées.  
Ce doit être ici le relais  
Où l'âme change de chevaux  
Pour les trois heures du matin.  
Ce sont de gris chevaux de feutre,  
Leurs naseaux ne frémissent pas  
Et l'on n'entend jamais leurs pas  
Même sous l'écorce de l'être.  
J'ai beau me trouver dans mes draps  
Ils me tirent sur une route  
Que je ne puis apercevoir  
Et j'ai beau rester à l'écoute  
Je n'entends que mon cœur qui bat  
Et résume dans son langage  
Où je perçois quelques faux-pas  
Son courage et mon décourage.  
J'avance d'un pas incertain  
Dans un temps proche et très lointain  
Sous les décombres du sommeil.  
Je suis sur les bancs de l'école  
Parmi des enfants, mes pareils,  
Et voilà que l'on m'interroge.

— Qui donc était si malheureux ?  
— La France coupée au milieu.  
— Qui souffrait d'espérer encor  
Quand l'honneur même semblait mort ?  
J'étais trop triste pour répondre  
Et devenais larmes dans l'ombre  
Puis je reprenais le chemin  
Qui conduisait au lendemain,  
Tiré par des chevaux sans gloire  
Hors de l'enfance et de l'Histoire  
Jusqu'à ce que parût enfin  
Modeste, le petit matin.

## LES COULEURS DE CE JOUR

Les couleurs de ce jour sont tristes sans la France,  
Le bleu et le lilas, le vert, le violet  
Ne trouvent en ces lieux rien à leur convenance  
Demeurent suspendus, ne savent se poser.

Je ne peux plus voir clair dans ce lointain exil,  
Redonnez-moi Paris que je m'y reconnaisse.  
Ici tout m'est brouillard et malgré sa rudesse  
Ce soleil ne sait pas descendre dans ma nuit,

Et reste sur le haut des marches, interdit.

## LE PETIT BOIS

J'étais un petit bois de France  
Avec douze rouges furets,  
Mais je n'ai jamais eu de chance  
Ah ! que m'est-il donc arrivé ?

Je crains fort de n'être plus rien  
Qu'un souvenir, une peinture  
Ou le restant d'une aventure,  
Un parfum, je ne sais pas bien.

Ne suis-je plus qu'en la mémoire  
De quelle folle ou bien d'enfants,  
Ils vous diraient mieux mon histoire  
Que je ne fais en ce moment.

Mais où sont-ils donc sur la terre  
Pour que vous les interrogiez,  
Eux qui savent que je dis vrai  
Et jamais je ne désespère.

Mon Dieu comme c'est difficile  
D'être un petit bois disparu  
Quand on avait tant de racines  
Comment faire pour n'être plus ?



## TEMPS DE GUERRE

*à Sara et Roberto Ibanez.*

## CÉLESTE APOCALYPSE

Parmi tant de sphères,  
Ovales humains  
Cherchant à bien faire,  
Et nos faibles mains  
Serrant leur destin.  
Le dur éclairage  
Sur tous ces visages :  
Notre temps souffert.  
Et nos sombres soins  
De vivants se pressent,  
Mais que tout est loin !  
Et ce gauche essai  
D'un peu de tendresse  
Ou d'une caresse  
Dans l'éther glacé,  
Qui fige le geste  
A peine amorcé  
Et que parfois rident  
De pâles hofides,  
Soudain courroucés.

Et tous ces enfants  
Toujours renaissants !  
Pour souffrir son âge  
On devient visage,  
Dès qu'un peu de vie  
Rôde dans la nuit.  
Et le sourd regard  
Diffus et sans vie  
De ce ciel hagard  
Sur nous, nos outils,  
Et sur nos petits.  
Grande Ourse et Verseaux,  
Et vos citadelles,  
Que pouvez-vous faire  
D'enfants au berceau,  
De leurs fontanelles ?  
Visages promis  
Aux célestes lances,  
Les garçons, les filles,  
Aux batailles d'astres !  
Qui est jeune ou vieux,  
Vertige des mondes ?  
Sombre ou radieux,  
Ténèbres qui grondent ?  
Une brusque mort  
Plomb, feu en furie,  
Vous met dans leur tort  
Les plus pures vies.  
Vous déraisonnez  
Cadavres sans nez,  
Et sur ton visage  
Où s'arrête l'âge  
Se coagula  
Ta part d'au-delà.  
Et dans nos demeures  
Se cassent les heures...  
Qui souille nos lits,  
Crève nos armoires,  
Et force l'histoire  
De nos humbles vies ?

Qui monte toujours  
D'obscurs escaliers  
Béants tout d'un coup  
Sur l'éternité ?  
Et notre corps tombe  
A n'en plus finir  
Verticale tombe,  
Est-ce là mourir ?  
Et la terre roule,  
Devient une face  
Emportant nos faces  
Leur immense foule,  
Vivantes facettes  
Que ronge l'espace,  
Et, malgré soi, prêtes  
Aux ultimes glaces,  
Et tous nos efforts  
Pour avoir une âme,  
Traverser la mort,  
Sauver notre flamme,  
Un peu s'allumant,  
Beaucoup s'éteignant,  
Sous cent mille vents  
Qui, tous, la réclament.  
Et cette fumée  
Si mal enfermée  
Qui monte de nous  
Et, seule, résiste  
A tous les remous,  
Elle qui toujours,  
Plus lente ou plus vite,  
Retombe sur nous,  
Humaine fumée,  
Hiver comme été,  
Notre ardente mise,  
Seule liberté  
Qui nous soit permise.

(Janvier 1945 )

## SOUFFRIR

Quand il s'agit de bien souffrir  
Le visage de l'homme est grand  
Et plus profond que l'océan,  
Il est grand à n'en plus finir,  
Plus haut que les hautes montagnes  
Et plus large que la campagne,  
Et de ce front à ce menton  
On peut loger commodément  
Mille lieues carrées de tourment,  
Le tout dans un petit moment.  
Point besoin ici de fourrier  
Pour préparer l'hébergement,  
Le malheur peut toujours entrer  
Il est reçu royalement,  
Avec chair vive à la mangeoire  
Et du sang frais à l'abreuvoir.  
Même ce tout jeune visage  
Peut contenir par temps de guerre  
Tout le carnage et le tapage  
Qui s'étale au loin sur la terre.  
Et même sans sortir des yeux,  
Sans même se tasser un peu,  
On trouvera bien de la place  
Pour tous les malheurs de l'espace.

O peau humaine que traverse  
Misérablement la douleur,  
O cœur éponge de détresse  
Même lorsque tu fus sans peur  
Il n'est de terre sans un cri  
Que la terre des cimetières,  
A tant d'étroitesse de terre  
Les tortures ont abouti,  
A ce mutisme délétère  
Qui, serrant de près, interdit  
Le murmure le plus petit.  
Les visages sont sans mémoire  
Sans même un peu de désespoir.  
Rien n'ose plus se hasarder  
Aux orbites pour regarder,  
Les mains ne tentent plus leur chance  
Et s'enfoncent dans du silence,  
Et ne parlons pas de ces jambes,  
Que saurient-elles enjamber,  
Ni de ce tronc ah ! si peu tronc  
Qu'il est précipice sans fond.  
Et tout notre sang dont l'office  
Était de bien distribuer  
La vie et son maigre délice  
Affronte l'éternel supplice  
De ne pouvoir plus remuer.  
Qu'on nous mette la tête en bas  
Ou qu'on la sépare du corps  
Tout nous est maintenant égal  
Mais qui ose parler de corps  
Quand le cœur ne le scande pas ?

## TUERIE

Les cœurs meurent de sécheresse  
Comme bétail dans un désert,  
Un jour dur se désintéresse  
Des meurtrissures de la terre  
Où sont les étangs, les rivières,  
L'humidité de la verdure,  
La terre jaune est prisonnière  
Des fils de fer de la douleur.

Oh qu'il pleuve enfin sur le monde,  
Que les larmes viennent aux cœurs  
Et que les regards se détendent  
Rendant les armes aux douleurs.  
Que le sang reste dans les veines  
Et n'en jaillisse tout d'un coup  
Comme d'une pauvre fontaine  
Qui n'en peut pas donner beaucoup.

Oh ! qu'il pleuve des herbes douces,  
Avec des pétales de pluie  
Et que la tendresse repousse  
Dans les plaines endolories,  
Que sécheresse se transforme  
En persuasives rosées  
Et que la soif de tant de morts  
Par nos larmes soit apaisée.

Oh ! qu'il pleuve enfin sur la haine  
Comme sur les buissons saignants,  
Et sur les cœurs qui se méprennent  
Beaucoup de pluie également,  
Que le monde se cicatrise,  
Que mort sanglante se dédise  
Et que s'avance enfin la paix  
Avec sa houle de respect !

## LOURDE

*à A. Ruano Fournier.*

Comme la Terre est lourde à porter ! L'on dirait  
Que chaque homme a son poids sur le dos.  
Les morts, comme fardeau,  
N'ont que deux doigts de terre,  
Les vivants, eux, la sphère.  
Atlas, ô commune misère,  
Atlas, nous sommes tes enfants,  
Nous sommes innombrables,  
Toute seule est la Terre  
Et pourtant et pourtant  
Il faut bien que chacun la porte sur le dos,  
Et même quand il dort, encore ce fardeau  
Qui le fait soupirer au fond de son sommeil,  
Sous une charge sans pareille !  
Plus lourde que jamais, la Terre en temps de guerre,  
Elle saigne en Europe et dans le Pacifique,  
Nous l'entendons gémir sur nos épaules lasses  
Poussant d'horribles cris  
Qui dévorent l'espace.  
Mais il faut la porter toujours un peu plus loin  
Pour la faire passer d'aujourd'hui à demain.



## HOMMAGE A LA VIE

## HOMMAGE A LA VIE

C'est beau d'avoir élu  
Domicile vivant  
Et de loger le temps  
Dans un cœur continu,  
Et d'avoir vu ses mains  
Se poser sur le monde  
Comme sur une pomme  
Dans un petit jardin,  
D'avoir aimé la terre,  
La lune et le soleil,  
Comme des familiers  
Qui n'ont pas leurs pareils,  
Et d'avoir confié  
Le monde à sa mémoire  
Comme un clair cavalier  
A sa monture noire,  
D'avoir donné visage  
A ces mots : femme, enfants,  
Et servi de rivage  
A d'errants continents,

Et d'avoir atteint l'âme  
A petits coups de rame  
Pour ne l'effaroucher  
D'une brusque approchée.  
C'est beau d'avoir connu  
L'ombre sous le feuillage  
Et d'avoir senti l'âge  
Ramper sur le corps nu,  
Accompagné la peine  
Du sang noir dans nos veines  
Et doré son silence  
De l'étoile Patience,  
Et d'avoir tous ces mots  
Qui bougent dans la tête,  
De choisir les moins beaux  
Pour leur faire un peu fête,  
D'avoir senti la vie  
Hâtive et mal aimée,  
De l'avoir enfermée  
Dans cette poésie.

## FAMILLE DE CE MONDE

*Et des milliers de bourgeons viennent voir ce qui se passe  
au monde  
Car la curiosité de la Terre est infinie.  
Et l'enfant naît et sa petite tête mal fermée encore  
Se met à penser dans le plus grand secret parmi les grandes  
personnes tout occupées de lui.  
Et il est tout nu sous la pression exigeante de la lumière  
du jour  
Tournant de côté et d'autre ses yeux presque aveugles au  
sortir de la nuit maternelle,  
Emplissant la chambre, comme il peut, de ce vagissement  
venu d'un autre monde.  
Et, bien que parachevé, il s'ouvre encore à la fragilité dans  
ses délicates fontanelles  
Tout en fermant très fort ses petits poings comme un  
homme barbu qui se met en colère.  
Et sa mère est une géante bien intentionnée qui se dresse  
dans l'ombre et l'assume dans ses bras,  
Encore stupéfaite d'entendre cette chair séparée qui a  
maintenant une voix,  
Comme un pêcheur qui entendrait crier sa pêche,  
Ou l'olivier, son olive  
Mais dans l'ombre un sein qui blanchit dessine son cercle  
auroral*

*Et des lèvres toutes neuves, à peine finies, et qui ont  
grande hâte de servir  
Tâtonnent à sa rencontre  
Jusqu'à ce qu'on entende un petit bruit de la gorge  
comprehensive  
Quand le lait se met à passer de la mère à l'enfant.  
Et la vie va son chemin qu'elle sait ininterrompu  
Sous le tic-tac de la pendule  
Car le Temps imbibe jour et nuit de son humidité invisible  
tout ce que nous faisons sur terre.  
Mais il ne faudrait pas oublier que le père est dans la pièce  
Et sentant à l'instant même sa parfaite inutilité  
Il trouve que c'est le moment de regarder par la fenêtre  
Cependant que la grandeur du monde poursuit sa route  
béante dans une profonde anesthésie,  
Et la Terre tourne sans effort comme en pensant à autre  
chose,  
Et la Grande Ourse et Bételgeuse  
Montrent leur face inhumaine à la portière du tram  
terrestre  
Qui n'a pas l'air de bouger bien qu'il avance toujours,  
Et l'univers bien huilé fait moins de bruit  
Que les pieds nus de l'enfant qui frottent l'un contre  
l'autre,  
Car l'enfant est encore là, collé au globe maternel.*

Montevideo, Mars 1944

## SANS NOUS

*C'est la terre sans nous et les arbres sans nous,  
Ma fenêtre sans moi pour écrire derrière d'une main de  
vivant,  
C'est mon lit qui soutiendra un corps inconnu, de poids  
différent du mien,  
Avec une tête tout autre et peut-être furieuse, qui sortira  
des couvertures,  
C'est le ciel bleu quand mes yeux auront cessé d'être  
bleus,  
Et que je ne serai plus une ruche visitée par la poésie.  
C'est la mer qui sera encor la mer quand on m'aura  
changé  
En l'ombre évasive d'un poisson dans l'eau de la mémoire  
glauque.  
Et c'est le cœur de mes enfants qui continuera de battre  
Lorsque je ne vivrai qu'en eux, fort maigrement à l'abri,  
Car mon sang, ce vieil intrus, intimidé par leur sang jeune  
Ne saura trop comment faire pour manifester sa présence  
Attendant un moment plus favorable, et remettant au  
lendemain,  
Puis tout d'un coup enhardi par son autorité clandestine  
Il affleuera brusquement sur leur très jeune visage  
Et voilà que mon enfant me ressemblera bien plus fort  
Et en rougira de plaisir à moins que ce ne soit de colère.*

*O mes filles, l'on prétend que vous me ressemblez aussi,  
Comment fîtes-vous pour loger ce grand diable de  
dyspeptique*

*Dans votre corps féminin si parfaitement ajusté,  
Et comment avez-vous pu de mon nez fort téméraire,  
Composer ce nez modeste qui tient la place qu'il faut  
Dans un visage très pur...*

*Mais ce n'est tout encore.*

*Alors que l'on pensait en avoir fini avec moi*

*Voilà que je repars, comme un chasseur à l'affût*

*Dans les yeux de vos enfants,*

*Et, complice d'un poupon, j'agite mes bras avec lui,*

*Le fais crier à tue-tête,*

*Et nous emplissons la chambre de notre collaboration*

*Comme deux coqs mêlent leurs chants dans l'air matinal.*

*Qu'on se rassure ! Cela se passera entre os et peau,*

*La conversation se poursuivra dans le plus grand naturel.*

*On ne se doutera même pas que dans la nuit de la chair,*

*Il est un témoin subreptice, un témoin juge et partie,*

*Tant bien que mal retenu*

*Par l'humble cordon de brouillard qui vu des enfants aux  
aieux.*

## ARBRES

## ARBRES DANS LA NUIT ET LE JOUR

Candélabres de la noirceur,  
Hauts-commissaires des ténèbres,  
Malgré votre grandeur funèbre  
Arbres, mes frères et mes sœurs,  
Nous sommes de même famille,  
L'étrangeté se pousse en nous  
Jusqu'aux veinules, aux ramilles,  
Et nous comble de bout en bout.

A vous la sève, à moi le sang,  
A vous la force, à moi l'accent  
Mais nuit et jour nous ressemblant,  
Régis par le suc du mystère,  
Offerts à la mort, au tonnerre,  
Vivant grand et petitement,  
L'infini qui nous désaltère  
Nous fait un même firmament.

Nos racines sont souterraines,  
Notre front dans le ciel se perd  
Mais, tronc de bois ou cœur de chair,  
Nous n'avancions que dans nous-mêmes.

L'angoisse nourrit notre histoire  
Et c'est un même bûcheron  
Qui, nous couchant de notre long,  
Viendra nous couper la mémoire.

Enfants de la chance et du vent,  
Vous n'avez de père ni mère,  
Vous êtes fils d'une grand'mère  
La Terre, son vieil ornement,  
Vous qui devenez innombrables  
Dans vos branches comme à vos pieds  
Et pouvez attraper du ciel  
Aussi bien que fixer les sables.

Princes de l'immobilité,  
Les oiseaux vous font confiance,  
Vous savez garder le secret  
D'un nid jusqu'à la délivrance.  
A l'abri de vos cœurs touffus,  
Vous façonnez toujours des ailes,  
Et les projetez jusqu'aux nues  
De votre arc secret mais fidèle.

Vous n'aurez pas connu l'amour,  
O grandioses solitaires,  
Toujours prisonniers de la Terre,  
O Narcisses ligneux et sourds,  
Ne regrettez pas l'aventure,  
Heureux ceux que fixe le sort,  
Ils en attendent mieux la mort,  
Un voyageur vous en assure.



## PINS

O pins devant la mer,  
Pourquoi donc insister  
Par votre fixité  
A demander réponse ?  
J'ignore les questions  
De votre haut mutisme.  
L'homme n'entend que lui,  
Il en meurt comme vous.  
Et nous n'eûmes jamais  
Quelque tendre silence  
Pour mélanger nos sables,  
Vos branches et mes songes.  
Mais je me laisse aller  
A vous parler en vers,  
Je suis plus fou que vous,  
O camarades sourds,  
O pins devant la mer,  
O poseurs de questions  
Confuses et touffues,  
Je me mêle à votre ombre,  
Humble zone d'entente,  
Où se joignent nos âmes  
Où je vais m'enfonçant,  
Comme l'onde dans l'onde.

S'il n'était pas d'arbres à ma fenêtre  
Pour venir voir jusqu'au profond de moi,  
Depuis longtemps il aurait cessé d'être  
Ce cœur offert à ses brûlantes lois.

Dans ce long saule ou ce cyprès profond  
Qui me connaît et me plaint d'être au monde,  
Mon moi posthume est là qui me regarde  
Comprenant mal pourquoi je tarde et tarde...

## FEUILLE A FEUILLE

*à Felisberto Hernandez.*

## I

Puisque le sombre humus cache  
Tant de vert par devers soi  
Et dans sa lourdeur compacte  
Les futurs oiseaux des bois,  
Arbres, vous sortez de terre,  
Feuille à feuille, avec des chants  
Qui sont les frais ornements  
D'une commune misère.  
Que vous soyez pins ou hêtres,  
Chênes ou bien peupliers,  
Une même façon d'être  
Par le bas des prisonniers.  
Et vous reprenez la place  
Que le vent vous fit céder  
Ne connaissant de l'espace  
Que ce léger va-et-vient  
La hauteur cachée en terre,  
Et se dressant peu à peu  
Vous caresse et vous libère  
Vers le ciel un petit peu.  
Venus de la terre dense,  
Humides de cent désirs,  
Vous n'êtes plus qu'une essence  
Et lui livrez vos soupirs.

## II

Vous qui ne demandez rien,  
Vous qui êtes toujours là,  
Sans yeux, comme en ont les chiens,  
Pour rappeler qu'ils sont là,  
Arbres de mon grand jardin,  
Dans un mouvement serein  
Ouvrant nuit et jour les bras,  
Vous nous faites oublier  
Que vous ne les fermez pas,  
Arbres graves, sans défauts,  
Moitié tronc, moitié feuillage,  
Et jamais trop peu ni trop  
Ayant toujours ce qu'il faut  
Pour votre immense veuvage,  
Vous qui vivez parmi nous  
Solitude jusqu'au cou  
Malgré le vent, les oiseaux,  
Et les hommes inégaux  
Qui vous coupent en morceaux.  
Que serviraient les regards  
Ou de froncer les sourcils  
Et l'avance ou le retard  
Et tous les humains soucis ?  
En dépit de vos racines  
Vos troncs ne sont pas d'ici  
Mais bien d'un pays caché  
Dont nul ne peut approcher.  
Et vous laissez un sillage  
Sans avoir jamais bougé,  
Comme les paralysés  
Qu'on voit rêver sur les plages,  
Vous qui nous poussez à vivre  
Nous, moins que vous attachés,  
A la façon d'hommes libres  
Courant après leurs pensées.

## A UN ARBRE

Avec un peu de feuillage et de tronc  
Tu dis si bien ce que je ne sais dire  
Qu'à tout jamais je cesserais d'écrire  
S'il me restait tant soit peu de raison.

Et tout ce que je voudrais ne pas taire  
Pour ce qu'il a de perdu et d'obscur  
Me semble peu digne que je l'éclaire  
Lorsque je mets une racine à nu

Dans son mutisme et ses larmes de terre.

## CIEL ET TERRE

*à Etienne.*

## PLEIN CIEL

J'avais un cheval  
Dans un champ de ciel  
Et je m'enfonçais  
Dans le jour ardent.  
Rien ne m'arrêtait  
J'allais sans savoir,  
C'était un navire  
Plutôt qu'un cheval,  
C'était un désir  
Plutôt qu'un navire,  
C'était un cheval  
Comme on n'en voit pas,  
Tête de coursier,  
Robe de délire,  
Un vent qui hennit  
En se répandant.  
Je montais toujours  
Et faisais des signes :  
« Suivez mon chemin,  
Vous pouvez venir,  
Mes meilleurs amis,

La route est sereine,  
Le ciel est ouvert.  
Mais qui parle ainsi ?  
Je me perds de vue  
Dans cette altitude,  
Me distinguez-vous,  
Je suis celui qui  
Parlait tout à l'heure,  
Suis-je encor celui  
Qui parle à présent,  
Vous-mêmes, amis,  
Êtes-vous les mêmes ?  
L'un efface l'autre  
Et change en montant ».

## A L'HOMME

D'où te viennent ces yeux, gîte de l'univers,  
Qui peuvent englober dans leur fragile espace  
Le ciel bleu aussi bien que la très proche face  
De ta compagne au fond de son sourire amer,

Ce long visage offert à la lune insensée  
Aussi bien qu'au soleil, si juste en ses pensées,  
Ce front hospitalier où de secrets rayons,  
Donnent une lumière intime mais sans fond.

Des os mal chevelus t'isoleraient des astres  
Si tu ne connaissais le vertige néfaste  
De te sentir tiré par le haut vers le ciel,  
Et jusqu'à n'être plus qu'un vivant irréel.

Entends ce cœur où vient aboutir sans défense  
Un souffle d'homme qui toujours se recommence,  
Expire, et chaque fois l'univers se déchire  
Mais pour te revenir, esclave qui respire.

Visage humain, virant dans ta simplicité,  
O tournesol sous la grêle de tant d'étoiles,  
Touchant d'être si nu, toi qui n'as pour tout voile,  
Que cette âme doutant de son éternité,



Te voilà petit dieu, cent mille fois mortel,  
Tel que te fit ta mère au jour de ta naissance,  
Cherchant encore un sein pour quelque renaissance,  
Tu serres dans tes poings crispés le fond du ciel.

## CE PEU...

Ce peu d'océan, arrivant de loin,  
Mais c'est moi, c'est moi qui suis de ce monde,  
Ce navire errant, rempli de marins,  
Mais c'est moi, glissant sur la mappemonde,  
Ce bleu oublié, cette ardeur connue,  
Et ce chuchotis au bord de la nue,  
Mais c'est moi, c'est moi qui commence ici,  
Ce cœur de silence étouffant ses cris,  
Ces ailes d'oiseaux près d'oiseaux sans ailes  
Volant, malgré tout, comme à tire d'ailes,  
Mais c'est moi, c'est moi dans l'humain souci.  
Courage partout, il faut vivre encore  
Sous un ciel qui n'a plus mémoire de l'aurore !

Compagnons de silence, il est temps de partir,  
De grands loups familiers attendent à la porte,  
La nuit lèche le seuil, la neige est avec nous,  
On n'entend point les pas de cette blanche escorte.  
Tant pis si nous allons toujours dans le désert,  
Si notre corps épouse une terre funèbre,  
Le soleil n'a plus rien à nous dire de clair,  
Il nous faut arracher sa lumière aux ténèbres.  
Nous serons entourés de profondeurs austères  
Qui connaissent nos cœurs pour les avoir portés,  
Et nous nous compterons dans l'ombre militaire  
Qui nous distribuera ses aciers étoilés.

Ce bruit de la mer où nous sommes tous,  
Il le connaît bien, l'arbre à chevelure,  
Et le cheval noir y met l'encolure  
Allongeant le cou comme pour l'eau douce,  
Comme s'il voulait quitter cette dune,  
Devenir au loin cheval fabuleux  
Et se mélanger aux moutons d'écume,  
A cette toison faite pour les yeux,  
Etre enfin le fils de cette eau marine,  
Brouter l'algue au fond de la profondeur.  
Mais il faut savoir attendre au rivage,  
Se promettre encore aux vagues du large,  
Mettre son espoir dans la mort certaine,  
Baisser de nouveau la tête dans l'herbe.

## RENCONTRE

Entourés de chandelles  
Dont la flamme est fidèle  
A notre chuchotis,  
Nous allons aux nouvelles  
Au milieu de la nuit.  
Tous les couloirs sont vides  
Et les dortoirs aussi  
Et seules des étoiles  
Collent à nos fenêtres  
Comme de vieux espoirs  
Toujours prêts à renaître,  
Et qui de leurs yeux fous  
Ne peuvent rien pour nous.  
Mais une voix s'élance,  
Fruit mûr d'un long silence :  
« Je te passe une étoile,  
Eteins cette chandelle,  
Donne-moi ce hibou  
Contre cette hironnelle  
Qui fait lever le jour.  
Je change tes yeux gris  
Dans une autre lumière  
Pour qu'il te soit permis  
De voir la terre entière .

Et de mieux la juger.  
Je te donne un poisson  
Qui n'a pas besoin d'eau,  
Toujours il ressuscite  
Si on l'aime assez vite  
Pour qu'il se donne entier.  
Prends ce vivant objet  
Et pour mieux t'en servir  
Protège-toi les mains  
De ces gants acérés  
Qui forcent le destin ».  
Alors la voix se tut,  
Tout redevint l'impasse  
Où plus rien ne se passe  
Qui ne soit attendu,  
Et dans nos froides chambres,  
Soufflant sur nos bougies,  
Nous creusâmes ensemble  
Nos fosses pour la nuit.

## TU DISPARAIS

Tu disparais, déjà te voilà plein de brume  
Et l'on rame vers toi comme au travers du soir,  
Tu restes seul parmi les ans qui te consomment  
Dans tes bras la minceur de tes derniers espoirs.

Où tu poses le pied viennent des feuilles mortes  
Au souffle faiblissant d'anciennes amours,  
La lune qui te suit prend tes dernières forces  
Et te bleuit sans fin pour ton ultime jour

Pourtant l'on voit percer sous ta candeur chagrine  
Tout ce peu qui te reste et fait battre ton cœur  
Et parfois un sursaut te hausse et t'illumine  
Qui suscite en ta nuit des hiboux de splendeurs.

## LE JARDIN DE LA MORT

Le jardin de la mort riche d'arbres sans nombre  
Continue à jamais nos plus secrets désirs,  
Un regret souterrain s'y change en herbe sombre  
Puisqu'il n'a pas trouvé la force de mourir,

De quelle lourde tête humaine,  
Volubilis, es-tu sorti,  
Et d'où vient cette grande peine  
Qui se fait jour dans cet épi ?

La terre prend en amitié  
Les plus humbles de nos soucis  
Et recouvre plus qu'à moitié  
Les cœurs privés d'humaine vie.

Mais, pauvre vie insatisfaite,  
Tu voudrais relever la tête  
Et tu cherches un nouveau cœur  
Pour loger ton ancienne ardeur,

Ne cherche plus, c'est autre chose  
Que tu trouveras dans la rose,  
Dans sa fraîcheur renouvelée  
Par les larmes de la rosée.



Et ne regrette rien tout bas  
A la manière de naguère  
Sache te livrer tout entière  
Aux plantes, ne lésine pas,

Sans réticence ni colère  
Fie-toi aux formes de la terre,  
Mais voilà qu'enfin tu consens  
A t'abandonner en tous sens.

Vois comme ta vieille folie  
En mille herbes se modifie,  
Regarde ton ancien courage  
Le voilà devenu branchage.

L'horreur de la mort, avouée,  
En feuillages s'est dénouée,  
Par là-dessus un peu de vent,  
C'est le nouveau contentement.

Et voici maintenant, racines et surface,  
Un beau parc plus humain que la ville aux grands cri.  
Et parfois un grand cerf y prend toute la place,  
Vois s'étoiler le vide errant derrière lui.

## LE MORT EN PEINE

Perdu parmi les pas et les ruines des astres  
Et porté sur l'abîme où s'engouffre le ciel,  
J'entends le souffle en moi des étoiles en marche  
Au fond d'un cœur, hélas, que je sais éternel.  
J'arrive de la Terre avec ma charge humaine  
D'espoirs pris de panique et d'abrupts souvenirs,  
Mais que faire en plein ciel d'un cœur qui se démène  
Comme sous le soleil et n'a pas su mourir.  
Avez-vous vu mes yeux errer dans ces parages  
Où le loin et le près ignorent les rivages.  
Aveugle sans bâton et sans force et sans foi,  
Je cherche un corps, celui que j'avais autrefois.  
Puisse-je préserver des avides espaces  
Mes souvenirs rôdant autour de la maison,  
Les visages chéris et ma pauvre raison  
D'où je me surveillais comme d'une terrasse.  
Que je sauve du moins ce vacillant trésor  
Comme un chien aux longs poils sous l'écume marine  
Qui tient entre ses dents son petit presque mort.  
Mais voici s'avancer l'écume des abîmes...  
L'univers où je suis pousse un cruel soupir  
Et la gorge du ciel profonde se soulève.  
Puisque tout me rejette ici, même le rêve,  
Ces lieux sans terre, à quoi pourraient-ils consentir?



Ah ! même dans la mort je souffre d'insomnies,  
Je veux de l'éternel faire un peu de présent,  
Je me sens encor vert pour entrer au néant  
Et chante mal dans l'universelle harmonie.  
Comment renoncerais-je à tant de souvenirs  
Quand l'esprit encombré d'invisibles bagages  
Je suis plus affairé dans la mort qu'en voyage  
Et je flotte au lieu de sombrer dans le mourir  
Les quatre bouts de bois qui me tenaient sous terre  
N'empêchaient pas le ciel d'entrer au cimetière,  
Le monde me devient un immense radeau  
Où l'âme va et vient sans trouver son niveau.  
Tout se relève avec la pierre de la tombe,  
Notre premier regard délivre cent colombes.  
Pour qui ne possédait que sa longueur de bois,  
Les arbres, c'est déjà le plus bel au-delà.

## LE RESSUSCITÉ

« Moi que l'on croyait mort et couchant à la dure,  
J'ai laissé dans le noir les rancœurs du tombeau.  
Me voici près de vous sans une égratignure  
Et je souris au jour sous un ciel resté beau.  
Moi qui sonnaï sous terre un coi si décevant  
Et me désespérais de rester sans réponse,  
Dans mes vieux vêtements de nouveau je m'enfonce  
Et je regarde au loin comme font les vivants  
Ne me répliquez pas que je suis un mensonge,  
Je vis plus fort que vous, j'ai fait le tour du sort,  
C'est vous qui ressemblez aux figures des songes,  
Vous ignorez le poids que nous donne la mort.  
Que baissez-vous ainsi des paupières blessées  
Quand j'avance vers vous pour vous tendre la main  
Comme si je portais un manteau souterrain  
Et cachais gauchement des formes dispersées ?  
Eludez-vous en moi l'ombre, le contagieux,  
Celui qui n'eut pas peur d'affronter le retour  
Comme si je pouvais vous arracher le jour  
Rien qu'en posant sur vous le regard de mes yeux.  
Allez, j'ai ma fierté sous mon indifférence,  
Et puisque vous craignez mon abrupt renouveau,  
Je ne suis pas de ceux qui refont des avances,  
Et d'un pas de vivant, je retourne au tombeau ».

O calme de la mort, comme quelqu'un t'envie  
Que je ne puis nommer pour ne pas l'attrister,  
Ne plus bouger, dormir d'un sommeil dilaté,  
Profond comme le ciel dévoré par la nuit,

Ne plus se reprocher d'user mal de la vie  
Ce peu de sable chaud, désert illimité,  
Ce cœur toujours sanglant aux blessures suivies  
Par des yeux sans regard, sauf pour la cruauté,

Puisque, même vivants, c'est notre mort qui mène  
Le corps toujours promis aux dagues souterraines.

## AUTRES POÈMES

## LA CAPTIVE

Des yeux dans leur belle alliance  
De couleur et de vigilance,  
Et des lèvres qui savent bien  
Ce qu'elles veulent comme liens,  
Des bras toujours un peu ouverts,  
Mais captifs de leur univers,  
Que nul n'aperçoit sauf celui  
Qui vous recherche et qui vous fuit,  
Un buste avec un air d'arbuste  
Bien droit au feuillage naissant  
Pour l'œil de l'homme, caressant,  
Une robe qui feint si bien  
De ne rien savoir de certain  
Du jeune corps qui s'y retire  
Sauf ce qu'elle veut bien en dire,  
Des pieds déliant leur délire  
Léger, au fil de leur avance  
Vers l'impossible délivrance,  
De la tête aux pieds ce sourire  
Qui prend sa source et son élan  
Sur votre bouche et se répand.

Regardant au seuil de la rue  
Si personne ne vous a vue  
O vous, future, ou souvenir,  
Mais pour moi, présente, et que j'aime,  
Vous voilà donc prête à sortir,  
Mais jamais, jamais de vous-même.

## LA DORMEUSE

Puisque visages clos  
Ont leur dialectique  
Leurs mots et leurs répliques  
Sous l'apparent repos,  
Et que vous êtes deux  
Avec même visage  
Suivant le bel usage  
Que vous faites des yeux,  
Quand ceux-ci, endormis,  
Quitteront le pays  
Des tombantes paupières  
Et lorsqu'ils s'ouvriront,  
Clairs dans notre atmosphère,  
Aux nuages, aux pierres,  
Lianes et buissons,  
Qui donc aura raison  
De vous, paupières basses,  
Ou de vous, l'œil ouvert,  
De vous, dans notre espace,  
Ou de vous, à couvert ?



## VISAGES

De beaux visages se formant  
Autour de ma plume avançante,  
Se formant et se reformant  
Me font exquise la descente  
Qui va de mes yeux au papier,  
M'encerclant de leur amitié.  
O visages de claires filles  
Qui n'avez que moi pour famille,  
Que pensez-vous trouver en moi  
Un père, un oncle, ou un amant,  
Heureux d'être votre servant,  
Ou redoutant vos jeunes lois ?  
O visages, rôdeurs et rares,  
Comme l'âge mal nous sépare !  
Et que j'aime à vous voir ainsi  
Tourner autour de mes soucis,  
Vous qui venez de naître au monde,  
Nubiles filles de mes ondes...  
L'âge m'offre de tous côtés  
Ses sereines infirmités  
Et pendant que je les repousse  
Que vos figures me sont douces !  
Ne souriez pas de mes ans,  
Hôtesse, familièrement,

O filles de ma rêverie,  
O plus vivantes que ma vie,  
Vous que je peux vieillir d'un coup  
En ne m'occupant plus de vous...  
Mais ne serait-ce lâcheté  
De m'en prendre à votre fierté  
Quand vous ne pouvez vous défendre  
Que par quelque sourire tendre.

## OFFRANDE

Je cherche à vous donner  
L'ombre de l'arbre vert  
Et qu'elle soit pour vous  
Même par ciel couvert,  
O vous dont je sais bien  
Le vivace visage  
Bien que vous le cachiez  
Chaque jour davantage,  
O femme, doux pelage,  
Bête toujours craintive  
Et sans cesse évasive,  
Aux grands yeux sans rivage,  
Entourés par les lances  
Que forme mon silence.

## LE CLOS

Avec un mouvement  
Qui vient de ses paupières,  
Il fait un clos de pierres  
Où il n'y avait rien,  
Et puis, sans y songer,  
Un second clos, de lierre,  
Pour cacher le premier  
Aux regards de la terre,  
Et par-dessus le tout  
Une petite brume  
Où vous êtes aussi  
O jamais importune,  
Du poids de vos glycines  
Devenues des fumées.  
Et cela, il le fait  
Avec rien qu'un petit  
Battement de ses cils  
Mais ne le dites pas  
Il convient d'avancer  
Avec indifférence  
Et que rien ne se passe  
Pour ceux qui ne sont pas  
Dans le double secret  
De tout ce faux silence.

## JEUNES FILLES DE JEAN GIRAUDOUX

*(In memoriam).*

Elles vont toutes aux nouvelles  
Toutes les belles demoiselles  
De l'alinéa, du chapitre,  
Collant le front à notre vitre,  
Puis, nous voyant tristes ainsi,  
Leurs fronts rougissent de souci.  
Juliette, Bellita, Malène  
Ne peuvent plus reprendre haleine.  
Elles qui respiraient à l'aise  
Dans ces délices si françaises,  
Pressentant que le cœur de Jean  
Gisait sans aucun mouvement,  
Vous laissèrent à votre vie  
Caractères d'imprimerie,  
Ne pouvant plus tenir en place  
Serrées en si petit espace.  
Elles volent au cimetière,  
Se tenant par leurs mains légères,  
Pour interroger sur les tombes  
Le marbre, les fleurs, les colombes.  
Le marbre affirme qu'il est mort,  
Les fleurs, les oiseaux disent non.  
Hélas on sait que c'est la pierre  
Qui finit par avoir raison

Et tout cœur qui s'est arrêté  
Ne bat plus que d'avoir été  
La plus courageuse dit « Jean,  
Réponds-nous que tu es vivant ».  
Le mort, que voulez-vous qu'il dise  
Dans son argileuse chemise  
Lui qui consent tant bien que mal  
Aux duretés du minéral  
Dans les souterrains monastiques  
Des grands ordres géologiques  
Il ne répond que comme il peut,  
Disant trop plutôt que trop peu,  
Dans son explicite mutisme  
Qui a toutes les faces du prisme,  
Un mutisme à grand rendement  
Et fort gauche en ménagements.  
Alors les filles, sans mot dire  
Pour faire encore comme lui,  
Regagnent bien vite ses livres  
Toutes ensemble, d'un élan,  
Car il ne dormira tranquille  
Que ses œuvres veillant sur lui.  
Avec toutes leurs jeunes filles,  
Pour former son seul paradis.

## HERMÉTISME

*à Torres Garcia.*

Le secret au bord des lèvres  
Semble dépasser un peu,  
Émergeant de ses ténèbres  
Il goûte à l'air du ciel bleu.

Pris de peur sous la lumière  
Il ne sait plus où aller,  
Il retourne à son repaire  
Le cœur, et le fait trembler.

Là, sans honte d'être à nu  
Il se fait bercer et plaindre,  
Ne cherchez pas à l'atteindre,  
Il ne vous appartient plus.

## POÈMES RÉCENTS





## PLEINE MER

Mais que sont devenus les arbres,  
Et comme la mer les ignore !  
Même au renouveau de l'aurore  
Nulle vague ne les hasarde.

Fils des terrestres méfiances  
Comme ils se tiennent à distance  
Sachant bien dans leur plus intime  
Que l'eau déteste les racines.

Dans la république pantoise  
Où tout est liquide et salé  
Rien de stable, tout en allé,  
La mémoire aussi se déboise.

De pâles algues loin du fond  
Pour les yeux des hommes simulent  
Des racines en perdition  
Que nulle terre ne stimule.

Mais parfois le fût d'un navire  
Se dresse tout seul dans le ciel  
Confus, sans feuilles, il conspire  
Au reboisement irréal.

## VISAGES

Vous qui faites face au soleil,  
A la pluie, à l'adversité,  
Visages pour l'hiver, l'été,  
Voués aux rêves, aux réveils,  
Dans la nuit des corps et des cœurs  
Vous servez de lampes-tempête,  
Et vos yeux brûlent de ferveur,  
Petites flammes toutes prêtes.  
Par grâce des points lumineux  
Qui brillent entre vos paupières,  
Vous vous dirigez sous les cieux  
Nus, au-dessus de corps couverts  
Vous fûtes de petits enfants  
Et, sans pas, toujours avançant  
A travers les jours qui vous pressent  
Vous allez même à la vieillesse.

Hommes et femmes de la rue  
Qui vous croisez, paroles tues,  
Ainsi qu'un peuple de statues  
Sans socle et toujours ambulantes,  
Aux bras ballants, aux yeux arides,  
N'est-ce pas coudoyer le vide  
Que d'avoir peines différentes,

O visages inquiétés  
De mots non sortis du silence,  
Et qui cherchent leur délivrance,  
O visages persécutés  
A force de vous éviter,  
Soudain perdus de solitude  
Cédant aux lèvres qu'on élude  
Voilà que vous vous rapprochez  
Et l'un dans l'autre vous cachez.

## GENÈSE

*Encore ruisselant du jour qu'il venait de créer  
Comme celui qui est pour la première fois éclairé par une  
lumière extérieure à lui,  
Dieu parcourait le monde de son pas de commandement,  
Survi à distance respectueuse par un soleil luisant de  
gratitude  
Et le soleil considérant les mains qui l'avaient sorti de  
l'ombre,  
Il les trouvait à son goût.  
Et la joie des choses créées sonnait si juste  
Qu'on eût dit que chacun venait d'inventer ses propres  
couleurs  
Et l'herbe était verte et le ciel, bleu, les nuages, blancs et  
obscur,  
L'arc-en-ciel luisait de toutes les couleurs à la fois !  
Et chacun à travers les âges, devait garder sa robe neuve  
du premier jour  
Et malgré sa taille humaine  
Dieu pouvait se pencher sans effort sur les monts immenses  
et les vallées  
Il était toujours à l'échelle.  
Le grand et le petit, le long et le large disparaissaient  
rapidement dans son harmonie.  
Et le soleil se coucha pour la première fois*

Afin de laisser la place à une nuit chaleureuse, suante de  
signes et prodiges,  
Et qui sursautait dans ses ténèbres et dans ses profondeurs  
encore de nos jours en gestation  
Dieu avait fait une nuit si vivante d'étoiles qu'il en mar-  
chait un peu voûté mais fièrement  
Et tout ce qu'il n'avait pu créer de ses mains il le façonnait  
de sa pensée qui restait créatrice à des distances infimes  
Et sa pensée fourbue d'avoir tant procréé au loin  
Rentrant parfois au bercail,  
Et Dieu songea tout d'un coup Et ma mer qui est vide !  
Alors il se cacha la tête dans l'eau salée et toute la mer  
aussitôt en devint poissonneuse  
Et les marsouins firent des bonds à la surface,  
La baleine lança son jet d'eau  
Car la joie était pour chacun un secret mal gardé !  
L'air essayait les oiseaux et les oiseaux, l'air,  
Ils comprirent sur-le-champ qu'ils étaient faits l'un pour  
l'autre  
Et le cheval et le taureau entraient également dans l'air  
Et la girafe et le rhinocéros et les agneaux de trois jours ne  
cessaient de le fréquenter  
Car l'air était à tout le monde sans qu'on eût besoin de  
se le partager,  
Et pour avoir quelqu'un à qui parler de ce qu'il avait  
façonné, Dieu fit l'homme.  
Et les visages neufs des enfants étaient des réponses  
Et ceux usés des hommes et des femmes en étaient d'autres  
Et les roses avec leurs pétales très silencieux étaient des  
réponses à des questions que nous ignorons encore  
Et les arbres chevelus et les monts chauves et glacés  
Et l'herbe !  
Les questions ont disparu et les réponses sont restées aussi  
fraîches et catégoriques qu'au premier jour.  
Et la face du lion avec sa barbe circulaire était aussi une  
réponse  
Et c'est maintenant un hiéroglyphe dont nous ne parvenons  
pas à faire le tour et qu'il nous faut déchiffrer avec soin  
Et la haute stature de la girafe aussi bien que le tremble-  
ment du tremble ou les glands du chêne et les écureuils !

*Et Dieu se révéla tout de suite comme un grand peintre de  
paysages aux perspectives sans fin et qui ne voulaient  
rien savoir d'un cadre,  
Un peintre de portraits en pied autour desquels on pouvait  
tourner, et si ressemblants  
Qu'ils en étaient doués de la parole et des larmes.*

Océan Atlantique, 8-13 juillet 46.

## VIVRE ENCORE

Ce qu'il faut de nuit  
Au-dessus des arbres,  
Ce qu'il faut de fruits  
Aux tables de marbre,  
Ce qu'il faut d'obscur  
Pour que le sang batte,  
Ce qu'il faut de pur  
Au cœur écarlate,  
Ce qu'il faut de jour  
Sur la page blanche,  
Ce qu'il faut d'amour  
Au fond du silence.  
Et l'âme sans gloire  
Qui demande à boire,  
Le fil de nos jours  
Chaque jour plus mince,  
Et le cœur plus sourd  
Les ans qui le pincent.  
Nul n'entend que nous  
La poule qui grince,  
Le seau est si lourd.



## LES NERFS

Vous qui rendez la chair pensante  
Et raisonneuse sous la peau  
Et sur votre route vivante  
Allumez de petits cerveaux,  
Cordons plus minces que vous-mêmes  
Plus considérables aussi.  
Tantôt dans une absence blême  
Ou comme des fleuves, grossis,  
Nerfs, à moitié métaphysiques,  
Mais plus nous-mêmes, véridiques,  
Que le sang sorti de nos cœurs  
Vous, nos grands froids et nos chaleurs,  
O vous qui maniez la foudre  
Comme Jupiter olympien  
Et nous roulez dans notre poudre  
Quand vous cessez d'être divins,  
Je vous salue, ô téméraires,  
Seigneurs à qui sommes liés  
Puisque commander à ses nerfs  
C'est s'en faire des alliés  
Et qui commande, père et mère,  
Quand vous vous mettez en colère !  
Quand vous criez en nous si fort  
Et nous jetez dans notre tort !

Comme il rugit votre silence  
Dans la chair où sont vos poignards !  
Nous échappons par nos regards  
Quand vous nous faites violence.  
Vous lardez de coups de couteaux  
Nos cœurs, nos reins et nos cerveaux,  
Tout vous est bon s'il est humain,  
Vous nous clouez les pieds, les mains  
Et jusqu'à nos pauvres cheveux  
Dressés ne pouvant faire mieux !  
Nerfs, signaux et points de repère  
De dure guerre sous la chair,  
Vous êtes aussi notre honneur  
Donnant visage à notre cœur  
Vous nous embrasez la poitrine  
Avec vos flammes clandestines.  
Grâce à vous nous sommes des hommes  
Dans notre respirant décor  
Et lâchant la bête de somme  
Nous ne nous sentons que plus forts  
Vous n'en faites qu'à votre tête  
Merci de m'avoir fait poète,  
De m'avoir brûlé jour et nuit  
De vos feux pour mûrir mes fruits,  
De m'assassiner de vos lances,  
De donner des chevaux qui pensent  
A mes grands galops souterrains,  
De me laisser suivre leur train.  
Puissé-je sans perdre le souffle  
Vous monter jusqu'au dernier gouffre,  
Etalons de dessous la peau,  
Pégases hantés par le haut,  
Dans notre corps qui ne révèle  
Ni vos sabots ni vos coups d'aile !

## MADAME

O dame de la profondeur  
Que faites-vous à la surface  
Attentive à ce qui se passe  
Regardant la montre à mon heure ?

Madame, que puis-je pour vous  
Vous qui êtes-là si tacite  
Ne serez-vous plus explicite  
Vous qui me voulez à genoux ?

Ce regard solitaire et tendre  
Aimerait à se faire entendre ?  
Et c'est à lui que je me dois  
Puisque vous n'avez pas de voix ?

Grande dame des profondeurs,  
O voisine de l'autre monde,  
Me voulez-vous en eaux profondes  
Aux régions de votre cœur ?

Pourquoi me regarder avec des yeux d'otage,  
Jeunesse d'au delà les âges ?  
Votre fixité signifie  
Qu'il faut à vous que je me fie ?

Pour quelle obscure délivrance  
Me demandez-vous alliance ?

O vous toujours prête à finir  
Vous voudriez me retenir  
Sur ce bord même de l'abîme  
Dont vous êtes l'étrange cime.

Dame qui me voulez fidèle à votre image  
Voilà que maintenant vous changez de visage ?  
Comment vous suivre en vos détours,  
Je suis simple comme le jour.

Comment pourrais-je me fier  
A ce que vous sacrifiez,  
Ou pensez-vous ainsi me dire  
Que changer n'est pas se trahir  
Que vous vous refusez au gel  
Définitif de l'éternel ?

Devez-vous donc, quoi qu'il arrive,  
Demeurer secrète et furtive ?  
Ecoutez, mon obscure reine,  
Il est tard pour croire aux sirènes.

O vous dont la douceur étonne  
Venez-vous de jours sans personne ?

Est-ce la cendre de demain  
Que vous serrez dans votre main ?  
Fille d'un-tout proche avenir  
Venez-vous m'aider à finir  
Avec ce délicat sourire  
Qui veut tout dire sans le dire ?

O dame de mes eaux profondes  
Serais-je donc si près des ombres ?  
Ou venez-vous m'aider à vivre  
De tout votre frêle équilibre ?

Que faire d'un si beau fantôme  
Dans mes misérables bras d'homme ?

Oh si profonde contre moi  
Vous mettez toute une buée  
Fragile, bien distribuée  
Dessus mon plus secret miroir.

Déjà méconnaissable à tous vos changements  
Pourquoi vous voilez-vous le visage à présent  
Est-ce pour retrouver enfin votre figure  
Véritable, après tant de touchante imposture ?

## NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

*Les poèmes du présent recueil sont extraits des volumes suivants :*

GRAVITATIONS. 1925. *Edition remaniée en 1932.* (N. R. F.).

LE FORÇAT INNOCENT. 1930. (N. R. F.). *Ce recueil comprend :* Oloron-Sainte-Marie, 1927. (*Les Cahiers du Sud*) et SAISIR. 1928. (N. R. F.) (*Collection : Une œuvre, un portrait*).

LES AMIS INCONNUS. 1934. (N. R. F.).

LA FABLE DU MONDE, 1938, (N. R. F.).

1939-1945, 1945. (N. R. F.).

LES POÈMES RÉCENTS *sont publiés ici pour la première fois.*

*De nombreux poèmes de ce recueil contiennent des variantes.*



## TABLE

### POÈMES

<i>Denise, écoute-moi, tout sera paysage</i> .....	9
--	---

### DÉBARCADÈRES

Le retour .....	13
Le gauchiste.....	15
La piste.....	17
La vache de la forêt.....	18
Derrière le ciel éteint .....	21
San Bernardino.....	22
Aux oiseaux.....	23

### GRAVITATIONS

Le portrait .....	27
A une enfant .....	30
L'âme et l'enfant.....	32
Apparition .....	33
Une étoile tire de l'arc.....	35
47, Boulevard Lannes.....	37
Prophétie .....	40
Le survivant....	42
Le matin du monde.....	43
Montévidéo .....	45
Sans murs .....	47
Mathématiques .....	49



Tiges .....	50
Houle .....	51
Haut ciel .....	52
Souffle .....	54
Planète .....	56
La table .....	57
Vivre .....	59
Réveil .....	60
Les yeux de la morte .....	61
Pointe de flamme .....	62
La belle morte .....	63
La revenante .....	65
Cercle .....	66
Vœu .....	67
400 atmosphères .....	68
Haute mer .....	69
Départ .....	70
Pont supérieur .....	71
Sous le large .....	72

## POÈMES DE GUANAMIRU

A Lautréamont .....	73
Au feu!... ..	75

## LE FORÇAT INNOCENT

Le Forçat .....	81
Cœur .....	85
Montagnes et rochers, monuments du délire .....	87
Solitude au grand cœur encombré par les glaces .....	88

## SAISIR

Saisir .....	89
La Malade .....	94
Le cœur et le tourment .....	95
Dispersé .....	97
Ces jours qui sont à nous, si nous les déplaçons .....	98
Porte, porte, que veux-tu? .....	99

## OLORON-SAINTE-MARIE

Oloron-Sainte-Marie .....	100
Whisper in agony .....	104
Vivante ou morte, ô toi qui me connais si bien .....	105
Supplique .....	106

## TABLE

315

La chambre voisine.....	108
Sans Dieu .. .. .	109

## AUTRES POÈMES

Feux du ciel .....	111
Réveil .....	113
En pays étranger .....	115
Le .....	116
Derrière le silence .....	118
Le miroir.....	120
Visage qui m'attire en mes secrètes rives.....	121
Le faon.....	122
Un bœuf gris de la Chine. . .	123
Les fleurs du papier de ta chambre .....	124
Dans la forêt sans heures .....	126
L'enfant née depuis peu . . .	127

## LES AMIS INCONNUS

Les amis inconnus .....	131
Les chevaux du temps .....	133
L'oiseau .....	134
L'allée .....	135
L'ours .....	136
Le pommier .....	137
Figures .....	138
Les mains photographiées .....	139
L'appel .....	140
Le hors-venu .....	141
Les veuves .....	143
Le monde est plein de voix qui perdirent usage..	144
L'aube dans la chambre.....	145
Le regret de la terre.....	147
Pour un poète mort.....	148
Mes frères qui viendrez, vous vous direz un jour..	149
Le désir.....	150
A Ricardo Güiraldes .....	151
Le sillage .....	153
Les femmes se donnaient, en passant, sur des tertres	154
L'escalier .....	155
Le spectateur .....	156
Plein de songe.....	159
Un poète.....	160
Le nuage.....	161

<i>La lampe rêvait tout haut qu'elle était l'obscurité</i>	162
<i>La demeure entourée.....</i>	163
<i>Le poids d'une journée.....</i>	164
<i>Les poissons . . . . .</i>	166
<i>La ville des animaux . . . . .</i>	167
<i>Toujours sans titre. . . . .</i>	168
<i>Lui seul . . . . .</i>	169
<i>Alter ego . . . . .</i>	170
<i>Naufrage . . . . .</i>	171
<i>Visages de la rue, quelle phrase indécise . . . . .</i>	172
<i>Le monde en nous. . . . .</i>	173
<i>Le temps d'un peu . . . . .</i>	174
<i>Visite de la nuit.. . . .</i>	175
<i>Attendre que la Nuit, toujours reconnaissable . . . . .</i>	177

## LA FABLE DU MONDE

<i>Le chaos de la création . . . . .</i>	181
<i>Dieu pense à l'homme . . . . .</i>	184
<i>Dieu crée l'homme.. . . .</i>	186
<i>Dieu crée la femme . . . . .</i>	188
<i>Dieu se souvient de son premier arbre. . . . .</i>	190
<i>Le premier chien . . . . .</i>	192
<i>Premiers jours du monde . . . . .</i>	193
<i>Prière à l'inconnu... . . . .</i>	195
<i>Tristesse de Dieu. . . . .</i>	198
<i>O Dieu très atténué... . . . .</i>	201

## NOCTURNE EN PLEIN JOUR

<i>Quand dorment les soleils sous nos humbles manteaux . . . . .</i>	202
<i>Quand le flux de la nuit me coule sur les lèvres. . . . .</i>	203
<i>Le corps . . . . .</i>	204
<i>Encore frissonnant . . . . .</i>	206
<i>Beau monstre de la nuit, palpitant de ténèbres....</i>	207
<i>Guerrier de l'obscur . . . . .</i>	208
<i>Je sors de la nuit plein d'éclaboussures.. . . .</i>	209
<i>L'obscurité me désaltère . . . . .</i>	210
<i>Dans cette grande maison que personne ne connaît</i>	212
<i>Je suis seul sur l'océan. . . . .</i>	214
<i>Rien qu'un cri différé qui perce sous le cœur . . . . .</i>	215
<i>La Lenteur autour de moi . . . . .</i>	216
<i>Nuit en moi, nuit au dehors.....</i>	217

## AUTRES POÈMES

Lettre à l'étoile . . . . .	218
L'enfant et les escaliers . . . . .	220
L'enfant et la rivière. . . . .	221
Dans l'oubli de mon corps.. . . .	222
Métamorphoses . . . . .	223
<i>C'est vous quand vous êtes partie . . . . .</i>	224
Visages des animaux.. . . .	225
<i>Je voudrais dire avec vous, humbles pattes d'an-</i> <i>tilopes . . . . .</i>	227
Bonne garde . . . . .	228
La pluie et les tyrans . . . . .	229
Docilité . . . . .	230
La mer secrète . . . . .	232
Descente de géants . . . . .	233
Chevaux sans cavaliers . . . . .	234

## 1939-1945

## POÈMES DE LA FRANCE MALHEUREUSE. .

Des deux côtés des Pyrénées . . . . .	237
1940 . . . . .	239
Paris . . . . .	240
La nuit... . . . .	242
Le double . . . . .	243
La France au loin . . . . .	244
Le Relais . . . . .	246
Les couleurs de ce jour . . . . .	248
Le petit bois... . . . .	249

## TEMPS DE GUERRE

Céleste apocalypse... . . . .	250
Souffrir . . . . .	253
Tuerie . . . . .	255
Lourde . . . . .	257

## HOMMAGE A LA VIE

Hommage à la vie . . . . .	258
Famille de ce monde... . . . .	260
Sans nous . . . . .	262

## ARBRES

Arbres dans la nuit et le jour.....	264
Pins .....	266
<i>S'il n'était pas d'arbres à ma fenêtre.....</i>	267
Feuille à feuille.....	268
A un arbre.....	270

## CIEL ET TERRE

Plein ciel.....	271
A l'homme .....	273
Ce peu .....	275
<i>Compagnons de silence .....</i>	276
<i>Ce bruit de la mer.....</i>	277
Rencontre .....	278
Tu disparais .....	280
Le jardin de la mort.....	281

## LE MORI EN PEINE

Perdu parmi les pas et les ruines des astres .....	283
Le ressuscité.. . . . .	285
<i>O calme . . . . .</i>	286

## AUTRES POÈMES

La captive... ..	287
La dormeuse .....	289
Visages .....	290
Offrande .. ..	292
Le clos ..	293
Jeunes filles de Jean Giraudoux .. .	294
Hermétisme .. .	296

## POÈMES RÉCENTS

Pleine mer.... .	299
Visages .....	300
Genèse . . . .	302
Vivie encoire . .	305
Les Nerfs ...	306
Madame . . . .	308

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE .....	311
----------------------------	-----

---

IMPRIMERIE DE LAGNY  
EMMANUEL GREVIN ET FILS  
- . . . . 7 1959 - . . . . -

---

*Dépôt légal. 3<sup>e</sup> trimestre 1947*  
*N° d'Éd. 7035. — N° d'Imp 5874*  
*Imprimé en France.*